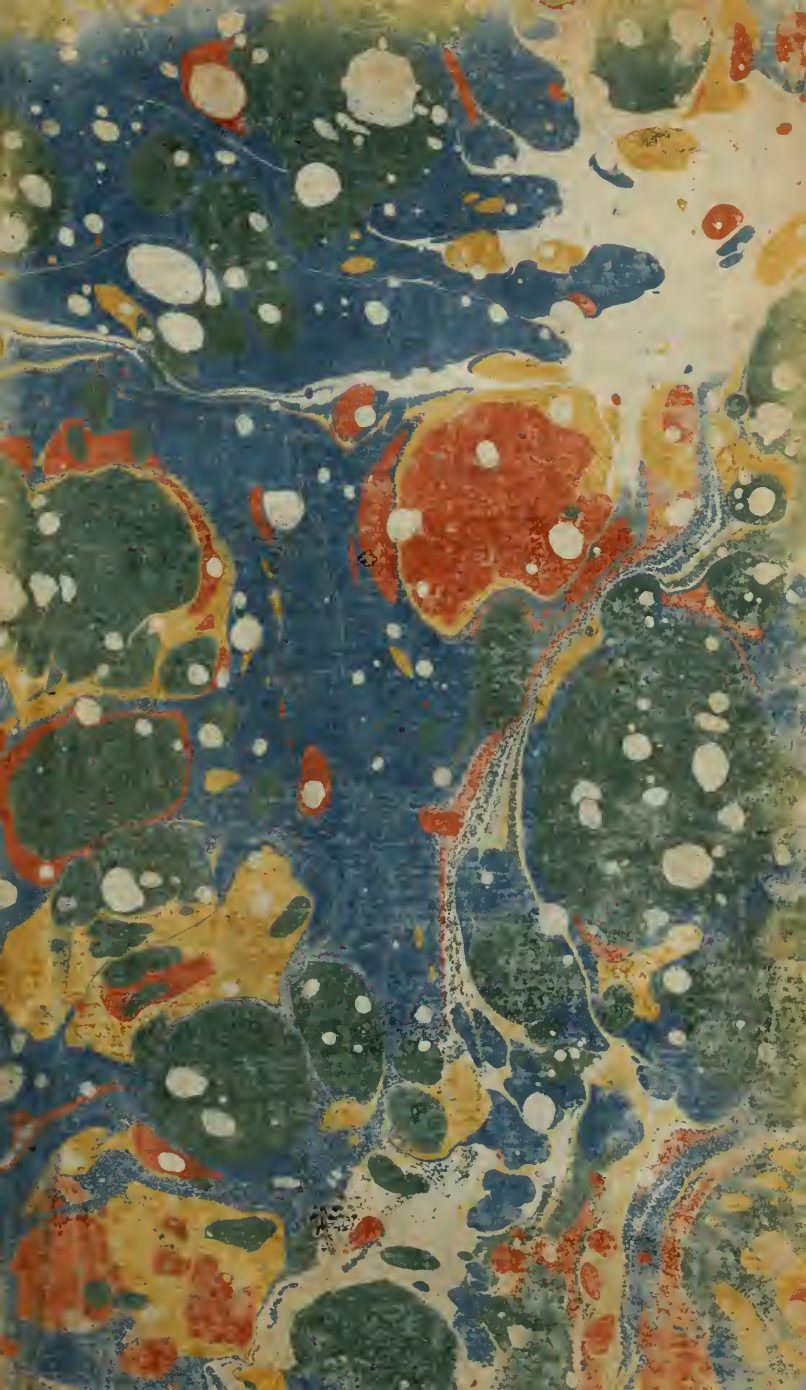
VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 196_197

Library
of the
University of Toronto



Mallet-Romilly

DE MES RAPPORTS

AVEC

J. J. ROUSSEAU,

ET

DE NOTRE CORRESPONDANCE,

SUIVIE

D'UNE NOTICE TRÈS-IMPORTANTE.

PAR J. DUSAULX.

Sine ira et studio, quorum causas procul habeo. TACIT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
L'AN VI. — 1798.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/demesrapportsave00dusa

A MON AMI

BRUNCK.

Lorsque, après vingt-huit années révolues, j'apprends à nos contemporains par quelle fatalité inouie je perdis la bienveillance de l'un des hommes les plus illustres de notre siècle, je suis bien aise aussi

de m'honorer en même temps de l'amitié constante et sans nuages qui nous unit depuis près de soixante ans.

Cher Brunck, à qui les savants de l'Europe, ceux surtout qui se plaisent à cultiver les lettres grecques et latines, ont de si grandes obligations; à qui je dois, à tant d'égards, la pureté du texte de ma seconde édition de Juvenal: ô mon ami! recevez vers la fin de ma vie, si longtemps fortunée, et au bout de la carrière que vous m'avez applanie, que vous avez semée de fleurs, recevez le tardif mais sincère hommage que j'ai toujours desiré de rendre, de la manière la plus solennelle, tant à vos vertus qu'à vos talents incontestables.

Puisse le feu sacré dont j'ai vu, dès

votre plus tendre jeunesse, briller les premières étincelles, et dont je me suis moi-même ressenti jusqu'à ce jour, se soutenir et durer long-temps encore! Puisse le fils que le ciel voulut bien enfin accorder à vos vœux, ce fils unique et si digne de vous, dont vous avez avec tant de soins formé le cœur et l'esprit, rapporter bientôt dans la maison paternelle les lauriers qu'il a cueillis aux champs d'honneur, et les suffrages qu'il vient d'obtenir dans nos armées!

Que vous dirai-je de mon existence actuelle? Vous le savez, mon ami, j'ai fait des pertes douloureuses et de toutes les sortes; la perte irréparable de ma fortune entière est la moindre: mais au milieu de ce grand naufrage, vous me restez! Jusqu'à la fin, soyez-en sûr, je

supporterai la vie avec courage ; je ferai plus, je l'aimerai... tant que vous existerez.

J. DUSAULX.

DE MES RAPPORTS

AVEC

J. J. ROUSSEAU,

ET

DE NOTRE CORRESPONDANCE.

INTRODUCTION.

Il importe à la réputation actuelle de quelques-uns de nos contemporains, à la mémoire de plusieurs hommes célèbres, sur-tout à l'histoire des faiblesses et des variations de l'esprit humain, de faire enfin connaître, d'après des faits positifs, les causes qui ont successivement modifié le caractère de Jean-Jacques Rousseau : caractère devenu tel vers la fin de sa carrière, que, malgré les ressources de son esprit et la puissance de son génie, il

n'en a peut-être jamais existé de semblable. — Ce n'était point, me dira-t-on, à celui qui a vécu avec lui dans la plus grande intimité, qu'il convenait de se charger de cette tâche pénible pour un bon cœur.

Elle me répugnait, et me répugne encore : mais, indépendamment des motifs précédents, les dépositaires de mes lettres et de celles que Rousseau m'a écrites, ayant eu l'imprudence, après sa mort, de publier celles qui m'accusent, sans y joindre les miennes, m'ont donné le droit, m'ont imposé même le devoir de mettre sous les yeux du public les pièces de cette espèce de procès qui m'est commun avec tant d'autres, et qui regarde tous les contemporains, sans exception, du malheureux Jean-Jacques.

Lorsque je partis de Paris, en 1788, pour aller dans les hautes Pyrénées, j'avais emporté avec moi la correspondance

dont il s'agit ; elle fut toujours chère à mon cœur, et jamais je ne m'en suis séparé, quelque mal qu'elle m'ait fait. On va voir dans quelle circonstance je l'ai, pour la première fois, communiquée à des compagnons de voyage qui n'étaient pas capables d'en abuser. L'époque et le lieu de la scène sont suffisamment indiqués.

Longtemps après la mort de Rousseau, j'avais rencontré à Barège plusieurs excellents hommes dont j'ai fait des amis. De jour à autre, nous parcourions ensemble les montagnes. Chacun de nos esprits, dans ces hautes et profondes solitudes, avait son domaine à part ; sans préjudice néanmoins à la communication franche et libre de nos sentiments les plus secrets. Il en résulta un commerce si doux, si facile, que je n'en saurais exprimer le charme.

Il s'agissait d'aller visiter la vallée de Campan : nous fûmes contraints de re-

mettre à deux jours cette course projetée. Quelques-uns de nous en murmurèrent. — Pourquoi, nous dit M. Dupont, s'affecter de ce contre-temps ? C'est l'une des moindres contradictions que ne cesse, malgré nous, d'éprouver la volonté. A cela, je ne sache qu'un remède : nous voulions agir d'une manière, agissons d'une autre ; qu'importe, pourvu que nous agissions ? J'ai lu quelque part, ajouta-t-il, et c'est, si je ne me trompe, Marc-Aurèle qui l'a dit, que de l'obstacle qui survient, il faut s'en faire un nouveau sujet d'exercice ; et qu'alors il en est de notre esprit, lorsqu'il est dans sa vigueur, comme d'un feu qui s'empare de tout ce qu'on y jette. Mais à propos, me dit-il, ne nous aviez-vous pas promis de nous communiquer certain manuscrit écrit en partie de la main de ce fameux Jean-Jacques, dont la gloire et l'influence sur les esprits vont si fort en augmentant, qu'il est aisé, surtout dans les conjonctures actuelles, d'en pré-

sager la suite ? car je ne serais point surpris que cet homme qui a demandé des statues de son vivant, obtînt des autels après sa mort. Qu'en disent nos camarades ? L'analyse d'un pareil sujet vaut bien celle des plus riches montagnes. D'ailleurs, il les aimait ; elles l'ont souvent inspiré dans ses beaux jours ; et il les a célébrées quelquefois avec tant d'enthousiasme, qu'en nous occupant de lui pendant ces deux jours de vacance, nous ne sortirons point, en quelque sorte, du cercle de nos considérations accoutumées. Nous vous en conjurons tous : lisez-nous donc sans différer cette correspondance si long-temps attendue, et qui ne saurait manquer de nous intéresser, tant par rapport à ce fameux Jean-Jacques, que parce que vous y jouez un rôle essentiel.

J'hésitais. — Vous le voulez ? il faut vous satisfaire. Je vous préviens que mon dessein est de vous expliquer Rousseau, et non de l'inculper. Je ne m'attends point,

dans cette lutte inégale, à gagner mon procès, et je ne m'en plaindrai pas; car il me souvient qu'autrefois je n'appelais jamais de ses sentences, et que tout homme jugé par lui l'était pour moi. Comme il se peut que la plupart d'entre vous ne connaissent ni son début dans le monde, ni mes rapports avec lui, je vais vous en instruire sommairement, pour vous mettre au courant de ses lettres et des miennes. J'en déposai les originaux sur une table, afin que chacun pût les consulter et en constater l'authenticité.

PREMIER ENTRETIEN.

J'avais affaire, dans ces montagnes où l'esprit a plus d'activité qu'ailleurs, à des hommes impatients, et dont les questions anticipées bouleversaient d'avance l'ordre que je me proposais de suivre pour mettre de la clarté dans mon récit. Je les priai donc de me permettre seulement d'entrer en matière, après quoi je serais prêt à leur répondre.

Je n'ai commencé, leur dis-je, à fréquenter Jean-Jacques Rousseau, dont les écrits m'étaient si familiers, qu'en 1770, époque où il revint à Paris après bien des vicissitudes ; et notre commerce intermittant n'a duré que six ou sept mois. Mais il convient de remonter plus haut, pour que vous puissiez vous faire une idée juste des modifications successives de son esprit et de la trempe de son caractère. Passons sous silence certains écarts, certains

penchants de sa jeunesse qui fut, à bien des égards, la sentine de sa vie, et dont je n'ai été instruit que lorsqu'il m'eut admis à la lecture de ce qu'il appelait ses Confessions. Plût à Dieu qu'il eût étouffé la mémoire de plusieurs turpitudes que son exemple pourrait bien autoriser un jour ! Je vais donc, sur la parole de ses amis les plus anciens, et même de ses amies, car il n'en manquait pas, vous exposer quel homme c'était lorsqu'il vint à Paris pour la première fois.

Je ne vous dirai rien de quelques liaisons insignifiantes : la plus marquante et la plus décisive, fut celle qu'il eut le bonheur ou le malheur de contracter avec le baron d'Holbach. Cet homme impartial, d'une probité reconnue, d'une bonté telle que son premier mouvement fut toujours de donner, et le second d'ajouter à ses bienfaits, après l'avoir à certain point purgé de ses levains originels, se douta l'un des premiers de son talent;

car il s'en faut bien que sa jeunesse ait été précoce, et qu'il promît ce qu'il est devenu dans l'âge mûr. C'est que, comme l'aigle caché dans sa forêt natale, Jean-Jacques retarda longtemps son vol pour le rendre plus rapide. Ce n'est pas qu'il ne se soit essayé de bonne heure dans plusieurs genres de littérature; mais sans succès, parce que le secret de ses forces et de l'aptitude de son esprit ne lui avait pas encore été révélé.

Le personnage dont il s'agit, ne tarda point à lui ouvrir son cœur et sa maison : il le traita comme un frère infortuné que le sort lui avait fait recouvrer. C'est dans cette maison célèbre par l'Encyclopédie, dont elle fut le berceau, qu'il se lia avec les hommes les plus distingués de notre siècle, et qu'il y fit, pour ainsi dire, ses premières armes. C'est là qu'il apprit à manier avec tant d'art le pour et le contre, comme on le voit dans ses deux lettres sur le suicide, et dans plusieurs au-

tres du même genre. Quand il avait un sujet à traiter, et même une opinion arrêtée, pour se féconder en tout sens, et au risque de changer d'avis, il la soumettait à ceux qu'il regardait comme ses maîtres, et la faisait combattre ou discuter par ces hommes dont la plupart étaient très-exercés sur toutes sortes de matières. Voilà ce qui, joint à son éloquence naturelle, l'a rendu si redoutable dans la dispute, que bientôt personne ne fut plus en état de lui résister, lors même qu'il défendait des paradoxes insoutenables. L'abbé Arnaud, longtemps épris de ses ouvrages, refusa enfin de les lire, parce que, disait-il, la contagion du sophisme me gagnerait, et que je deviendrais aussi fou que ses enthousiastes.

Le nouvel ami du baron d'Holbach, circonspect, décent, d'une sensibilité charmante, et d'un goût de propreté qui relevait singulièrement la simplicité de ses habits, plaisait à tout le monde. Les plus

difficiles ne trouvaient rien à redire dans son humeur ni dans sa conduite. Ceux qu'on appelait gens du bon ton, lui reprochaient seulement une politesse timide, et qui leur semblait un peu trop provinciale : il s'en est corrigé, mais en se jetant dans l'excès contraire.

Loin d'être misanthrope, Jean-Jacques alors était prévenant, plein de confiance et très-communicatif. Se méfiant, non des autres, mais de lui-même ; il se tenait hors de ligne, ne rivalisait avec personne, et consultait plutôt qu'il ne décidait. A peu de chose près, il était devenu le meilleur homme du monde ; et peut-être il l'aurait toujours été, sans l'un de ces incidents fortuits qui changent quelquefois un caractère du blanc au noir. Observez cependant qu'il est possible, et même vraisemblable, que Rousseau eût en naissant apporté les germes des inconséquences et des bizarreries que des circonstances ultérieures n'ont fait que déve-

lopper. Quoi qu'il en soit, tel fut, m'a-t-on dit, le premier Jean-Jacques lorsqu'il débuta dans la capitale : je n'ai vu par moi-même que la moitié du second ; je vais donc, jusqu'à ce que j'en sois là, continuer mon récit en simple historien.

D'après les propres aveux de Jean-Jacques, et ce que j'ai ouï dire de sa métamorphose à tous ceux qui l'ont fréquenté, il paraît qu'elle fut en grande partie occasionnée par la futile question que s'avisa de proposer, il y a trente ou quarante ans, l'académie de Dijon ; proposition paradoxale, qui a tourné bien des têtes, sans compter celle de Rousseau. Il s'agissait, dans le programme, de savoir quelle a été, quelle a dû être, soit en bien, soit en mal, l'influence des sciences, des lettres et des arts sur l'esprit humain, et surtout sur le bonheur des diverses sociétés. Rousseau qui attendait toute son existence de la perfectibilité de son esprit, n'hésita pas. — Je démontrerai, dit-il à ses amis,

que sans le progrès des sciences, des lettres et des arts, nous ne ressemblerions guère aujourd'hui qu'à des sauvages. — Soit, lui répondit-on : mais qu'allez-vous faire avec vos démonstrations superflues? enfoncer, comme on dit, une porte ouverte. Voulez-vous, ajouta-t-on, faire parler de vous? plaidez avec un grand air de persuasion, et à la manière des anciens Cyniques, contre ce que vous idolâtrez vous-même, et vous entendrez un beau carillon. Les savants, les ignorants, tout le monde s'en mêlera. Grand principe, notre ami, il faut de temps en temps tirer ses contemporains de l'assoupissement qu'inspirent à la longue les vérités devenues triviales : d'ailleurs, ce n'est pas le vrai, c'est ce qu'on fait passer pour tel, en dépit du bon sens, qui consacre un homme et fait crier au génie. Je ne sais ce qu'en pensa Jean-Jacques ; mais ce qui fut dit fut fait.

Rousseau, qui aimait la gloire, ou

plutôt la renommée, par dessus tout, électrisé et plein d'émulation, jouissait alors chez M. de Francœuil de toutes les douceurs de l'hospitalité. Il avait coutume de lui déclarer toutes les fantaisies qui lui passaient par la tête, de lui montrer tout ce qu'il écrivait; ce qui amusait beaucoup cet homme opulent, et qui ne manquait pas d'esprit. Le discours fait, Rousseau le lui lut en tremblant, et s'excusant à chaque phrase. — Rassurez-vous, mon ami, cela ne tire pas à conséquence : ce n'est que l'une de ces questions polémiques que l'on agite un moment, et qui passent comme un éclair. Au fond, de quoi s'agit-il ? de remporter un prix, de faire preuve de bel-esprit ? Cette pièce en est pleine, et même d'éloquence, au point que je ne serais pas surpris de voir l'un de ces matins, nos badauds *frottés d'esprit* marcher à quatre pattes pour courir, sur votre parole, après l'état de nature. Rousseau, qui savait alors

composer avec la plaisanterie, se contenta de lui répondre: — Vous connaissez votre monde ! et lui-même ne put pas s'empêcher d'en rire. — Vous m'avez entendu, Jean-Jacques ; point d'inquiétudes sur les suites de ce discours : allez votre train, pourvu que vous n'ayiez pas peur des pamphlets, et que vous ne croyiez pas un mot de l'étrange doctrine que vous venez de me débiter en termes si pompeux. Cela fut convenu, du moins d'un signe de tête.

Le discours part, il est couronné ; on l'imprime, et chacun se l'arrache. Rousseau n'en savait encore rien, et témoignait à cet égard la plus parfaite indifférence. M. de Francœuil, qui avait appris à connaître la vivacité de ses passions, ne se fiait pas à ce phlegme affecté. Aussi se hâta-t-il de lui apprendre la prodigieuse sensation que ce Discours venait de faire à l'opéra. — Figurez-vous, lui dit-il, qu'on s'étouffait à la porte pour l'acheter, qu'on

le lisait dans les loges, qu'on se le passait de main en main : où étais-tu, Jean-Jacques ? Ce n'est pas tout ; des gentilshommes de la chambre chamarrés d'or, et des duchesses couvertes de dentelles et de diamants, semblaient avoir pitié d'eux-mêmes, invoquaient tout haut la réforme du genre humain infecté par le luxe, en un mot se faisaient des mines de satisfaction et de ravissement. Ne vous l'avais-je pas bien dit, ajouta M. de Francœuil ? oui, je le répète, la cour et la ville, si cela continue, marcheront bientôt à quatre pattes ; et ce serait une mode de plus que vous devrait la nation.

Cette récidive déplut tant à Jean-Jacques, que, pour la première fois, il montra de l'amertume. — Vous en direz, Monsieur, vous et vos pareils, tout ce que vous voudrez : ce discours, dont il vous plaît de travestir gratuitement les intentions, n'est que l'expression fidelle de mes anciens, de mes véritables sentiments. —

Qu'avez-vous dit-là, Rousseau? *gratuitement!*... à la bonne heure, n'en parlons plus. Puis ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

Ce fut ce même M. de Francœuil qui, peu de temps après, mettant le doigt dans sa plaie, l'affubla d'un sarcasme qu'il a souvent entendu répéter, même en sa présence, et qu'il n'a jamais oublié. — Ne voyez-vous pas que cet homme superbe ne s'est fait appeler Jean-Jacques, que parce qu'il ne pouvait pas s'intituler *Monseigneur?*

Dès-lors de mauvais plaisants le harcelèrent; d'autres le défendirent: mais il en sut peu de gré à ces derniers, parce qu'il commençait à sentir qu'il n'avait pas besoin d'aide pour faire justice de ses détracteurs. De-là, cette longue querelle dont il a tant gémi; et cela, parce qu'il ne sut pas la mépriser dans son principe. Que seraient devenus Fontenelle, Montesquieu, et tant d'autres, s'ils avaient été

aussi susceptibles que lui ? Ce Fontenelle, plus philosophe qu'on ne le croit vulgairement, avait un grand coffre où il jetait depuis soixante ans, sans les ouvrir, toutes les brochures et satires écrites contre lui : pourquoi n'a-t-il pas légué ce grand coffre à Jean-Jacques ?

Etonné de lui-même et de sa réputation soudaine, mais consterné des moindres contradictions, il ne vit bientôt plus, dans ceux qui l'avaient mis à flot, que des jaloux ou des envieux. Pour vivre indépendant, comme si dans l'ordre social la chose était possible, il rejeta leurs services, et jura de n'en recevoir aucun de qui que ce fût. — Jean-Jacques vit de peu, disait-il dès-lors ; et il n'a pas cessé de le répéter. D'ailleurs, l'estomac de l'homme est naturellement frugal. Mais Jean-Jacques oubliait qu'il avait bon appétit, et même était un peu friand ; qu'il était recherché dans son linge, propre dans ses habits, et manquait de tout. Si ce n'est

pas là dépendre au moins de ses goûts et de ses besoins, j'avoue que je n'y comprends rien.

Rassurez-vous ; ses amis, et surtout ses amies, ne le laisseront pas chômer. Il se forma une sainte ligue de ceux qui l'avaient longtemps accueilli et sustanté. Non que je l'accuse d'avoir pris à toutes mains : on lui rend au contraire la justice d'avoir toujours été à cet égard d'un scrupule extrême. — Comment, me direz-vous, s'est-il fait qu'avant et après sa métamorphose, il n'ait jamais manqué de rien ? — Le voici. Ne connaissant d'abord ni le prix des choses, ni la valeur de ce qu'on lui donnait, et qu'il ne recevait que par pudeur, il avait imaginé, pour ne se point compromettre, de proposer des échanges à ses amis, entr'autres à M. d'Holbach qui se payait de tout, de brochures, de chansons, et se trouvait encore son obligé. Ensuite, les conspirateurs bénévoles, qui savaient leur Jean-Jacques

par cœur, et qui d'ailleurs étaient secondés par sa femme, profitèrent de sa simplicité pour subvenir à ses besoins, de quelque nature qu'ils fussent. Chacun avait son département, l'un les vivres, l'autre l'habillement, ainsi du reste. Voilà comme notre philosophe, trompé du matin jusqu'au soir, s'est longtemps tiré d'affaire sans déroger à son indépendance, et à sa pauvreté systématique.

Il ne s'en tint pas à son premier Discours, dont il était devenu, par reconnaissance, le disciple et le sectateur le plus zélé. Ce moyen de réputation si heureusement trouvé, et lui-même étant abondamment pourvu de tout ce qui pouvait le faire valoir, il continua d'écrire d'une manière conforme à ses principes accidentels. Il ne fit plus dès-lors que des pas de géant, et sa secte se grossit. En général, malheur à qui ne le regardait pas déja comme l'apôtre de la nature! Je puis en parler pertinemment, et vous le verrez

bientôt. Aussi, avait-il complettement acquis la conscience de ses forces, souvent essayées dans des escarmouches dont il était constamment sorti vainqueur : mais toujours plus réellement blessé de sa propre main que de celle de ses adversaires.

De succès en succès, son sort ne faisait qu'empirer. Malheureux au milieu de ses triomphes, ne pouvant plus vivre avec les hommes, ce lion rugit et s'enfonça dans la vallée de Montmorency, où des malheurs plus réels que les autres l'attendaient. C'est là qu'il essaya, mais en vain, de vivre avec lui-même : les phantômes qu'il se créait le poursuivaient partout, dans les champs, dans les prairies, et jusques dans le fond des forêts. Il y aurait succombé, sans l'activité de son génie qui le plongeait, malgré lui, dans de fréquentes extases, à la suite desquelles la vérité ou l'erreur découlait de sa plume, suivant qu'il était bien ou

mal inspiré. Il en a résulté de merveilleux tours de force, et presque toujours des chefs-d'œuvre d'éloquence qui subjuguèrent la plupart de ses contemporains. Plaire est le grand secret ; le commun des hommes n'en demande pas davantage. Le parlement et la sorbonne plus difficiles que le public, et qui obéissaient aveuglément à d'anciennes rubriques, commencèrent par l'inquiéter, et finirent l'un par le décréter, l'autre par le censurer. Le temps et la raison ont fait justice de ces décrets et de ces censures. Rousseau, plaint par tous les bons esprits, n'en fut pas moins contraint de fuir et le grand théâtre de sa gloire, et le sol ingrat qu'il avait illustré de préférence à son propre pays.

Ce que vous venez d'entendre, je ne l'ai su qu'après coup : le reste, je l'ai vu, je l'ai éprouvé, et vous allez juger si j'ai dû le sentir. Croiriez-vous qu'il est des moments où, malgré la fatale expérience

que j'ai acquise à mes dépens, je ne suis pas encore bien revenu de mes premières illusions ? tant les ames neuves sont susceptibles d'impressions profondes et durables !

Dès que je sus Jean-Jacques de retour à Paris, je brûlai de voir celui que j'avais si longtemps regardé comme l'un des plus illustres martyrs de la vérité : mais on m'avait prévenu qu'il était d'un accès très-difficile. Je me l'étais bien imaginé : ce grand homme, quelle que fût sa bienveillance universelle, pouvait-il céder à l'intérêt de tous ceux qu'il avait régénérés, et dont les yeux étaient uniquement fixés sur lui ? Cela ne me rebuta point : je cherchai un introducteur parmi ses amis les plus anciens. J'ignorais qu'ils eussent été disgraciés, et que, par principe, il ne revenait jamais de ses préventions. Quand je l'aurais su ! Ne m'a-t-il pas dit depuis et écrit : — Pour me guérir de l'indécision, je ne donne plus dans les raccommode-

ments ; ce qui est dit en pareil cas est dit, ce qui est fait est fait. Hé bien ! qu'ai-je répondu ? l'oracle avait parlé, je me suis incliné.

M. Duclos, qui ne commerçait plus avec lui que par lettres, et qui avait cependant conservé quelque empire sur son esprit, me donna un billet conçu en ces termes : — Un de mes amis, et qui depuis longtemps est des vôtres sans que vous le sachiez, desire de vous voir, etc. etc. etc. Je fus admis. Cette entrevue tant desirée ne fut pas longue. Je tirai silentieusement de ma poche, tandis qu'il lisait le billet, un livre que je venais de publier, et le priai en tremblant de vouloir bien l'agréer, non comme un présent, mais comme le seul tribut que j'osasse lui offrir. Il le reçut froidement, et de manière à me faire juger qu'il était aussi fatigué de livres que d'auteurs. Rien d'étonnant, me disais-je ; aujourd'hui les pavés en fourmillent. Au lieu donc de m'en formaliser, je lui parlai de

ses ouvrages ; et cela, avec plus de sentiment que d'éloge. Rien ne prit. Il me répondit sèchement : — Je ne m'applaudis que d'une chose, Monsieur, c'est d'avoir commencé tard à écrire, et d'avoir fini de bonne heure. Cependant il me lançait des regards perçants et inquiets, comme s'il eût cherché à me reconnaître... moi qu'il n'avait jamais vu, et dont peut-être il n'avait jamais entendu parler. Ma situation était pénible. La parole expirait sur mes lèvres ; la conversation tombait à chaque instant, et je ne savais comment m'y prendre pour la relever. Je me sauvai. Remarquez bien que ce n'était pas encore une disgrâce, ce n'était qu'une première épreuve.

Satisfait d'avoir du moins envisagé, dans son sanctuaire, ce mortel calamiteux que je prenais pour un dieu, car il y avait de l'idolâtrie dans mon fait, je me retirais sans espérance de le revoir. Le cœur me manqua au bas de l'escalier, et les sanglots me gagnèrent ; je baisai religieusement sa porte.

Deux mois s'écoulent ; il vient de lui-même se jeter dans mes bras. J'ai remarqué depuis, qu'il recherchait ceux qui le négligeaient, et fuyait ceux qui s'opiniâtraient à le rechercher. Je vous laisse à penser quel fut mon ravissement. En peu de jours, nous eûmes l'air et le ton de vieux amis. — Vous me trouvez mal logé, me disait-il ? en effet, je ne le suis pas trop bien ; mais j'y reste, parce que j'y suis. — Voulez-vous l'être mieux ? permettez-moi de vous chercher un appartement. Il y consentit d'abord, ensuite se rétracta : un moment après, il me laissa le maître, à condition que dans le nouveau logement il y aurait un réduit propre à recevoir ses plantes et sa musique. J'eus bientôt trouvé ce qui lui convenait, il lui fallait si peu ! et lui en donnai avis sur le champ.

Voici sa réponse. Mais, puisque ses lettres sont sous vos yeux, il est bon que vous sachiez qu'il mettait quelquefois,

selon qu'il était affecté, des épigraphes à ses moindres billets: on peut les regarder, ces épigraphes, comme autant d'armes parlantes. Voici celle qu'il employait le plus souvent, comme étant la plus propre à manifester l'état habituel de son âme :

> Pauvres aveugles que nous sommes !
> Ciel ! démasque les imposteurs ;
> Et force leurs barbares cœurs
> A s'ouvrir aux regards des hommes.

Il avait aussi un cachet de faveur, un autre de disgrâce : première remarque. La seconde, c'est que ce personnage interne et mystérieux ne datait pas comme un autre. Au milieu des quatre chiffres qui marquent l'année courante, il en mettait, comme vous le voyez ici, deux autres, dont l'un indiquait le mois, et l'autre le quantième. Les initiés appelaient cela dater à la Jean-Jacques. Je n'en savais pas tant, et n'y comprenais rien ; jamais il ne voulut me l'expliquer.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses,

me répondit-il en riant. Dernière observation : il changeait quelquefois de signature : on m'a confié plusieurs de ses lettres, et des plus curieuses, qui portent le nom de Renou.

PREMIÈRE LETTRE.

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Paris *(Post tenebras lux.)* $17\frac{7}{11}70$.

Toutes vos bontés pour moi, Monsieur, me trouveront toujours sensible et reconnaissant, parce que je suis sûr de leur principe. Quelque tentant que fût pour moi, à bien des égards, l'appartement auquel vous avez bien voulu songer, je ne prévois pas qu'il puisse me convenir, parce qu'il me faut chambre garnie, et même d'un prix modique, et que personne ne prendra le bon marché dans sa poche dans toute affaire qui me regardera, et dont voudra bien se mêler mon-

sieur Dusaulx. D'ailleurs, je suis en quelque sorte arrangé ici pour cet hiver, et il n'est pas agréable de déloger dans cette saison. J'irais avec empressement manger votre soupe et ce que vous appelez votre *rogaton*, si je n'allais dîner chez madame de Chenonceaux qui est malade, et qui m'a *errhé* depuis deux jours. Le mauvais temps m'empêcha hier de sortir et d'aller rendre mes devoirs à madame Dusaulx, comme je l'avais résolu. Mille très-humbles salutations.

ROUSSEAU.

Voilà donc, me dit M. Dupont, l'initiative de votre correspondance ! Je n'y vois rien encore de menaçant, sinon ces mots : « J'espère que personne ne pren-« dra le bon marché dans sa poche dans « toute affaire qui me regardera, etc. » Ces mots-là signifient quelque chose, et n'ont pas été écrits au hasard ; la suite nous l'apprendra.

RÉPONSE.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
HORAT.

Vous avez bien fait, Monsieur, de me déclarer franchement vos intentions. C'est de vous, il m'en souvient, que j'ai appris pour la première fois qu'il fallait servir les gens plutôt à leur manière qu'à la nôtre : dès que je saurai avec plus de précision quelle est votre manière, j'aurai soin de m'y conformer religieusement. Ne vous effarouchez pas néanmoins du bien que vous veulent tant de personnes honnêtes, et qui ont si ardemment desiré votre retour. Vous leur avez procuré tant de jouissances par vos ouvrages, et les avez si fort intéressées par vos malheurs non mérités, qu'il faut leur pardonner leur zèle, et leur permettre un peu de reconnaissance.

Quant à l'appartement en question, je

ne désespère de rien ; mais aujourd'hui n'en parlons plus, et que *votre volonté soit faite.*

Mes respects à votre compagne. Elle paraît me voir de bon œil ; je l'en remercie d'autant plus, qu'il s'en faut bien qu'elle accueille aussi favorablement tous ceux qui vous recherchent. Pour un solitaire, cette femme est un trésor, et vous avez raison de l'appeler votre Cerbère. Qu'ai-je dit ? vous souffrez, mon cher Rousseau, vous dépérissez. Quand donc serez-vous heureux, du moins autant que le comporte notre humaine condition ? Le temps presse cependant, et il ne tient qu'à vous de l'être.

Salut, vénération, et sincère amitié.

DUSAULX.

Vous allez vîte, me dit l'un des nôtres, et vous courez à votre perte par un zèle immodéré. — Que voulez-vous ? Alors il

était sûr de moi, de mes principes et de mes procédés ; il le disait du moins, et je l'en croyais. Mais depuis... n'anticipons rien. Quelque chose qu'on m'en eût dit, je ne pouvais le bien connaître que par ma propre expérience, et certes elle a été complette. J'ai vu et vous allez voir toutes ses sensations, tous ses sentiments se développer successivement, ou plutôt se croiser. Cependant il me comblait de toutes sortes d'honnêtetés, des prévenances les plus délicates, et provoquait ma sensibilité par de charmants à-propos. — Vous avez là un joli bouquet. — J'aime les fleurs, lui dis-je, et cela depuis mon enfance. — Et moi aussi je les aime éperdument ; j'aime l'herbe, les plantes de toutes les sortes ; mais ce n'est pas, comme le prétendent mes ennemis, pour en composer des poisons.

Il est bien vrai que l'imposture et la calomnie avaient gratuitement chargé Rousseau, dans son propre pays, de plu-

sieurs crimes, tels que le viol, l'empoisonnement, etc.; mais il est faux que ceux qu'il a depuis appelés ses ennemis, l'aient jamais mis dans le cas de se disculper de ces horreurs mensongères, et dont tous les honnêtes gens étaient si loin de l'accuser. N'importe, le coup était porté: lorsque sa raison fut visiblement altérée, confondant tout il composa un système de persécution dans lequel, sans égard aux temps, aux lieux et aux personnes, il fit entrer de force tout ce qu'il crut capable de le rendre plus intéressant; car il paraît qu'il finit par regarder l'oppression et le malheur, comme les moyens les plus infaillibles de s'attacher les hommes naturellement compatissants, et dont il avait conquis les suffrages par la puissance de son génie.

Continuant à se passionner de plus en plus sur les plantes, les végétaux, et surtout sur les fleurs: — Ah! Monsieur, me dit-il, conservez jusqu'à la fin ce goût

naturel dont je tire un bon augure, tant pour la durée, que pour la suavité de notre liaison.

J'allais chez lui ; il venait chez moi, y dînait quelquefois, et me disait de temps en temps de ces mots qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme, de ces mots à la Jean-Jacques. — J'ai donc enfin trouvé ce que je cherchais ! me disait-il en me dévorant des yeux : mais je ne vous vois pas assez souvent, je veux vous voir tous les soirs. Hélas ! depuis dix ans que l'on me traque comme une bête fauve, je ne cause plus avec sécurité qu'à la fin de la journée, et lorsque mes ennemis commencent à s'endormir : que dis-je ? ils me font alors surveiller par leurs espions.

Ce langage vous étonne ? je n'y comprenais rien non plus. Vous verrez dans la Notice, où en était Jean-Jacques peu de temps avant notre liaison, et à quel homme j'avais affaire. Un seul trait suffira pour vous le faire pressentir. Ce trait

qui paraît incroyable, et qui pourtant est de la plus exacte vérité, je ne l'ai appris qu'après ma disgrâce. Le jour même que Louis XV rendit le dernier soupir, un des amis de Rousseau vient le voir, et le trouve abîmé dans la douleur ; il en veut savoir la cause. — Il y avait en France, lui dit-il, deux hommes également détestés, moi et le roi : il n'en reste plus qu'un, et vous sentez, mon ami, que je vais hériter de la haine que l'on portait à ce prince : ainsi, vous voyez où j'en suis.

A présent je puis continuer mon récit, bien sûr qu'après cet échantillon du caractère de Jean-Jacques, vous ne serez plus surpris de rien. Je vous prie seulement de vous ressouvenir qu'ignorant alors ce que vous venez d'entendre, je ne pouvais m'éclairer que lentement.

Sur ce qu'il m'avait dit, je vis clairement ce que je n'avais fait qu'entrevoir ; c'est-à-dire, qu'il avait le cœur profondément ulcéré, qu'il se méfiait des hommes ;

et je le lui fis sentir. — Les hommes ! les cruels, comme ils m'ont traité ! — On vous l'a dit ; en êtes-vous bien sûr ? — Si j'en suis sûr ? . . . D'ici, Monsieur, du coin de mon feu où nous sommes, je vois et j'entends à cent lieues à la ronde, tout ce qui se dit, tout ce qui se trame contre moi. Je le savais déja avant d'arriver ici. A mon retour de Suisse, j'ai trouvé la France et l'Europe totalement changées à mon égard. On avait profité de mon absence pour me perdre dans l'opinion publique, et l'on n'y a que trop bien réussi. Mes ennemis avaient conçu que le plus grand supplice d'une âme fière et brûlante d'amour pour la gloire, était le mépris et l'opprobre, et qu'il n'y avait pour moi de pire tourment que celui d'être haï : c'est sur ce double objet qu'ils ont dirigé leur plan. Aujourd'hui que je viens les provoquer et les défier, que vont-ils dire ? que vont-ils faire ? Vous verrez que pour me forcer à boire la coupe amère de l'ignominie, ils auront

soin de la faire circuler sans cesse autour de moi dans l'obscurité, de la faire degoutter sur ma tête, afin qu'elle m'abreuve, m'inonde, me suffoque ; mais sans qu'aucun trait de lumière l'offre jamais à ma vue, et me laisse discerner ce qu'elle contient. On va me séquestrer du commerce des hommes, même en vivant avec eux. Tout sera pour moi secret, mystère ou mensonge. On élevera autour de moi un impénétrable édifice de ténèbres. On m'ensevelira tout vivant dans un cercueil. Où en suis-je réduit ? s'il est vrai qu'ils ne m'ont laissé pour défense que le ciel dont ils ne s'embarrassent guère, et mon innocence qu'ils n'ont pu m'ôter. Qu'ils fassent ce qu'ils voudront, qu'ils continuent : je me dois à moi-même d'approfondir cet abominable complot ; c'est tout ce qui me reste à faire ici bas, et je n'épargnerai rien de ce qui est en ma faible puissance.

Pour le distraire, je lui parlai de la Corse que nous venions de prendre. —

Vous ne le savez donc pas ? c'est un tour que m'a joué Choiseul : ce suppôt du despotisme a voulu me ravir la gloire du code que j'avais rédigé pour ces insulaires. Je le plaignis de bonne foi d'avoir essuyé tant de persécutions dont je n'avais pas la moindre connaissance.— D'où venez-vous donc? les enfants même en sont instruits. Ignorez-vous aussi le tour que m'a joué mon plus cruel ennemi ? cet Hume qui, malgré moi, m'a transplanté pieds et poings liés sur une terre étrangère pour... Le barbare ! que ne puis-je l'oublier ! mais je peux n'en point parler : *Quis talia fando Temperet à lacrymis ?*

Quant à Hume, je l'avais connu moi, et savais à quoi m'en tenir ; c'était la probité jointe au talent, et l'un des meilleurs esprits de son temps. Cela me rappelle un trait assez plaisant, et qui caractérise Rousseau. Vous savez que lorsque celui-ci publia son manifeste, on y lut avec surprise que l'anglais Hume, qui apparem-

ment rêvait en français, au milieu de la nuit s'était écrié dans l'auberge de Calais, où ils couchèrent en allant en Angleterre : « Je tiens Jean-Jacques, je le tiens. » Observez, je vous prie, que Xercès avait dit en propres termes, il y a plus de deux mille ans, la même chose de Thémistocle. Je pourrais, à ce sujet, vous citer cent exemples de ces sortes d'emprunts qu'il faisait aux anciens, involontairement peut-être, mais dont il ne manquait jamais de se servir quand l'occasion s'en présentait. — Qu'en conclure, me direz-vous ? — C'est qu'à bien des égards la conduite et les opinions de cet homme passionné étaient purement occasionnelles et de réminiscence ; de sorte qu'il expliquait tout, et jugeait de ses contemporains par le mot d'un ancien.

J'ai fait, dans le cours de ce récit, et je ferai souvent parler Jean-Jacques : croyez, mes amis, que c'est lui-même que vous entendez, sans alliage. Qu'il vous suffise

maintenant de savoir que c'est dans la correspondance dont j'ai donné la notice, que réside le supplément de ma mémoire : c'est-là que je retrouve mot pour mot, non-seulement ce qu'il m'a dit dans nos entretiens particuliers, mais encore les choses étranges que vous verrez écrites dans les deux dernières lettres qui forment le dénouement de ce drame invraisemblable. Poursuivons.

Au milieu de ses convulsions périodiques, il avait des moments de repos, et même de bons moments, presque toujours mélancoliques il est vrai, mais d'une expansibilité irrésistible. Je rêvais un jour auprès de son feu, tandis que, pour vivre, l'infortuné copiait de la musique. — La besogne presse, me disait-il, il faut gagner sa vie ; ce n'est qu'à ce prix que l'on est libre, dans quelque gouvernement que ce soit. Ces paroles me tuèrent, et surtout l'accent avec lequel il les prononça. Il en remarqua l'impression sur mon

visage. — Vous pensez à moi ; ne me dissimulez rien. — Oui je pense à vous, à cette pauvreté volontaire que j'admire sans doute, que je révère en gémissant. Infirme, assiégé par des besoins renaissants, et d'un âge avancé, que va-t-il devenir, me disais-je, s'il s'obstine à refuser les services de tant de citoyens dignes de le secourir? Je voudrais que vous l'eussiez vu ; toute son ame se peignit dans ses yeux. O la dangereuse sirène ! Jean-Jacques laisse tomber sa plume, se jette sur moi, me presse dans ses bras, et me dit, d'une voix plus forte qu'à l'ordinaire : — Jean-Jacques vit de peu ; il a le bonheur de vous connaître : que monsieur Dusaulx se rassure, Jean-Jacques ne manquera jamais de rien. Ne me plaignez pas tant, ajouta-t-il : si je copie de la musique pour vivre, j'en fais aussi pour mon plaisir. A tout prendre, je ne changerais pas mon sort contre celui de vos Plutus.

Ensuite, il m'ouvrit un porte-feuille

rempli de ses propres chansons et de celles de ses amis, dont il avait fait la musique. Je le priai de m'en chanter une, mais des siennes: il préféra celle du mélancolique de Leyre, qui avait de grands rapports avec lui, tant par son talent trop peu connu, que par son humeur qui a trop éclaté; et c'est pourquoi il s'en souciait beaucoup moins que de ses chansons. Cette chanson, dont raffolait Jean-Jacques, je vais vous la réciter, car je ne chante plus.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître
Ce beau rosier, où les oiseaux,
Tous les matins sous ma fenêtre
Viennent chanter sur ces rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas!
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors du nouveau monde
Il fuit l'amour, brave la mort:
Hélas! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port?

Vous, passagères hirondelles,
Qui venez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le moi tous les ans.

Je me rappelle que l'auteur de ces vers, touché, comme moi, de la situation de Jean Jacques, et craignant qu'il ne perdît la tête, s'avisa de lui dire très-affectueusement : — Ne feriez-vous pas bien de prendre l'air, d'aller à la campagne ? — Non, monsieur de Leyre, je ne prendrai point l'air, je n'irai point à la campagne : il est bon qu'on le sache, je reste ici, et pour cause. C'est le ton qu'il y mit que je ne saurais vous rendre : ce n'était pas de l'ironie, c'était quelque chose de plus amer, et qui tenait de la haine, du mépris et de la menace.

Une autre fois je le trouvai s'amusant à repasser ce qu'il appelait les matériaux de sa vie ; c'étaient les lettres qu'il avait écrites dans diverses circonstances, et dont il avait soigneusement gardé copie. — Si

vous voulez me bien connaître, dit-il, parcourez-les tandis que je vais achever ma tâche journalière. Lisez surtout l'espèce de confession que j'ai déposée il n'y a pas long-temps dans le sein d'un honnête homme que j'ai fortuitement rencontré vers la fin de ma carrière.

Ce qui me frappa le plus dans cette pièce, que l'on trouvera toute entière dans la notice, ce fut d'y remarquer, de la part d'un philosophe vieillissant, un tel amour de gloire, qu'on le passerait à peine à un jeune poète enivré de ses premiers succès. A cela près, et à quelques visions dont je ne pouvais encore pénétrer le mystère, je ne rabattis rien de l'estime et de l'affection que je lui portais.

Chaque jour, c'étaient de nouvelles marques de confiance et d'une amitié qui me semblait inaltérable, en dépit de mes observations précédentes. J'ai dit qu'il avait de bons moments : il en avait de célestes, rares sans doute ; mais enfin il

en avait. C'est alors qu'il se repliait avec complaisance sur tout ce qui l'avait agréablement affecté dans le cours de sa vie antérieure. — Mon Dieu! que j'étais heureux, s'écriait-il, lorque durant mes beaux jours, l'amour, la raison, la vertu, prenaient sous ma plume leurs plus doux, leurs plus énergiques accents; lorsque je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme; lorsque je planais dans l'empyrée au milieu des objets charmants et presque angéliques dont je m'étais entouré ! Hélas ! ces heureux jours sont passés; mais le souvenir m'en reste.

Il ne s'agissait quelquefois que d'une bagatelle, d'un site original ou bizarre, d'un arbuste naissant, ou de la rencontre fortuite d'un enfant à la mamelle, et qui lui avait souri dans les bras de sa nourrice : tant il avait la tête et le cœur imbibés de toutes les images ; de tous les sentiments que la nature n'accorde qu'à

ses favoris, ne prodigue qu'à ceux qui sont vraiment dignes de la sentir et de la peindre !

Deux hirondelles, me disait-il un jour, avec la naïveté d'un enfant et le tact d'un philosophe, avaient usurpé chez moi l'hospitalité. Déja le nid était fait dans la chambre où je couchais. On couvait les œufs en me regardant avec confiance ; et je puis dire aussi que je les couvais des yeux, tant cet innocent ménage m'intéressait ! Que de soins cependant, que de sollicitudes ! Je n'étais plus en quelque sorte que le portier du vagistas, qu'il fallait ouvrir à chaque instant ; sinon, l'impatience s'en mêlait. On voltigeait de grand matin autour de ma tête d'une aîle frémissante, jusqu'à ce que j'eusse rempli les devoirs de la tacite convention de ces hirondelles avec moi.

Il donnait à tous ces riens tant de couleur et de vie, qu'il les rendait parlants : c'est que les riens et les rêves de Jean-

Jacques, en passant par son imagination, devenaient des choses réelles.

J'étais, comme vous le voyez, en très-bonne posture auprès de lui. Excepté Rulhieres qui, comme les deux hirondelles, avait usurpé les grandes entrées, et dont il sera question, j'étais le seul qui pût le voir à toute heure, et j'en usais librement. J'y prenais tant de plaisir, que je lui avais sacrifié la plupart de mes autres connaissances, et jusqu'aux spectacles qui faisaient mes délices depuis vingt ans. Aussi, tous les soirs me sentais-je entraîné chez lui par un nouvel attrait. — Si je ne voyais que vous, me dit-il, cela m'accommoderait : mais ne remarquez-vous pas que, malgré ma réserve, mes précautions, et trop souvent mes brusqueries, je suis continuellement assailli d'importuns et de charmantes importunes, dont j'entends à peine le langage entortillé? Vous qui l'entendez si bien et qui ne bougez d'ici, faites-moi le plaisir d'être dé-

sormais mon truchement. J'aurai soin de vous mettre sur la voie, et je suis sûr que vous vous en tirerez à merveille. Comme un sot, je donne dans le panneau.

Là-dessus, arrivèrent des femmes de la cour, dont quelques-unes y allaient il est vrai, mais sans en être; toutes, dévotes ardentes de Jean-Jacques, et suivies de jolis messieurs saupoudrés d'ambre, et qui sifflaient en parlant. Le moment d'après, survint la muse limonadière, les mains pleines de petits vers innocents qu'elle faisait ou faisait faire dans son café pour les mariages, les naissances, les morts de tous les rois, princes et princesses de l'Europe. Vous jugez bien qu'il y en avait aussi pour le saint du jour, pour le grand philosophe. Le voilà bien loti, me disais-je à moi-même !

La conversation s'engage: Jean-Jacques dit quelques mots d'un air embarrassé, et ces mots ont été mis dans la gazette; puis il me fait signe de jouer mon rôle. Après

les avoir honnêtement reçus, et expédiés de même, au nom du maître du logis, ils s'en allèrent si contents, qu'ils promirent de revenir bientôt. J'avoue que j'étais aussi fort content de moi : Rousseau ne l'était pas tant, ou plutôt il frémissait. — Si je vous laissais aller, Monsieur, vous me mèneriez plus loin que je ne veux. Quel est donc mon sort d'avoir sans cesse de pareils vautours sur la poitrine ? Il est des moments où j'aimerais mieux vivre sous les flèches des Parthes que sous les yeux des hommes.

Son mal, c'est-à-dire son insociabilité, venait en grande partie des idées qu'il s'était faites d'une liberté mal entendue. D'autres, se rappelant ses abjurations, son habit d'Arménien, ses fantaisies journalières, ses boutades si fréquentes, et ce qu'ils appelaient son cynisme, n'y voyaient que l'envie de se singulariser, que les jongleries d'un homme qui veut faire secte.

Tout ce monde l'avait tellement effa-

rouché, qu'il était ou semblait être hors de lui-même. — Hier, me dit-il, une femme titrée, à qui j'avais écrit, pour me débarrasser d'elle, qu'ayant jusqu'à ce jour vainement cherché une âme parmi les hommes, j'avais enfin pris le parti de ne plus voir personne et d'éteindre ma lanterne ; cette dame me répondit sur le ton d'Aspasie : « C'était parmi les femmes, et non parmi les hommes, que vous deviez chercher une âme : il ne fallait point de lanterne pour cela, mais chercher à tâtons ; et quand vous auriez senti, vous auriez trouvé. » Donc je suis ladre? Voilà comme on m'attaque, comme on me mine, tantôt par des ridicules, tantôt par des atrocités. Encore ce matin un désœuvré, si ce n'était un espion, est venu me trouver, a forcé ma porte. — Vous êtes assurément, m'a-t-il dit, un homme bien singulier ! tout le monde en convient, et moi je ne le suis pas moins que vous : à compter d'aujourd'hui, je ne veux plus fréquenter qui que

ce soit excepté Jean-Jacques. — Vous n'êtes pas si singulier que moi, lui ai-je répliqué, puisque vous voulez me voir, et moi que je ne le veux pas. Le bourreau! il y reviendra. Où fuir? Ne m'abandonnez pas, vous dis-je, car j'irais me noyer. Que vous êtes heureux, ajouta-t-il, de pouvoir dire à chacun ce qu'il lui plaît d'entendre! je n'en suis pas là, et n'y serai jamais. Ne regardez point cela comme un reproche; et quand c'en serait un? il faut, lorsqu'on aime sincérement les gens, prendre le bénéfice avec les charges. Aidez-moi donc à vivre avec les hommes, je vous en conjure. Mais, je vous le déclare, je n'aime point la cohue, je n'aime que vous et m'en tiens là.

Toujours des mots de ralliement! jusques dans les épreuves qu'il me faisait subir, et qui vont se succéder d'une manière bien plus marquée.

Cependant mon illusion était toujours la même: je me figurais du moins qu'il se

livrait autant à moi que je m'abandonnais à lui ; comme si j'avais été un être privilégié, et que je méritasse une exception ! Il s'agissait de la lecture de ses mémoires qu'il appelait ses Confessions, ouvrage bien différent de l'esquisse qu'il venait de me communiquer. Il n'était guère question dans celle-ci que de se justifier lui-même; et dans l'autre, que de révéler principalement les erreurs et les fautes de ceux qu'il avait fréquentés. Aussi la seule annonce de ces confessions comminatoires faisait-elle la plus grande sensation. Des rois, des princes, tout le monde courait après, par différents motifs: les uns, pour savoir comment ils y étaient traités; les autres, par intérêt pour Jean-Jacques ; le plus grand nombre, par une curiosité maligne. Le roi de Suède n'obtint que fort tard, et encore par la médiation de Rulhieres, la communication de cet étrange mais piquant manuscrit.

Ce n'était pas une petite affaire que d'arrêter la liste de ceux qu'il consentirait

à y admettre. — Vous le voulez, me dit-il? hé bien! faisons-la cette liste, et mettez votre nom le premier. Je lui proposai plusieurs noms de personnages très-célèbres : il les rejeta. — Je vous avertis que je n'entends pas qu'il y ait à cette lecture plus de huit personnes, moi compris. J'en exclus, sans exception, toutes mes anciennes connaissances ; il m'en faut de nouvelles. Je veux, ajouta-t-il, essayer d'une seconde vie, pour voir si elle vaudra mieux que la première.

Voilà qui commence à expliquer les motifs du retour de Jean-Jacques à Paris, et le projet qu'il avait formé de découvrir et de déconcerter la grande conspiration devinée par lui à plus de cent lieues du foyer où elle se tramait. Vous sentez qu'il lui fallait pour cela de nouveaux prosélytes, en guise de troupes auxiliaires.

La liste fut bientôt faite : Dorat, Pezay, Barbier de Neuville, Le Mierre, etc. y furent inscrits ; Le Mierre, en vertu de sa

candeur, et surtout de son insouciance : les autres, à proprement parler, il ne les connaissait pas. Vous conviendrez que voilà un singulier retour dans une capitale où il avait été comblé de tendresses, de respects et de bienfaits ; où il avait, à travers des malheurs trop réels, reçu tant d'honneurs ; et qui, pendant son absence, n'avait pas cessé de retentir de son nom.

A six heures du matin, tous les élus se trouvèrent au rendez-vous chez M. de Pezay. Rousseau y était arrivé le premier. Cette séance, la plus longue peut-être qu'offrent les fastes littéraires de tous les temps, dura dix-sept heures, et ne fut interrompue que par deux repas fort courts. Pendant cette lecture, la voix de Rousseau ne faiblit pas un seul instant : c'est que son plus grand intérêt, celui de sa gloire, ou plutôt de sa manie, l'animait et renouvelait ses forces. Ce qui n'est pas moins remarquable, l'attention des auditeurs, par une cause différente, se soutint jus-

qu'à la fin ; et cette cause, dont ils ne convinrent pas, c'était l'amour-propre flatté d'une telle préférence. Nous étions en effet si contents d'être là, au vu et au su de tous les aspirants, que nous ne voulions pas perdre un seul mot pour avoir le plaisir d'en parler. On était tout yeux, tout oreille : on s'extasiait, on se pâmait à chaque ligne. Il en faut convenir, ces Confessions, plus qu'indiscrètes, nous offraient néanmoins par intervalle des pages ravissantes.

Quand il en fut à l'article du sacrifice, répété à chaque couche, de ses cinq enfants, le pas était difficile à franchir : il s'arrêta, nous regarda d'un air interrogatif ; tout le monde baissa les yeux. — N'avez-vous rien à m'objecter ? On ne lui répondit que par un morne silence, et qui semblait dire : O ciel ! s'il eût été le père de dix, il en aurait sacrifié dix. Et nous ne prîmes pas la fuite ! Quel charme nous a donc retenus ? j'en rougis encore.

Dans un autre endroit de ces mêmes Confessions, il dit que madame de Luxembourg voulut retrouver et lui rendre, malgré lui, l'un de ses malheureux enfants, le seul auquel, en le plongeant dans les ténèbres de l'hôpital, il eût mis un signe pour le reconnaître en cas d'événement : puis il avoue qu'il ne mangea point, qu'il ne dormit plus, jusqu'au moment où il apprit que la recherche avait été vaine ; et ce ne fut qu'alors qu'il reprit son train de vie accoutumé. L'insensé craignait que si l'on parvenait à retrouver cet enfant perdu, ses chimériques ennemis n'en fissent un nouveau Séide. Nous en frémîmes tous, mais nous restâmes ; et d'auditeurs que nous étions, nous devînmes en quelque sorte ses complices.

Rousseau qui avait vu notre détresse, et la douleur empreinte sur nos visages, avant d'aller dîner et après s'être un moment recueilli, nous apostropha en ces termes : — Hommes justes ! vous ne de-

vez pas me juger sans m'avoir entendu : écoutez donc, sur ce qui concerne ma conduite à l'égard de mes enfants, une défense consciencieuse, et que j'ai déposée dans le sein d'un homme vertueux. Il parle : de moments en moments nos fronts s'éclaircissent. Nous regrettions presque de l'avoir affligé : tant il est vrai que l'éloquence, quand elle est transcendante comme la sienne, est un glaive à double tranchant, et qui vient à bout de tout, du vrai comme du faux !

Qu'a-t-il donc pu vous dire ? — Vous le verrez dans la notice.

Il eut lieu d'être content de sa défense. Quelques-uns de nous lui prirent les mains, les baisèrent, et tâchèrent de le consoler. Il pleura ; nous pleurâmes tous à chaudes larmes.

Rien n'est à négliger dans un pareil récit. J'ai oublié de vous dire que Rousseau, avant de commencer la lecture, tira de sa poche deux ou trois pages qu'il avait

écrites pour se concilier notre bienveillance et capter notre attention. Précaution dont il se serait dispensé, s'il avait mieux connu notre faible : n'importe, elle produisit son effet, comme vous venez de l'entendre. — Un tempérament timide, nous dit-il, ne peut se refondre. Dans toutes les situations de ma vie le mien me subjugua toujours ; soit forcé de parler au milieu d'un cercle, soit tête à tête agacé par une femme railleuse, soit avili dans la confrontation d'un impudent, mon trouble est toujours le même, et le courage que je sens au fond de mon cœur, refuse de se montrer sur ma contenance : je ne sais ni parler, ni répondre : je n'ai jamais su trouver qu'après coup, la chose que j'avais à dire et le mot qu'il fallait employer. Urbain Grandier, dans le même cas que moi, avait l'assurance et la facilité qui me manquent, et il périt : j'aurais tort d'espérer une meilleure destinée.

Le lendemain, pour prendre acte de

cette séance, sur laquelle Jean-Jacques s'était bien gardé de recommander le secret, chacun fit son extrait de mémoire. Dorat se hâta de mettre le sien dans un journal ; il y avait de quoi fendre le cœur. Moi, qui n'allais pas si vîte, j'achevais le mien, lorsque Rousseau entra chez moi. Il le parcourut : je n'étais pas non plus dénué de pathétique, et il en parut touché. — Mais voilà, me dit-il, qui est bien singulier ! je n'ai pas une date, et vous n'en avez pas manqué une ! comment cela s'est-il fait ? — Je vous ai suivi des yeux du cœur, depuis votre début dans la carrière des lettres, jusqu'au jour où je me suis présenté chez vous. — C'est-à-dire que vous me savez par cœur ? A présent, cela s'entend.

La lecture dont il s'agit fit beaucoup de bruit ; pas tant qu'il l'aurait voulu : aussi fut-elle suivie de plusieurs autres, dont la sensation alla toujours en diminuant. Chacun de ceux qu'il avait cités plus ou moins

défavorablement, prit son parti; de sorte que ce grand feu se perdit en fumée. Cependant M. de Malesherbes, qui me croyait plus de crédit que je n'en avais, vint me prier d'engager Jean-Jacques à supprimer quelques anecdotes capables de déshonorer des familles entières. — Ce qui est écrit, me répondit-il, est écrit; je ne supprimerai rien. Qu'on se rassure néanmoins; mes Confessions ne paraîtront qu'après ma mort, et même après celle du dernier de ceux que j'y ai mentionnés; mais elles paraîtront un jour, ce mot est irrévocable.

La séance des mémoires ou confessions en provoqua bientôt une autre chez le poète Dorat. Un essaim de jeunes littérateurs, la plupart inconnus, s'y rendit des différens quartiers. La conversation tomba d'abord sur la grande conspiration à laquelle on feignait de croire, par égard pour la manie de Jean-Jacques, et aussi pour en tirer quelques anecdotes, dont on était

très friands, et qui avaient alors grand cours dans le commerce. Vingt portraits de ses prétendus ennemis, qui, loin de le poursuivre, s'obstinaient à garder le plus profond silence, furent par lui tracés à la manière non d'Horace, mais de Juvénal en courroux.

Jean-Jacques était là dans son centre : il régnait, au milieu de ce monde nouveau, sur des sujets soumis, convenant de tout sans examen, et toujours prêts à l'applaudir. Il était cependant aussi dangereux de le flatter que de le contredire ; et il fallait, avec lui, sentir la portée des moindres expressions. L'un des assistans crut qu'il le remercierait d'avoir fait une nouvelle édition de son *Héloïse*, et d'avoir mis des titres à chaque lettre. — Qui vous avait chargé de faire une sottise ? sont-ce mes ennemis ? car on ne pouvait pas mieux s'y prendre, avec vos titres, pour détruire le succès de cet ouvrage.

Un autre lui dit que, passant par Abbe-

ville dont il avait été visiter la collégiale, il y avait trouvé un citadin fier d'avoir accompagné Jean-Jacques dans l'enceinte de ce vaste local. — Que vous a-t-il dit de moi ? — Tant de choses que je ne m'en souviens plus. — Je me flatte que vous n'en avez pas été la dupe : Monsieur, je me le rappelle, cet honnête citadin n'était qu'un espion déguisé.

S'il châtiait d'une main, il caressait de l'autre ; et tout le monde, à la fin, était plein de vénération pour lui. C'est ainsi qu'ont commencé tous les fameux sectaires ; et, quoique Rousseau s'y soit pris sur le tard, on peut dire qu'il n'a pas manqué son coup.

Je le ramenai chez lui se frottant les mains et souriant à ses pensées : — Tout ce monde, quoique ramassé au hasard, me dit-il, vaut bien celui que j'ai quitté.

Je ne sache pas d'être aussi variable que l'était ce Jean - Jacques, qui n'avait de tenue que la plume à la main ; piquant

original, dont nous avons eu tant de mauvaises copies. Toup-à-coup il change de visage, je l'entends soupirer : soit qu'il n'eût pas trouvé parmi ces littérateurs novices, les leviers qu'il cherchait pour monter ses batteries ; soit que voulant, à tout prix, faire la guerre à ses ennemis pour les démasquer, comme il se l'était promis en partant de la Suisse, il s'indigna des langueurs de l'inaction. — Qu'avez-vous, lui dis-je ? — La tourbe me fatigue, je songe à me retirer dans ma première solitude. *O rus ! quando ego te adspiciam ?* mais j'ai besoin d'aimer, je cherche un ami. Il oubliait que, dans un de ses moments d'exaltation, il avait voulu me faire croire qu'il l'avait enfin trouvé cet ami ; et moi aussi, j'avais l'orgueil de m'en flatter.

Pour être plus voisins, je m'avisai de lui renouveler la proposition que je lui avais faite. Cette fois il s'agissait d'un joli appartement contigu au mien, qui donnait sur les Tuileries, et dont le prix ne

m'inquiétait pas. Il le connaissait. — J'y songeais, me répondit-il, et je m'en meurs d'envie : ma femme l'a vu ; c'est notre affaire à tant d'égards ! que nous serions heureux ! Honnête homme, chargez-vous de cette négociation ; que je sache avant deux heures à quoi m'en tenir ; je vous attends.

Je cours chez l'opulent Baujon, propriétaire de la maison où je logeais. — C'est, me dit un de ses gens, à son homme d'affaires qu'il faut s'adresser pour ces sortes de détails. — Non, s'il vous plaît, je veux parler au maître. Je sentais, comme vous le voyez, la dignité de ma fonction d'ambassadeur. Quand M. Baujon m'eut entendu : — Est-ce que vous croyez, Monsieur, que je ne connais pas aussi le mérite du citoyen de Genève, que la France revendique à bon droit ? Allez, je me ferai toujours honneur de vous seconder et de le servir. Je prends tout sur moi, et me charge du déménagement. — A cet égard,

un chariot unique suffira pour transporter son modeste bagage ; nous n'avons point de meubles. — J'en ai de reste ; rien ne lui manquera. Je dois cependant, en qualité de voisin, vous avertir que votre nouvel ami n'a jamais laissé impunis les services qu'on a voulu lui rendre, et j'en sais des nouvelles de fraîche date: chaque homme a sa manie, et c'est l'une des siennes. Si je pouvais l'en guérir, ajouta M. Baujon, en mettant dans l'appartement que je lui offre une bonne cassette avec dix mille écus dedans, cela serait bientôt fait ; et je croirais avoir, à bon marché, rendu service au genre humain. Dites donc, je vous en conjure, au citoyen de Genève, que je ne mets qu'une condition à l'appartement que je lui cède auprès du vôtre, sa vie durant : c'est que vous et lui me ferez l'honneur de venir manger ma soupe ; ce sera mon pot-de-vin.

Je revins bien vîte pour rendre compte à l'impatient Jean-Jacques de la *négocia-*

tion dont il m'avait chargé. — Je l'avais prévu. J'avoue que le procédé est honnête, trop peut-être. Je connais ces gens-là, et n'en suis plus la dupe : *Timeo Danaos, et dona ferentes.* C'est pourquoi vous n'avez pas plutôt été sorti de chez moi, que, toutes réflexions faites et pour n'y plus revenir, j'ai loué à deux pas d'ici un réduit à ma mesure, et qui sera fort commode *en y mettant des planches.* — Si vous êtes content, je ne regrette rien. Il fallut aussitôt l'accompagner dans ce charmant réduit, et prendre garde à ce qu'on en dirait. — Hé bien ? — Pas mal ; car il n'était pas possible d'en dire davantage. Tout le monde l'a vu ce réduit, qui n'était qu'une espèce de grenier où il voulut à son tour me régaler, pour pendre, disait-il, la crémaillère.

DEUXIÈME LETTRE.

Paris, 17 $\frac{1}{4}$ 71.

Si monsieur Dusaulx faisait quelquefois collation sur le bout du banc, pour être au lit à dix heures, je lui proposerais aujourd'hui un petit soupé, non d'Apicius, mais d'Epicure, et tel qu'on n'en fait guère à Paris. Ce soupé, j'y ai pourvu, serait animé d'une bouteille de son vin d'Espagne, surtout de sa présence et de son entretien. S'il consent, je lui demande un petit *oui*, afin que le plaisir de le voir soit précédé de celui de l'attendre, à moins qu'il n'aime mieux croire que ce soit pour faire d'avance les préparatifs du festin.

Les respects de ma femme et les miens à madame Dusaulx.

ROUSSEAU.

RÉPONSE.

Sit mihi mensa tripes et concha salis puri.
HORAT.

JAMAIS nouvelle mariée, près de passer dans les bras d'un amant chéri, ne prononça *son oui* avec plus d'allégresse, que je ne m'empresse de vous envoyer ce *petit oui* si gracieusement demandé. Allez, Monsieur, je ne me ferai pas attendre, gardez-vous d'en douter.

L'heureuse soirée! je la marquerai d'une pierre blanche à la manière antique. Que me parlez-vous d'un soupé d'Epicure? pourquoi pas des soupers enchanteurs de votre confrère Platon, dont les disciples se trouvaient si bien encore le lendemain? Mais qu'importe Epicure ou Platon! puisque ce sera le soupé de mon Jean-Jacques.

Je vais tout gâter, Monsieur; car vous qui louez si volontiers les autres et avec tant de chaleur, vous n'en pouvez pas

souffrir le moindre éloge ; pour moi, je n'y tiens pas. Que de grâce et d'urbanité dans ce billet subitement tombé de votre plume ! Heureux homme ! vous avez, quand il vous plaît, tous les dons de l'esprit, tous les accents qui vont au cœur. Quand l'ami de Mécène, quand l'ingénieux Horace invitait pour la première fois quelqu'un à sa table, et qu'il voulait qu'on y revînt, il ne pouvait pas, Monsieur, s'y prendre mieux que vous ne l'avez fait avec moi. Si vous prétendez que ce sont là des louanges, nous aurons affaire ensemble ; et je vous soutiendrai, *unguibus et rostro*, que ce ne sont que des sentiments.

Nous vous renvoyons, ma femme et moi, de tendres respects pour vous et madame Rousseau ; mais, en bonnes gens que vous êtes, ne nous envoyez plus que de l'amitié.

DUSAULX.

J'e n'ai qu'une petite observation à faire, dit M. Dupont; c'est qu'Horace ne grondait point ses convives, et que M. Dusaulx sera grondé.

Souper chez Jean-Jacques! concevez-vous quelle fut ma joie? Il avait pris la précaution de faire demander chez moi une bouteille d'un vin qui lui plaisait, et parce qu'il ne voulait pas me condamner à boire du sien: un frère jumeau n'en aurait pas usé avec plus de confiance et d'affection.

Au lieu d'une bouteille, on lui en envoya douze. J'arrive, il me gronde en effet. J'eus beau m'excuser sur ce que ce n'était pas moi qui eût commis la faute, il me traita fort mal. Ce n'est, me disais-je, qu'une humeur passagère; prenons, comme il le veut, le bénéfice avec les charges: il faut bien passer quelque chose à un homme qui, s'oubliant lui-même, ne rêve du matin au soir qu'au bien public. — Sachez, me dit-il, que si je me permets

quelquefois de recevoir de petits cadeaux, je n'entends pas qu'on dépasse de son autorité privée les bornes que j'y ai mises ; et cela, pour de bonnes raisons. Sachez encore que ma bienveillance diminue en proportion du bien que croient me faire les indiscrets. Enfin, si vous m'aviez mieux connu, vous et les vôtres, avec vos douze bouteilles quand je n'en demandais qu'une, vous n'auriez pas oublié qu'il ne faut jamais obliger les gens qui me ressemblent, qu'à leur manière.

Il fallait être aussi engoué que je l'étais alors, pour ne pas voir que par instinct, et même par réflexion, il me cherchait querelle, et que le moindre prétexte lui suffirait bientôt pour m'éconduire.

Ne vous figurez pas, dis-je à ceux qui m'écoutaient, que j'aie, pour vous frapper davantage, surchargé ce récit d'aucune circonstance imaginaire. Je n'imagine rien ici ; je raconte les choses telles qu'elles sont, et j'en dis moins que je n'en sais.

Cette bourrasque passée, son front se dérida. Je vis faire avec aisance, et même avec gaieté, les préparatifs de ce soupé, dont il me souviendra longtemps. Madame Rousseau apporte auprès du feu une perdrix contenue dans un demi-cylindre de fer-blanc. Ensuite elle met le couvert. Pendant ce temps-là, l'auteur d'Emile, nouveau Curius, tourne la broche qui traversait le cylindre. — Notre hôte, me dit-il, vous contenterez-vous de regarder ? allons, pour gagner votre soupé, tournez à votre tour. Je me croyais au temps d'Homère ou des anciens patriarches.

Ces préliminaires, vraiment touchants par le mérite et l'indigence volontaire d'un si grand personnage, car il refusait ce qui lui était dû même de la part de ses libraires, m'émurent jusqu'aux larmes : je les retins par pudeur et par égard ; elles se convertirent en un rire convulsif. — Vous riez, je crois ! — Il est vrai ; mais ce rire vaut des pleurs. Cette fois il le prit

assez bien, ce qui n'arrivait pas toujours. Vous avez déja dû remarquer que presque tout chez lui dépendait du caprice, de l'humeur et du moment, ne l'eût-on entretenu que de la pluie ou du beau temps. Le sort de ses amis les plus intimes dépendait alors d'un mot ou d'un geste : Hume, Mably, Condillac, Diderot, Grimm, d'Holbach, d'Alembert, de Leyre et Dupont de Nemours l'ont éprouvé.

On avait servi, c'est-à-dire que sa femme venait de mettre sur la table quelques plats dans lesquels on se mirait. Le repas était frugal ; mais le goût, la propreté l'assaisonnaient, et même il y avait des friandises. Rousseau me presse de boire, non pas de mon vin, mais du sien. — C'est pour me venger, dit-il en riant, de votre profusion ; et sur le champ mon panier fut entamé. Il me versait souvent, et s'abstenait toujours. Pourquoi cela? j'aurais dû m'en douter.

La confiance qui m'est naturelle, les prévenances dont il m'avait comblé, et la joie d'être assis à ce banquet, qui me semblait de toute autre importance que celui des sept Sages, me délivrèrent de toute sorte de gêne, et triomphèrent des ombres qui venaient de m'offusquer. Mon sang s'alluma, mon cœur tressaillit. Tout ce que j'avais ressenti pour Jean-Jacques, soit en lisant ses écrits, soit en l'écoutant lui-même, se réunit en un point qui devint le foyer et le centre de mes discours. Je ne l'entretins d'abord que de ce qui avait rapport à lui, sans suite, sans précautions ; je n'étais qu'un convive satisfait, et rien de plus. Que vous dirai-je ? je le traitais comme un ancien ami qu'on n'a point vu depuis longtemps, et dont on voudrait apprendre l'histoire en un quart d'heure.

Je ne me défiais de rien : cependant, comme un criminel, j'allais subir, sans m'en apercevoir, la question ordinaire et extraordinaire.

Plus rassis que moi, Jean-Jacques, les coudes sur la table, et la tête de temps en temps appuyée sur les deux mains, me regardait, m'écoutait très-attentivement. Il semblait tenir note de tout ce que je disais, *et tacitus recondebat.* Son œil oblique ne perdait pas un geste ; ce que je ne me suis rappelé qu'après coup, et lorsque lui-même, comme vous le verrez, est revenu sur tous nos entretiens.

Il fallut lui dire comment j'avais débuté dans le monde, ce que j'y avais approuvé ou blâmé ; quels avaient été mes premiers penchants, mes pensées habituelles, l'objet de mes travaux. Il fallut lui faire l'énumération de mes liaisons actuelles, et lui déclarer nommément qui je fréquentais avec le plus d'assiduité. Il insistait d'autant plus sur ce dernier article, qu'étant à la piste de la conjuration sourdement tramée contre lui, il prétendait, quoique lui-même n'en sût rien de positif, qu'il n'était pas possible que je n'en fusse pas

instruit. — Vous avez entendu dire que j'étais un corrupteur bannal : ne serait-ce point d'après cette calomnie, que vous avez grand soin d'éloigner, dès que j'entre chez vous, la jeune personne que vous avez élevée ? Que dites-vous, ajouta-t-il, de la scène de l'opéra ? Vous y étiez, et connoissiez très-bien les masques : j'entre dans le parterre, toutes les têtes se tournent contre moi ; on eût dit autant de taureaux près de me mettre en pièces.

Je répondis si franchement à toutes ces questions, que je crus en être quitte ; oh que non ! — Vous avez entendu la lecture de mes Confessions, qu'en pensez-vous ? — Je vous le dirai une autre fois, j'y pense encore. — Et le sort de mes cinq enfants ? et les fredaines de ma jeunesse ? — Comme je ne vois rien là d'exemplaire, vous n'en auriez pas dû parler. — Que j'aime cette franchise ! tout me persuade que ce n'est pas un poignard caché.

C'est ainsi que paraissant m'encoura-

ger, il me poussait en avant ; et remarquez qu'il ne disait que ce qu'il fallait pour soutenir un entretien dont il avait soin de suggérer tous les motifs. Si quelque chose peut l'excuser, c'est qu'il ne rêvait que perfidies, ne voyait autour de lui que des embûches. Que m'aurait-il répondu, si, comme M. de Saint-Germain, j'avais eu le courage de lui dire : « Avez-vous quelques reproches à vous faire ? devenez meilleur ; voilà le vrai secret pour vivre en paix, et ne plus craindre d'ennemis. »

Nous en étions à ses persécutions, dont la plupart n'avaient existé que dans sa tête ; si toutefois on en excepte le parlement, la sorbonne, et quelques satiriques de profession. — Laissez-moi faire, n'appréhendez pas que mon zèle vous en suscite aucune : autrefois je dégaînais pour soutenir les opinions de mon Jean-Jacques ; cela ne servait à rien, au contraire. Devenu plus prudent, parce que je me regarde aujourd'hui comme votre

génie tutélaire, quand on parle de vous dans certains cercles, je ne dis pas tout le bien que j'en pense, lorsque ce même bien, quelqu'avéré qu'il soit, doit vous être évidemment nuisible : je me tais alors, pour parler quand il en sera temps. Ce n'était pas là le servir à sa manière : aussi fit-il la grimace, et me l'a-t-il reproché plus d'une fois.

Je fus plus heureux, et parlai dans son sens, lorsque je lui appris qu'un homme d'esprit, que M. de Vaudesir, dont les opinions étaient diamétralement contraires aux siennes, était venu dernièrement me trouver. — Il voulait vous voir ; il le voulait à quelque prix que ce fût, et ne cessait d'étaler, de prodiguer, tant sur votre personne que sur vos ouvrages, des sentiments si exagérés, que vous les auriez rejetés bien loin. — Hé bien ? me dit Rousseau. — Hé bien ! je fis ce que vous auriez fait en ma place : Vous n'avez, répondis-je à ce beau parleur, que de la curiosité ; vous ne verrez pas Jean-Jacques. Là-des-

sus, il me tend la main sans rien dire, et la serre à plusieurs reprises. — Cette petite remarque, nous dit M. Dupont, m'en apprend plus que tout le reste sur l'article de son orgueil aussi scabreux que raffiné.

Minuit sonne, et nous voilà debout. On se félicite de part et d'autre de ce que le temps a paru si court, et l'on se promet bien de se revoir sous vingt-quatre heures. Je lui fais les plus tendres adieux : il était si préoccupé qu'il ne les entendit pas. L'instant d'après, je le vois aux prises avec le domestique qui avait apporté le vin de la discorde : il voulait le forcer, comme complice, à le remporter. — Cela est trop fort, lui dis-je : réveille-toi, Jean-Jacques; est-ce donc que tu veux aussi faire l'enfant avec moi ? Il fronça le sourcil, hésita sur la réplique, et me cria *bravo* d'un air épanoui. — A demain ; vous me le paierez, méchant que vous êtes : en attendant, je garde et panier et bouteilles, vous ne les reverrez plus. Ignorant alors

que tout recevoir en pareil cas et tout oublier était au rang de ses principes fondamentaux, je pris pour de la bienveillance ce qui n'était au fond qu'un mépris très-prononcé. Il me sembla donc que nous en étions aux meilleurs termes ; un nouvel incident me le persuada encore plus.

Vous vous rappelez qu'il ne faisait dépendre l'agrément et la commodité de son nouvel appartement, que de quelques planches qu'il avait dessein d'y poser ? quant à présent, cela suffit pour suivre et comprendre le récit très-véridique de la plus bizarre de toutes les lubies du philosophe Jean-Jacques.

Deux jours après notre soirée si longtemps prolongée à sa table, Rousseau, dès huit heures du matin, vient déjeûner chez moi. Il avait l'air du bonheur. Qu'est-il donc arrivé ? a-t-il retrouvé ses enfants ? sa joie me gagne. — Parlez donc, afin que je sache de quoi je me réjouis. — Habillez-vous, me dit-il, et vous le

saurez bientôt : dépêchez-vous donc. Je jette un manteau sur mes épaules, et nous voilà partis... pour aller où ? je n'en savais rien encore. Chemin faisant, je voulais le féliciter ; mais de quoi ? puisqu'il s'obstinait à ne rien dire.

Précipitamment arrivés chez lui par des rues détournées, je le regarde, et lui trouve le visage d'un homme intérieurement travaillé par un contentement extrême. Il va parler, peut-être ? pas un mot. Les bras croisés, il me dit enfin : — Vous y voilà ; cherchez. Je cherche partout, je furette dans tous les coins, sans rien trouver qui réponde à mon attente. Impatienté de ce trop long mystère : — De quoi s'agit-il donc ? est-ce d'un trésor ? car je ne savais qu'imaginer. — *C'est toi qui l'as nommé.* Sachez, monsieur, que j'aime les choses comme elles servent, non comme elles paraissent ; et que les planches que vous avez dû voir, ou que vous avez vues avec tant d'indifférence dans cette

chambre voisine, sont un trésor pour moi ; mais vous n'êtes pas encore au courant de mes mœurs. Puis il me saute au cou.

Pour me faire pardonner mon peu d'intelligence et mon étourderie, nouvelles félicitations de ma part, tant sur la simplicité de ses goûts, que sur ce bonheur qu'il pouvait savourer à longs traits et sans craindre de rivaux Le tout finit par de grands éclats de rire, dont il ne fut pas la dupe. — Ce que vous prenez pour une farce, me dit-il, a plus de sens que vous ne le croyez. Je savais bien moi le parti que j'en pouvais innocemment tirer ; car il n'est pas de moyens qui ne soient légitimes pour savoir au juste avec qui l'on vit. Combien j'en ai connus qui auraient succombé à l'épreuve morale que je viens de vous faire subir, à ma grande satisfaction ! Vous n'êtes ni jaloux, ni envieux ; c'est beaucoup : voilà ce dont je voulais m'assurer.

Après ce qui s'était déja passé entre nous, je ne regardai cette gentillesse plus que philosophique que comme la *question ordinaire*, et m'y serais volontiers abonné. Cependant elle me fit rêver. Par une habitude d'aveugle soumission, j'entendais finesse à tout ce qu'il faisait, à tout ce qu'il disait, et l'interprétais favorablement ; au point que cette fois je cherchai des exemples pour appuyer ce procédé de Jean-Jacques, et j'en trouvai. Quelqu'un, dans un cercle où j'étais, feignit, je ne sais si ce fut à dessein, un bonheur inespéré : aussitôt l'un des assistants pâlit ; le malheureux chancela, ses yeux se troublèrent ; il voulut parler, et ne fit que balbutier ; non, je n'ai jamais rien vu de si hideux.

Fort de cette anecdote, et plus prévenu que jamais en faveur de l'active sagacité de Rousseau : — N'est-il pas admirable, me disais-je, que dans l'état où il est, que dans les accès si fréquents d'une méfiance qui devrait totalement aliéner

sa raison, il ait conservé l'esprit observateur, et la faculté de sonder avec succès les profondeurs du cœur humain? — Vous lui faites trop d'honneur, me dit M. Dupont : je ne vois, dans la cruelle expérience qu'il a faite sur vous, que la folie d'un enragé ; que de l'art, et point de naturel. S'il avait été complettement fou, ajouta-t-il, je l'aurais plaint, et m'y serais fié davantage.

J'espère que vous me pardonnerez tant de petits détails ; s'ils me servent à vous expliquer le caractère de Jean-Jacques mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Sachez donc que c'est de ce joli repas, qu'il avait appelé, en m'invitant, *un repas d'Epicure*, que sont sortis la plupart des soupçons qui en ont engendré d'autres, et m'ont enfin perdu dans l'esprit de cet infortuné, dont je respecterai toujours la mémoire.

Mes amis, ma patience vous étonne : attendez, et vous verrez que votre sur-

prise augmentera. Mais il est bon que vous le sachiez ; j'avais déja fait un noviciat qui me rendait moins étrange le caractère de Jean-Jacques. Vous connaissez tous la vie de l'abbé Blanchet, que j'ai mise à la tête de ses *Contes orientaux*. Quand vous la relirez cette vie, vous serez frappés, peut-être, qu'il ait existé en même temps deux personnages si extraordinaires ; et surtout que le sort me les ait adressés pour en être le disciple et l'historien : vous observerez encore que l'abbé Blanchet fut moins malheureux que Jean-Jacques avec lequel il eut tant de conformité. Non moins difficile que lui, à bien des égards, et quoiqu'il ne pût pas se supporter lui-même, loin d'être insociable, il aima si tendrement les hommes, que près de rendre le dernier soupir on l'entendit s'écrier : O S'IL ÉTAIT DONNÉ A UN MORTEL DE POUVOIR LÉGUER LE BONHEUR !

Le soupé de Rousseau fut bientôt suivi

d'un dîné que je lui avais proposé plus d'un mois auparavant : il le remettait de jour en jour, pour avoir le temps d'y réfléchir. Des amis sûrs et connaisseurs en vrai mérite, avaient desiré de le voir chez moi, autant par intérêt pour sa personne, que par estime pour ses ouvrages. Je ne demandais pas mieux ; mais l'amalgame n'était pas facile. Il y eut, de sa part, bien des *si*, bien des *mais*. Cependant mes amis et moi nous ne songions plus à cette fête trop longtemps attendue ; nous n'y pensions plus, et c'est pourquoi il y pensa. Un beau matin il vient me dire à l'improviste : — J'y ai rêvé : vos amis ne sont-ils pas les miens? à quand le dîné? — A demain. — A quand la visite chez l'auteur de la Métromanie? — Quand il vous plaira. — Marchons.

Il savait que depuis quinze ou seize ans je fréquentais tous les jours ce poëte original, que je lui avais peint comme un homme aussi aimable que généreux, et

il voulut en juger par lui-même. Peut-être aussi se flattait-il d'y découvrir quelques traces de la conspiration dont il cherchait le fil ; mais il n'y trouva que ce que je lui avais promis.

C'était précisément la fête d'Alexis Piron. Dès le point du jour, les vers, les fleurs avaient commencé à pleuvoir chez lui. Nous y arrivâmes trois heures après son repas ; c'était le bon moment, celui des saillies et de l'imagination. Quoi qu'en ait dit Voltaire, Piron ne dormait pas toujours : il faisait ce jour-là les délices d'un cercle de personnes choisies, et qui, malgré lui, l'avaient couronné de roses, de myrtes et de lauriers. Je crois le voir et l'entendre : c'était Anacréon, c'était encore Pindare.

Piron, qui s'abandonnait alors, au sein de l'amitié, à des transports charmants, ne pouvait pas savoir que nous fussions si près de lui, parce qu'il avait la vue très-courte. — Mon oncle, s'écria sa nièce

hors d'haleine, le voilà! — Qui donc? est-ce Jean-Jacques? — Oui, c'est monsieur Jean-Jacques Rousseau, c'est lui-même. A ces mots, qui le font bondir sur son siége, il cherche en tâtonnant la main de Jean-Jacques, la saisit, entr'ouvre sa robe de chambre, la glisse sur son cœur, et, d'une voix de Stentor, entonne le *Nunc dimittis servum tuum Domine.* Retenant toujours dans la même place, sur son cœur palpitant, la main de celui qu'il estimait être le plus éloquent de son siècle : — Je ne mourrai donc pas, mon cher Rousseau, sans que mes vœux soient exaucés? le voilà! m'a dit Nanette; j'ai pressenti que c'était vous. Puis il l'embrasse, puis il l'étreint de toutes ses forces. Je regardais Rousseau : quel contraste! il calculait de sang froid ces douces étreintes, et paraissait n'y rien comprendre.

Piron allait toujours son train : — O la bonne tête! ô le bon cœur! et cependant

des barbares ont brûlé son Emile... Tant mieux ! le parfum d'un pareil holocauste a dû réjouir les anges. Mais comment vous a-t-il pris fantaisie de venir chez moi ? car il s'en faut bien, m'a-t-on dit, que vous alliez partout : serait-ce pour y faire contraster la sagesse avec la folie ? A propos, m'avez-vous pardonné certaines épigrammes que je me reproche aujourd'hui ? ce sont les fruits d'une verve libertine, et qui m'emporte malgré moi, lorsque, dans la joie de mon ame, j'ai sablé quelques verres de la liqueur exprimée sur les côteaux de mon pays natal. — Je fais plus, dit Rousseau, j'en attends d'autres. Allez, joyeux nourrisson de Bacchus, enfant gâté des Muses, soyez toujours le même, soyez toujours Piron ; vous êtes né malin, et n'avez jamais été méchant.

Dès-lors, tout ce qu'on peut imaginer de plaisant, d'ingénieux et d'énergique, Piron, qui comptait déja seize lustres

accomplis, le prodigua pendant une heure sans s'arrêter. Jean-Jacques n'en revenait pas ; son génie en était étonné : de grosses veines s'enflaient de plus en plus sur son front ; il était haletant comme un homme que l'on fait courir trop vîte. Je lui fis signe de souhaiter le bon soir à Piron. — Quoi ! vous me quittez, lui dit-il, et je n'aurai pas le plaisir de vous entendre à votre tour ? Au revoir ; je vous promets, la première fois, de me taire, et d'écouter... si je le puis.

Une fois partis : — Vous y reviendrez, je l'espère ? — Non : où a-t-il été prendre tout ce qu'il a dit ? Quel homme ! c'est la Pythie sur son trépied ; d'ailleurs, son exubérance et son feu roulant me fatiguent, m'éblouissent. Aurez-vous demain des Piron à votre table ? — Rassurez-vous : je ne vous donnerai que de bonnes gens, de vrais moutons. — C'est ce qu'il me faut ; bon soir.

On s'était rassemblé de bonne heure ;

Jean-Jacques ne se fit pas trop attendre. A quelques nuages près, mon Dieu ! qu'il fut aimable ce jour-là ! tantôt enjoué, tantôt sublime. Avant le dîné, il nous raconta quelques-unes des plus innocentes anecdotes consignées dans ses Confessions. Plusieurs d'entre nous les connaissaient déja ; mais il sut leur donner une physionomie nouvelle, et plus de mouvement encore que dans son livre. J'ose dire qu'il ne se connaissait pas lui-même, lorsqu'il prétendait que la nature lui avait refusé le talent de la parole : la solitude sans doute avait concentré ce talent en lui-même ; mais dans ses moments d'abandon, et lorsque rien ne l'offusquait, il débordait comme un torrent impétueux à qui rien ne résiste. S'il se fût exercé dans l'art oratoire, s'il eût abordé une tribune vraiment nationale, qui sait jusqu'où cette ame de feu, pourvue de tant de moyens dans tous les genres, aurait porté l'éloquence française ?

Il fut question de nos plus grands écrivains : abstraction faite de ses opinions particulières, il les caractérisa tous avec justesse, précision, surtout avec une impartialité dont nous fûmes ravis ; et il semblait, par-là, nous avertir que leur gloire ne portait aucun préjudice à la sienne. Quoique, dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, il eût en ces termes apostrophé Montaigne : « O toi ! « qui te piques de franchise et de vérité, » sois sincère et vrai, si un philosophe « peut l'être, etc. », cela ne l'empêcha pas de nous dire : — Ce premier philosophe français fut notre maître à tous ; sans lui peut-être nous n'aurions jamais eu ni Bayle, ni Montesquieu. Quel homme, ajouta-t-il, que ce Michel Montaigne ! outre la naïveté, la grace et l'énergie de son style inimitable, il avait des vues longues, et, comme il l'a dit, l'esprit *primsautier*.

Quand il en fut à Voltaire, qui l'avait si indignement outragé, au lieu de récri-

minations, il se plut à rendre justice entière à sa fécondité inépuisable, à la diversité de ses talents ; et de son caractère, il n'en dit que ces mots remarquables : — Je ne sache point d'hommes sur la terre dont les premiers mouvements aient été plus beaux que les siens.

On lui fit remarquer sur mes tablettes tous ses livres exposés sur le même rayon. Il s'émeut à cet aspect : — Ah les voilà ! s'écria-t-il, je les rencontre partout, il semble qu'ils me poursuivent. Que ces gens-là m'ont fait de mal... et de plaisir ! Il s'en approche ; il les frappe ou les caresse l'un après l'autre. Son *Emile* fut le plus maltraité, en père néanmoins. — Que de veilles ! que de tourments il m'a coûtés ! et pourquoi ? pour m'exposer aux fureurs de l'envie et de mes persécuteurs. Cet enfant, opprimé dès sa naissance, ne m'a jamais souri ; j'ignore quel chemin il a fait dans le monde. Mon *Héloïse* du moins m'a fait passer de bons moments,

quoique je ne l'aie pas non plus engendrée sans douleur et qu'on l'ait insultée. Quant à mon *Contrat social*, ceux qui se vantent de l'entendre tout entier sont plus habiles que moi : c'est un livre à refaire ; mais je n'en ai plus la force, ni le temps. Ce jugement trop rigoureux, loin de diminuer le mérite des grandes conceptions consignées dans cet ouvrage, le fait mieux sentir que si l'auteur lui-même s'en était félicité.

Saisissant sa *Lettre à d'Alembert* concernant les spectacles : — Voici mon livre favori, voici mon Benjamin ! C'est que je l'ai produit sans effort, du premier jet, et dans les moments les plus lucides de ma vie. On a beau faire, on ne me ravira jamais, à cet égard, la gloire d'avoir fait une œuvre d'homme.

Et la Lettre à l'Archevêque, vous n'en dites rien ? — Le titre seul en aurait fait la fortune. On peut se rappeler qu'il l'avait modestement intitulée : *Jean-Jac-*

ques Rousseau à Christophe de Beaumont. — Permettez-moi, nous dit-il, de revenir sur mon Emile : c'est surtout en composant ce livre abstrait et de si longué haleine, que j'ai appris quel est le pouvoir d'une volonté ferme et constante. Vingt fois je l'ai abandonné, vingt fois je l'ai repris avec une nouvelle ardeur. L'homme, ajouta-t-il, vient à bout de tout ; il ne s'agit que de vouloir.

Après cette revue de ses propres ouvrages, l'un des convives allait lui proposer ses doutes sur plusieurs passages qu'il n'avait pas bien compris. — Quoi que vous en pensiez, Monsieur, j'ai pour principe que ce qui est écrit une fois est écrit, et je n'y reviens plus ; tant pis pour moi, ou pour ceux qui ne m'entendent pas. Je veux bien cependant aujourd'hui, en faveur de notre hôte, vous traiter mieux que tant de gens qui, depuis la publication de mon *Emile*, n'ont pas cessé de m'accabler de questions et de lettres. Dans les

explications que vous alliez me demander, ne s'agissait-il point surtout d'un endroit de ce même livre, où je parle de certains spadassins, qui ne cherchent à se battre que parce qu'ils sont sûrs de tuer leur homme ? — Précisément. — Fort bien ! vous avez, je le vois, été scandalisé comme tant d'autres de m'entendre dire : « Je ne « me battrais point en pareil cas ; mais je « sais bien ce que je ferais, et je serais ven- « gé. » Je n'ignore pas que, dans le temps où mon livre parut, mes bons amis me reprochèrent et me reprochent toujours d'avoir, par cette réticence, autorisé l'assassinat : je ne daignai pas m'en justifier, et ce n'est pas encore aujourd'hui mon dessein. A présent, passez-moi cette supposition, et tout va s'éclaircir. Un brutal, un comte de Charolois, par exemple, que sa qualité de prince du sang mettait au-dessus des lois, vient, au moment que vous y pensez le moins, vous donner un soufflet en plein spectacle ; que feriez-

vous ? — Ce brutal aurait vécu. — Il suffit, dit Jean-Jacques; n'en parlons plus, le passage est expliqué.

Il s'en fallait bien ! mais il n'était pas sûr, malgré sa bonne humeur, de prolonger avec lui de semblables discussions: malheur à qui l'aurait convaincu du moindre tort ! outre qu'il ne l'aurait pas persuadé, il eût été mis, comme tant d'autres, au rang des suspects. Cet incident ne troubla point la commune joie : satisfait de son faux-fuyant, Rousseau n'en fut que plus aimable le reste de la journée.

Un buste placé à côté de mes tablettes attira son attention ; c'était celui de Piron qu'il avait vu la veille. — J'étudie plus volontiers les hommes, nous dit-il, sur la toile, le marbre ou l'airain, que dans leurs vivantes images ; et cela, parce que je puis alors les étudier impunément. Quant à cette belle et parlante figure, j'en cherche vainement le caractère spé-

cial, tant j'y remarque de nuances et de contrastes. — Comme vous, lui dis-je, des académiciens français ne surent en pareil cas à quoi s'en tenir : mais la nièce de Piron les tira d'embarras. — N'y voyez-vous pas, Messieurs, selon les différents aspects, tantôt la dignité de Melpomène, tantôt l'enjouement de Thalie ; et, du côté de cette lèvre entr'ouverte, la malice de ce fin satirique qui, par des épigrammes, vous a si souvent tirés, vous et vos confrères, de votre profonde léthargie ? — Tel oncle, dit Rousseau, telle nièce. — Ne pourriez-vous pas encore, me dit-on, vous qui l'avez si longtemps fréquenté, vous en rappeler quelques traits originaux ? Je n'étais embarrassé que du choix. J'en citai plusieurs, et finis par celui-ci. — La nouvelle de la mort de Voltaire paraissait confirmée : je cours l'apprendre à Piron, bien sûr qu'il n'en sera pas moins touché que moi. Cette fois, *Piron dormait*. Je m'approche de son oreille, et lui

dis : — Voltaire a vécu. Il jette un cri, marche au hasard : — Quoi ! *le grand Pan est mort !* quand retrouvera-t-on son pareil ? C'était assurément le plus bel esprit qui jamais ait existé : qu'ai-je dit ? c'était encore un homme de génie. A ces mots, échappés par mégarde du fond de sa conscience, il s'arrête ; et, me saisissant le bras : — Il est bien mort au moins ? ne badinons pas ! — Voilà du Piron tout pur, dit Rousseau ; et pour terminer ce dialogue, il nous cita ces deux vers de Corneille :

O soupirs ! ô respects ! ah qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi, lorsqu'il n'est plus à craindre !

Voltaire cependant n'était point mort : plusieurs années après je lui racontai cette facétie de Piron, qui ne vivait plus alors. — Je l'ai vu de près, me répondit-il, nous en parlerons plus d'une fois ; c'était un franc original, un sublime enfant.

Pendant ce long dîné, qui me parut si

court, nous crûmes entendre tantôt Platon, tantôt Lucrèce. Où était Piron ? sa présence l'aurait déconcerté ; il ne lui fallait que des admirateurs et point de rivaux. D'ailleurs, lorsqu'il s'agissait de préférences ou de distinctions, il était si susceptible, que quelqu'un parlant de Rousseau le poète, et ayant dit le grand Rousseau, nous le vîmes changer de visage, comme si on ne lui eût assigné par-là que le second rang dans la république des lettres : comme s'il n'y pouvait pas exister deux hommes du même nom qui, chacun dans son genre, se fussent également illustrés.

Fortement épris du Tasse, il allait nous réciter un chant de la Jérusalem délivrée de ce grand poète : — Pardon, monsieur, lui dit la maîtresse de la maison, je ne sais pas l'italien. — Qu'à cela ne tienne, madame, je n'en essaierai pas moins de vous plaire. Il traduisit le chant sans hésiter, avec autant de chaleur et de naturel

que s'il l'avait improvisé. Moi seul je savais son secret : ce n'était pas comme Piron, la plupart des impromptus de Jean-Jacques venaient de loin.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette séance dont j'espérais vainement le retour, c'est qu'il fit bon visage à tout le monde, même à celui qui l'avait interpellé sur l'un des articles les plus chatouilleux de ses ouvrages. Il me dit tout bas : Je suis fort content de vous et de ces messieurs. Mais toujours un bout d'oreille perçait au travers de sa joie factice. Pour être plus sûr de son fait, avant de sortir il prit à part quelques-uns des convives, et les confronta l'un après l'autre. Ne doutez pas que rendu chez lui, et ses rideaux tirés, il ne nous ait tous mis au creuset de sa méfiance habituelle ; qu'il n'en ait tiré de quoi s'empoisonner lui-même, de quoi nous accuser bientôt.

Etonné de cette alternative d'humeur

et d'enjouement, de rudesse et d'urbanité, j'étais tenté de croire que le corps de cet homme extraordinaire recelait deux âmes rivales, et qui tour à tour triomphaient l'une de l'autre.

SECOND ENTRETIEN.

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
HORAT.

VERS la fin de notre premier entretien, vous renaissiez, mes amis ; et, sans prévoir le dénouement, vous vous félicitiez d'avoir retrouvé le Jean-Jacques dont les écrits variés comme les productions de la nature, vous ont fait passer tant d'heureux jours, tant de nuits délicieuses : mais, je vous en avertis, craignez la lutte des deux âmes dont j'ai parlé, et que l'âme chagrine ne l'emporte sans retour.

Vous savez qu'il me rappelait souvent que je lui avais promis de m'expliquer sur ses Confessions : comme j'y avais mûrement réfléchi, je crus devoir profiter de sa veine de bonne humeur, dont j'avais grand besoin pour être entendu jusqu'à la fin.

*

Un jour donc que nous allâmes, tête à tête, nous promener à Vincennes, lieu pour lui si fécond en souvenirs doux et amers, la question fut remise sur le tapis. — Parlez, me dit Jean-Jacques avec une inquiétude mêlée d'effroi : mais je vous préviens que je sais déja tout ce que vous allez dire, du moins si vous êtes sincère. N'importe, quelque chose que vous disiez, je suis bien aise de l'apprendre de votre bouche. Sachez, car je n'ai point d'arrières-pensées, que dans le cours de cette longue séance, où je me suis fait juger par des hommes que je ne connaissais pas, où j'ai révélé mes actions les plus secrettes, le mal comme le bien, sachez que j'ai lu dans vos yeux ce que vous me dissimuleriez en vain. D'ailleurs, n'en avez vous pas assez dit à ce soupé, où je n'ai que trop appris à vous connaître à mes dépens ? Et chez vous, hier encore, croyez-vous que je n'aie pas intercepté les chuchoteries de

vos convives, leurs souris moqueurs, leur silence perfide, et tant d'autres choses que l'on sent mieux qu'on ne peut les exprimer : oui, à ce dîné, où j'ai eu la faiblesse de me rendre contre mes pressentiments, on vous a secrètement parlé de moi. Qu'en a-t-on dit? vous n'oseriez le répéter ; je m'en rapporte à vous, mettez la main sur la conscience. Vous vous taisez ! qui ne dit mot consent.

Je voulais lui répondre ; mais par où commencer? — Laissons-là votre dîné ; il s'agit aujourd'hui de mes Mémoires ou Confessions : parlez, et songez que vous n'avez pas affaire à un tyran de la pensée. — Pour être digne de vous, je vais tout risquer : n'oubliez pas, Monsieur, que c'est vous qui m'y forcez. Combien de fois dans ses accès m'a-t-il supplié de lui dire tout ce qui devait le désoler ! comme ces amants jaloux, qui brûlent de savoir ce qui va les rendre plus malheureux encore.

Prends garde, me dis-je, avant de com-

mencer : malgré les ressources de son esprit et toute sa sagacité, son état n'en est pas moins critique et demande de grandes précautions. Il s'agit donc ici de l'éclairer sans l'aigrir ; surtout, de ne pas lui fournir les prétextes qu'il cherche, pour opérer la commotion générale qu'il attendait de la lecture de ses Confessions.

Pressé, comme je l'étais, il n'y avait plus à reculer. — Certains mémoires, vous le savez, Jean-Jacques, et je ne parle point encore des vôtres, ne sont le plus souvent que des libelles posthumes, que de lâches vengeances ; ils ne servent qu'à décrier impunément et sans fruit. On n'a jamais vu, on ne verra jamais un honnête homme laisser subsister après lui contre ceux qu'il a fréquentés, ce qu'il n'a pas eu le courage de publier pendant sa vie. D'ailleurs, pourquoi révéler le mal qui n'existe plus, qui n'a plus d'influence ? Que deviendrait, mon cher Rousseau... — Pardon si je vous interromps : vous

m'appelez tantôt Jean-Jacques, tantôt Rousseau ; de ces deux dénominations, laquelle dans votre esprit est de faveur ou de disgrâce ?

Je restai interdit, et c'est ce qui me sauva. Il ne m'avait interpellé qu'en vertu de ce trop fameux sarcasme déja cité : « Pourquoi s'est-il fait appeler Jean-Jac-« ques ? c'est qu'il ne pouvait pas s'in-« tituler Monseigneur. » Apparemment qu'il ne m'en crut pas instruit, comme en effet je ne l'étais pas encore, puisqu'il me dit : — Ne voyez-vous pas que je badine ? continuez donc ; j'ai tant de plaisir à vous entendre ! Vous en étiez à l'effet de ce que vous appelez des *libelles posthumes.*

Que deviendrait, vous dis-je, et ce n'est point encore de vous dont il s'agit, que deviendrait la sureté du commerce social, si chacun de nous en épiait les moindres circonstances ? si nous ne cherchions qu'à nous prendre réciproquement

au dépourvu ? si nous tenions registre de tout ce que nous entendons, afin de l'employer au gré de nos passions, et de livrer à la postérité les noms déshonorés et flétris de ceux qui ne pourraient plus se défendre ? Telles sont, à cet égard, mes considérations générales. — Précaution oratoire ! je n'en suis plus la dupe : je prends pour moi tout ce que vous venez de dire, et ne m'en fâche point ; poursuivez.

Monsieur, c'est à vous maintenant que je m'adresse : à celui que je regarde comme l'un des hommes les plus intègres et les plus justes de notre siècle. Je veux croire que vous n'ayiez rédigé les mémoires de votre vie qu'à bonne intention, et seulement pour vous rendre compte à vous-même de vos propres erreurs : mais vous conviendrez que vous avez été plus loin, et que sans cesse vous passez les bornes prescrites par une saine morale. Supprimons les détails : ce qu'on en sait, sur

la parole de ceux qui vous ont entendu, n'a déja fait que trop de bruit.

Il m'écoutait avec autant de sang froid que si j'eusse parlé d'un autre, et c'est ce qui m'enhardit. — J'ai remarqué que vous vous piquez de la plus stricte exactitude dans ces Mémoires auxquels vous attachez tant d'importance ; que pour ne laisser aucun doute à cet égard, vous avez soigneusement conservé, comme *pièces justificatives*, les liasses numérotées de toutes les lettres et billets qui vous ont été écrits depuis votre entrée dans le monde. Si vous ne l'avez fait que par mégarde, je ne vous le reproche pas: songez néanmoins à l'usage qu'en aurait pu faire tout autre que vous, s'il est vrai que vous ne soyez pas vous-même tout-à-fait exempt de reproches ; et vous vous en faites : témoin l'empressement avec lequel vous recherchez de tous côtés ce qu'on en pense déja sur de simples récits, et par conséquent ce qu'on en pensera

lorsque l'impression les aura rendus publics : témoin le pénible rôle, qu'en dépit de mon ancienne vénération pour vous, vous me forcez de jouer en ce moment. — Je vous le répète, je ne fus et ne serai jamais le tyran de la pensée : mes amis peuvent tout dire ; il n'y a que leur silence qui me désole. Quant à mes inquiétudes, cela vous passe : quant à ceux que j'ai cités, fût-ce défavorablement, ils n'ont pas le droit de s'en plaindre, puisque je ne me suis pas mieux traité moi-même ; et que, loin de m'épargner, je me juge à la rigueur. — Mauvaise excuse, et qui ne saurait vous justifier, malgré vos *pièces justificatives*.

Il est permis sans doute d'avouer ses fautes, pourvu qu'on s'en tienne là, et qu'on ne compromette personne : ces sortes de confessions, quand elles sont sincères, prudentes, surtout qu'elles ne blessent point les mœurs, honorent l'écrivain, touchent le lecteur, et le disposent à l'indul-

gence. *La confession libre et pure*, dit Montaigne, *énerve le reproche et désarme l'injure.* Vous en avez fait, Monsieur, plus d'une fois l'heureuse épreuve dans vos différents ouvrages. Mais quand il s'agit des liaisons particulières, bien différentes de ces rapports publics dont on doit compte même à ses contemporains; quand il s'agit de l'intérieur des maisons où l'on ne fut admis que sur la foi d'une convention tacite et réciproque de ne se point nuire, je prétends qu'il y a une espèce de religion à n'en pas tirer de funestes inductions, surtout quand on fut soi-même le provocateur des torts ou des faiblesses que l'on révèle. Dans nul cas, et sous quelque prétexte que ce soit, il n'est permis à celui qui ne devrait être qu'un génie tutélaire, de devenir accusateur, et de porter la moindre atteinte aux droits sacrés de l'hospitalité. — Lorsque, soupant chez moi, vous me répondîtes relativement à mes Confessions : « J'y

pense encore ; » vous ne me trompiez pas. Je vois que vous avez sérieusement médité ce sujet. Courage ! vous avez des moyens : si vous m'en croyez, sortez de l'apathie où je vous vois à regret consumer vos plus belles années ; soyez le Juvénal français, après avoir traduit avec tant de succès le Juvénal romain. Avez-vous fini ? — Je ne tarderai pas.

Mes compagnons de voyage n'ont-ils pas, ainsi que moi, bien de la peine à concilier le phlegme de Rousseau avec l'impatience qu'il m'avait montrée ? Cela s'éclaircira peut-être ; car tout se tient chez lui ; si ce n'est pas en ligne droite, c'est obliquement et par ricochets. Mais voici la péroraison de ma vaine harangue. — Vous croyez que vos Confessions remplies de détails purement domestiques, et même scandaleux, ajouteront à votre réputation de grand écrivain et d'honnête homme ? Pour moi je n'en crois rien ; au contraire. Qui n'a pas été tenté de

laisser après soi des mémoires ou confessions ? C'est la manie du moindre barbouilleur de papier, et ces gens-là se croient des Tacite. Moi qui vous parle, trop librement peut-être, je l'ai eue comme un autre cette manie subalterne et indigne de Jean-Jacques. Dès que je fus introduit dans un certain monde, frappé de tout, j'écrivais le soir le précis de ma journée, sans autre projet que de me rappeler ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu ; et c'est pourquoi je croyais pouvoir nommer sans conséquence. Au bout de six mois, je relus mon indigeste compilation : les cheveux m'en dressèrent sur la tête. Cette manière d'attaquer les réputations, quand les hommes ne sont plus là pour se défendre, me parut tellement destructive de toute société, que je brûlai ce fatras dangereux, bien résolu désormais de ne plus ramasser clandestinement de quoi faire un jour le procès de mes concitoyens.

Les considérations que je viens de vous soumettre, Monsieur, se réduisent à peu de termes, et c'est vous qui me les fournirez : « Un délateur qui se cache, est toujours un lâche ; s'il prend des mesures pour que l'accusé ne puisse répondre à l'accusation, ni même en être instruit, dès-lors il est un fourbe. S'il prenait en même temps avec l'accusé le masque de l'amitié, ce serait un traître : or, un traître ne prouve jamais assez, ou ne prouve que contre lui-même ; et quiconque est un traître, peut bien n'être encore qu'un imposteur. » Maintenant, il faut ou que vous soyez d'accord avec moi, ou que vous ne le soyez pas avec vous-même.

Permettez-moi cette dernière observation. Si vos Confessions paraissaient après vous, ne vous flattez pas que ce qu'elles ont d'essentiellement beau en fît excuser les difformités : ou je me trompe fort, ou ce serait l'écueil, sinon de vos talents, du moins de vos vertus.

J'ai rempli la tâche que vous m'avez imposée ; j'ai dit. — Et moi j'ai entendu : mais vous n'avez pas tout dit, honnête homme ; ... et mes enfants, mes malheureux enfants ? cruel ! vous n'en avez pas parlé.

Je ne sais pourquoi je fus si peu touché de ce cri de la nature ; c'est qu'il en avait à ses ordres ; c'est que celui-ci s'était trop fait attendre, et que Rousseau me parut bien plus gémir sur lui-même que sur le sort de ses enfants. Il a manqué son coup, me dis-je, et son absolution : il n'avait qu'un moyen d'imposer silence sur cette grande calamité domestique ; c'était de s'accuser lui-même sans restriction, et de convenir de tout.

Revenant de Vincennes, après ce colloque, la pitié me saisit en vertu de l'étrange ascendant qu'il avait pris sur moi. Je lui portai quelques paroles de consolation, mais faiblement articulées. Il était déja bien loin de ses enfants, et ne rêvait

qu'à son affaire. — Finissons, me dit-il, je suis content de vous : nous n'en serons pas moins amis, pourvu que vous n'exigiez pas la brûlure de mes Confessions. C'est-là ce que vous pourriez appeler une lâcheté, un mensonge, un vrai sacrilège ; et puis, je donnerais gagné à mes ennemis. Ajoutez que la plupart de mes autres ouvrages me sont en quelque sorte étrangers, ne viennent en partie que de l'esprit, au lieu que mes véridiques et brûlantes Confessions m'appartiennent toutes entières, sont l'œuvre du cœur. Rappelez-vous ce qu'il a dit de la gloire, et vous sentirez de quelle nature était la sienne.

Dès-lors, je devais m'attendre à tout : mais il y avait tant d'incidents et de vicissitudes dans notre commerce, que je ne désespérais encore de rien. Je m'accoutumais à le voir, pour ainsi dire, double en lui-même ; ce qui faisait que lorsqu'il se montrait du mauvais côté, je le

considérais de l'autre pour continuer à l'aimer, à l'admirer à mon aise ; et qu'au-lieu de l'homme repoussant, je ne voyais plus en lui qu'un homme naturellement bon et plein d'attrait.

A compter de cette époque néanmoins, je l'ai trouvé le plus souvent sombre, mystérieux et concentré dans lui-même. Il en vint au point qu'il évitait mes yeux et baissait les siens lorsque je les rencontrais, comme s'il m'avait cru toujours prêt à prononcer sa sentence, à le dénoncer à ses prétendus ennemis. Que vous dirai-je? ce grand homme éperdu ne regardait plus que ma poitrine en me parlant.

Tout s'explique aujourd'hui : il paraît qu'avant de rompre tout-à-fait, il méditait une dernière épreuve, et même qu'il l'avait préparée. Au lieu de répondre à ce que je venais de lui objecter contre ses Confessions, pourquoi m'a-t-il, avec tant de séduction, pressé d'écrire? Il se flattait peut-être que je me trahirais dans le feu

de la composision, ou du moins que je lui donnerais prise sur moi ; car vous savez s'il était habile à travailler un texte. Les faits suivants, et l'espèce de question qu'il me fit subir le jour que je soupai chez lui, lorsque, me versant toujours il s'abstenait de boire, rendent cette conjecture plus que vraisemblable.

N'y pouvant plus tenir, et par contagion devenant moi-même soupçonneux, je cours aux informations ; je vais consulter Ducis dont il aimait la droiture, dont il estimait la vigueur tragique, et auquel il était d'autant plus attaché qu'il le voyait rarement. Je lui conte tout. Rien ne l'étonne. — Rassurez-vous, me dit-il, ce n'est pas à vous qu'en veut Jean-Jacques. — A qui donc ? — Je n'en sais rien : cela tient à un systême de méfiance si compliqué que je m'y perds. Mais voici quelque chose de plus sérieux. J'allai dernièrement chez lui : il était dans ses hautes humeurs. Nous passons trois heures en-

semble. Le dîné s'approchait, je me retire. Quelle fut ma surprise, en descendant l'escalier, de le voir tout-à-coup hors d'haleine, et la figure renversée! — Vous avez dû me trouver bien rustre de ne vous avoir pas retenu : mais, mon ami, s'il vous était à ma table arrivé le moindre accident, qu'en auraient pensé mes implacables ennemis qui, comme vous le savez, ont des espions partout et ne me perdent pas de vue? le soir même, n'en doutez pas, ils auraient dit à tout venant : — Jean-Jacques vient d'empoisonner Ducis, et tout le monde l'aurait cru; car je n'ai plus personne sur la terre qui ose prendre ma défense.

Qu'est-ce que de nous? me dit Ducis : je vous recommande ce pauvre Jean-Jacques, que vous avez si tendrement aimé : songez qu'il n'a plus en quelque sorte que vous dans le monde ; c'est un ami qui dort, veillez sur son sommeil ; s'il vient à se réveiller, ne l'abandonnez pas à lui-même.

Rapprochez ce dernier trait de celui que je vous ai cité sur la mort de Louis XV ; et, quoi qu'on vous dise de Jean-Jacques, vous ne l'imputerez plus désormais qu'à son mauvais destin. Mes yeux cependant commençaient à s'ouvrir. « Ce n'est point à vous qu'il en veut, » m'avait-on dit. N'étais-je, en effet, que le plastron contre lequel il s'exerçait en attendant des combats plus réels ? Ce premier apperçu en fera naître un autre sur lequel, en son lieu, j'insisterai davantage.

Je n'osais presque plus aller chez lui. Après un assez long intervalle, il vient chez moi ; ce n'était que par routine. Dans le fait, ne se souciant plus de moi, il ne pouvait pas néanmoins s'en passer ; et vous allez voir à quelle fin. Je l'embrasse ; tout le monde l'accueille dans ma maison. Plus calme en apparence que de coutume, il était sur le point de mettre le sceau à ma réprobation. Observons,

pour ne pas le charger plus qu'il ne convient ; qu'il n'était plus le maître de la direction de son esprit, jour et nuit obsédé de phantômes ; que l'idée, quelque extravagante qu'elle fût, qu'il avait une fois conçue, il la suivait jusqu'à la fin avec une constance et une logique inconcevables ; et qu'alors ce malheureux ne cessait de déchirer les plaies qu'il s'était faites à lui-même.

Voici ce qui amena cette dernière scène dont on serait tenté de rire, si la commisération que l'on doit aux passions involontaires n'ordonnait pas de pleurer. Vous savez avec quelles instances Rousseau m'avait pressé de mettre en œuvre le peu de talent que gratuitement il me prêtait. — Végéter à votre âge, avec de si bonnes intentions, de si bonnes études ! je ne le souffrirai pas : puisque, vous défiant trop de vos forces, vous ne voulez rien faire, faites des riens. Quant à moi, ajouta-t-il, traqué comme une bête fauve dans les

rues, aux spectacles, et jusque dans les champs, je me sens incapable d'achever un ouvrage commencé dans mon bon temps ; c'est la suite d'Emile : tenez, en voici le canevas ; et ce sont vos réflexions sur les *libelles posthumes* qui m'ont suggeré cette idée.

Vous remarquerez qu'il a fait, depuis, la même proposition à plusieurs gens de lettres. Tous ne l'ont regardée que comme une marque de confiance et d'estime ; cela se peut ; mais il se peut aussi, et tout me porte à le croire, que Jean-Jacques, qui ne procédait pas comme un autre, eût des motifs dont lui seul alors pouvait révéler le secret.

Il me pressait si fort d'accepter son manuscrit, qu'il n'y avait point à s'en défendre. Je le parcours en frissonnant. — Mettre une ligne à la suite de celles de Jean-Jacques ! qui serait assez téméraire, assez présomptueux ? De grâce, reprenez ce *canevas* désespérant, et persuadez-vous

bien que si jamais je travaille, ce ne sera que d'après mes propres impulsions. — Soit; j'aime cette fierté : mais travaillez donc, je le veux. — Ne croyez pas que je sois resté à ne rien faire, depuis que j'ai su que vous ne le vouliez pas. J'ai, pour vous plaire, fouillé dans mon portefeuille où, parmi les matériaux que je rassemble pour un assez long ouvrage, j'ai trouvé le portrait d'un fourbe calqué d'après nature. Ce maître fourbe, je l'ai connu dans ma jeunesse, et j'ai passé par ses mains : ainsi, vous pouvez vous en rapporter à moi ; le portrait est fidèle, et je l'ai retouché en votre honneur.

Vous allez rire d'une étourderie, ou, si vous l'aimez mieux, d'une balourdise très-innocente de ma part, et qui va néanmoins mettre Jean-Jacques aux champs.

Le titre de la pièce que j'allais lui communiquer, et le seul mot de fourbe qu'on y lisait, lui donna un prémier éveil, dont il eut bien de la peine à se remettre : il

toussa, cracha, fit un tour dans la chambre. — Ce n'est qu'un peu de pituite à laquelle je suis très-sujet : lisez, me voilà prêt à vous entendre.

J'entrevis confusément que j'avais fait un mauvais choix : mais lui proposer un autre sujet, c'eût été, dans son sens, me trahir moi-même. Je lui soumis donc le portrait en question, et tel que l'ai fait imprimer dans mon livre *De la Passion du jeu, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ;* je n'en ai supprimé que les lignes qui lui avaient déplu. Cette pièce est essentielle tant pour ma justification, que pour l'intelligence des lettres qui vont se succéder.

PORTRAIT D'UN FOURBE.

Corruptus simul et corruptor.
TACIT.

« QUE les fruits de l'expérience sont amers ! Notre cœur avide d'amitié s'ouvrait à toute la nature : on l'a trompé si souvent, qu'à présent il se resserre. Les plus généreux en sont réduits à craindre avant d'aimer. Nous devenons prudents, mais sans bonté : nous ménageons tout le monde, afin qu'on nous épargne ; et cette lâcheté, nous l'appelons de l'indulgence. — Cela est vrai, cela est excellent, me dit Jean-Jacques : recommencez. Heureux si je m'en étais tenu là !

Tout Paris a connu ce fameux aventurier, qui fit naguère tant de bruit et tant de mal. Cet homme à mille faces, ce Protée non moins corrupteur que corrompu, changeait de nom, de quartier et de ville, suivant ses diverses intrigues. Quoique

ardent, et d'une activité inconcevable, sa froide scélératesse ne se pressait jamais. Démêlant d'un coup d'œil les rapports les plus confus, il ourdissait sa trame avec patience, et consommait le crime avec sécurité.

Tantôt il avait un concert pour les amateurs, des soupers fins pour les femmes galantes, et des séances particulières pour ceux qui visaient à l'esprit : tantôt il trafiquait de tout, et n'était pas plus embarrassé de procurer un bénéfice qu'une maîtresse ; car il avait des associés dans tous les rangs, dans tous les corps.

Vingt *tailleurs de pharaon* travaillaient pour lui pendant les nuits, tandis que ses émissaires étaient à la piste des nouveaux débarqués et de ceux qui venaient d'hériter.

Les fourbes ne tardent point à se trahir : celui dont il s'agit, en garde de tous côtés, pouvait opposer à chacun de ses vices la pratique de la vertu contraire.

— Je m'aperçus que Rousseau pâlissait, cependant je continuai.

On l'accusa d'usure : il prouva qu'il avait prêté sans intérêts des sommes considérables. Lâche et rampant dans le tête-à-tête, il était fier et redoutable en public : ceux qui l'avaient fait trembler, n'osaient contredire l'opinion que l'on avait de son courage. Sa probité plus que suspecte, n'en était pas moins défendue par ceux qui, se croyant ses dépositaires, n'étaient, à leur insu, que ses receleurs.

Affable, séduisant, mais tel que ces brigands d'Egypte qui n'embrassaient les gens que pour les étouffer, il ne montrait jamais plus de dévouement que lorsqu'il méditait une perfidie, ni plus d'assurance que lorsqu'il en était convaincu. Se jouant de l'honneur et des lois, il était sûr, quand la justice se mêlait de ses affaires, d'avoir pour solliciteuses les parentes de ses juges.

Il vivrait, il jouirait encore de sa perversité, s'il eût moins compté sur les ressources précédentes : mais, ayant juré de confondre l'innocence par de nouveaux artifices, il manqua son chef-d'œuvre de scélératesse, et succomba malgré la fécondité de son génie.

L'extrait mortuaire de cet habile homme, exposé dans les carrefours et flétri par la main du bourreau, se trouve *aux galères de* ***. »

Voici les lignes que j'ai supprimées, et qui semblaient avoir mis Rousseau hors de lui-même : « Tel fut le monstre qui s'était emparé de ma jeunesse. Que d'art et de perfidie ! il me tenait de beaux discours, et de non moins touchants que l'illustre Jean-Jacques en a composé depuis sur les mœurs et sur l'éducation. » Si j'avais connu un terme d'éloquence plus élevé, je l'aurais employé pour rendre les impressions que ce fourbe faisait à son gré sur mon âme dénuée d'expé-

rience. — Est-ce ainsi, Monsieur, que vous avez dessein de me traiter dans votre ouvrage ? J'allai au plus court : je passai condamnation sur ces lignes fatales, et les rayai devant lui. — N'y changez rien ; si elles ont pu vous plaire un moment, elles ne me déplairont jamais. Je lui dis, mais en vain, tout ce qui pouvait le rassurer et me justifier. — Ne nous revoyons plus jusqu'à nouvel ordre, me dit-il en s'en allant, je vous écrirai sous peu de jours ; en attendant je vous laisse avec votre conscience.

Qu'avait-elle à démêler avec l'action la plus innocente de ma vie ? Est-ce ma faute, à moi, s'il a cru que le portrait en question n'était qu'une allégorie inventée pour le diffamer ? Qu'il l'ait cru, ou qu'il ait feint de le croire, toujours est-il vrai qu'il s'est conduit en conséquence. Mais il s'en est tenu à la phrase en question : elle lui suffisait pour remonter de proche en proche, à travers les épreuves

qu'il m'avait fait subir, jusqu'aux premiers jours de notre liaison, et me faire entendre, à moi qui avais été son plus sincère admirateur, que je pourrais bien n'être en effet qu'un traître, que le complice secret de ses ennemis déclarés. Ses lettres vous en diront cent fois plus que je n'en pourrais dire. La lettre suivante m'arriva deux jours après qu'il eut enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis si longtemps; c'est-à-dire, un prétexte pour m'intenter un procès criminel, et de quoi me mettre hors des gonds.

TROISIÈME LETTRE.

17 $\frac{2}{2}$ 71.

MONSIEUR, je suis toujours frappé de l'idée que vous avez eue de me mettre, dans le livre que vous faites, en pendant avec un scélérat abominable, qui fait du masque de la vertu l'instrument du crime, et qui, selon vous, la rend aussi tou-

chante dans ses discours qu'elle l'est dans mes écrits. J'ai toujours cru, je crois encore qu'il faut sincérement aimer la vertu pour savoir la rendre aimable aux autres, et que quiconque y croit de bonne foi, distingue aisément dans son cœur le langage de l'hypocrisie d'avec celui que le cœur a dicté. Vous me dites pour excuse que vous portiez ce jugement à l'âge de dix-sept ans; mais, Monsieur, vous n'aviez pas lu mes écrits: c'est à l'âge où vous êtes, c'est au moment que vous écrivez, que vous indentifiez l'impression que vous fait leur lecture, avec celle des discours du fourbe dont il s'agit. Si c'est-là la seule ou la plus honorable mention que vous faites dans votre ouvrage d'un homme à qui vous marquez, entre vous et lui, tant d'estime et d'empressement; le tour, si c'est un éloge, est neuf et bizarre; si c'est un art employé pour appuyer couvertement l'imposture, il est infernal. Vous paraissez disposé à changer

dans le passage ce qui peut m'y déplaire: je vous l'ai déja dit, Monsieur, n'y changez rien; s'il a pu vous plaire un moment, il ne me déplaira jamais. Je suis bien aise que tout le monde sache quelle place vous donnez dans vos écrits, à un homme qu'en même temps vous recherchez avec tant de zèle, et à qui vous paraissez, du moins en parlant à lui, en donner une si belle dans votre estime et dans votre cœur. Cette remarque m'en rappelle d'autres trop petites pour être citées, mais sur l'effet desquelles je veux vous ouvrir le mien.

Après m'avoir dit si souvent, en si beaux termes, que vous me connaissiez, m'aimiez, m'estimiez, m'honoriez parfaitement; il est constant, et je le dis de tout mon cœur, que les prévenances et les honnêtetés dont vous m'avez comblé, adressées, dans votre intention comme dans la vérité, à un homme de bien et d'honneur, ont à ma reconnaissance et à

mon attachement un droit que je serai toujours empressé d'acquitter.

Mais s'il était possible au contraire que m'ayant pris pour un hypocrite et un scélérat, vous m'eussiez cependant prodigué tant d'avances, de caresses et de cajoleries de toute espèce pour capter ma confiance et mon amitié, soit parce que mon caractère supposé conviendrait au vôtre, soit pour aller par astuce à des fins que vous me cacheriez avec soin : dans ce cas, il n'en est pas moins sûr qu'en tout état de choses possibles, vous ne seriez vous-même qu'un vil fourbe et un malhonnête homme, digne de tout le mépris que vous auriez eu pour moi.

J'aurais bien quelque chose encore à vous dire ; mais je m'en tiens là quant à présent. Voilà, Monsieur, un doute que j'ai senti naître avec douleur, et qui s'augmente au point d'être intolérable. Je vous le déclare avec ma franchise ordinaire, dont, quelque mal qu'elle m'ait fait et

qu'elle me fasse, je ne me départirai jamais. Je vous montre bien mes sentiments ; montrez-moi si bien les vôtres, que je sache avec certitude ce que vous pensez de moi. Je me souviens de vous avoir dit que si jamais je me défiais de vous, ce serait votre faute. Vous voilà dans le cas ; c'est à vous d'y pourvoir, au moins si vous donnez quelque prix à mon estime. En y pourvoyant, n'en faites pas à deux fois ; car je vous avertis qu'à la seconde vous n'y seriez plus à temps.

Je me suis confié à vous, Monsieur, et à d'autres que je ne connaissais pas plus que vous. Le témoignage intérieur de l'innocence et de la vérité, m'a fait croire qu'il suffisait d'épancher mon cœur dans des cœurs d'hommes, pour y verser le sentiment dont il était plein. J'espère ne m'être pas trompé dans mon choix ; mais quand cet espoir m'abuserait, je n'en serais point abattu. La vérité, le temps

triompheront enfin de l'imposture, et, de mon vivant même, elle n'osera soutenir mes regards. Son plus grand soin, son plus grand art est de s'y dérober ; mais cet art même la décèle. Jamais on n'a vu, jamais on ne verra le mensonge marcher fièrement à la face du soleil en interpellant à grands cris la vérité ; et celle-ci devenir cauteleuse, craintive et traîtresse, se masquer devant lui, fuir sa présence, n'oser l'accuser qu'en secret, et se cacher dans les ténèbres.

Je vous fais, Monsieur, mes très-humbles salutations.

ROUSSEAU.

Je soutiens, me dit M. Dupont, que ce délire raisonné, que j'appellerais de la mauvaise foi si ce n'était pas du délire, est un petit chef-d'œuvre dans son genre, et qui justifie pleinement votre *Tacitus recondebat*. Rien en effet n'est oublié dans

cette lettre artificieuse et purement ostensible, où d'ailleurs il a eu soin de laisser des pierres d'attente pour achever l'ouvrage, et marcher au but que vous avez déja confusément aperçu. J'ai dit ostensible ; croyez qu'elle a moins été écrite pour vous, qui saviez à quoi vous en tenir dans cette conjoncture, que pour ceux qui n'approfondissent rien, et se laissent prendre par les yeux et les oreilles. La preuve qu'il avait ce dessein, c'est qu'il a transmis à ses éditeurs les lettres qui vous accusent, et qu'en les imprimant on a supprimé les vôtres. Cependant, enlacé comme vous l'étiez et pris au dépourvu, qu'avez-vous pu répondre à un homme qui composait lentement son fiel, et cela depuis plus de six mois ? Quant à moi, j'aurais gardé le silence. — La meilleure réponse était, je l'avoue, de n'en point faire ; mais j'avais aussi mon faible : je l'aimais encore, puisqu'il faut vous le dire ; et il s'en fallait bien que je visse cet en-

fantillage sophistiqué du même œil qu'aujourd'hui. Que dis-je ? je l'admirais jusques dans ses plus violents écarts ; c'étaient ceux de Jean-Jacques ! Mes amis, vous n'entendez rien à ce langage ? ses enthousiastes le comprendraient mieux que vous ; et si ce fidèle récit venait à paraître, vous verriez comme ils me reprocheraient cette espèce d'apostasie ! Ajoutez que le crédit de Rousseau, dont j'étais l'acolyte inséparable, était tel, qu'un mot de sa part pouvait, de mon vivant, me diffamer dans sa secte aussi nombreuse que puissante.

Il avait mis deux jours entiers à fabriquer sa première accusation fondée sur des suppositions vagues ; moi, qui n'avais que des sentiments, que des faits positifs à remettre sous ses yeux, je lui répondis sur le champ, laissant courir ma plume au hasard ; et vous ne le sentirez que trop.

RÉPONSE.

Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimboso
Vere locuturi fatum pendebat amici.

JUVEN.

Ce que je pense de vous, Monsieur? je vous l'ai si souvent déclaré, et cela avec tant de franchise et d'abandon, que vous n'auriez jamais dû vous permettre le moindre doute à cet égard: puisque vous l'ordonnez, je vais le répéter; car je n'ai pas, comme vous, le talent de l'invention.

Enchanté, pénétré de vos sublimes ouvrages, j'ai publié dans ma sphère, quelle qu'elle fût, à mesure qu'ils ont paru, que le seule vertu pouvait les avoir dictés, et j'ai brûlé d'en connaître l'auteur. Que dire de plus, en parlant à vous-même?

Vous pouvez vous rappeler comment, à quel titre, et sous quels auspices je me suis produit chez vous. Avais-je sur le front l'empreinte de la duplicité? avais-je

un air impudent et curieux? La première fois, Monsieur, que je vous ai vu, hélas! prêt à manquer de tout, sans égard à la froideur de votre réception, j'ai dévoré des larmes qui n'ont coulé qu'après m'être séparé de vous. Vous me croyiez sincère alors, puisque de vous-même vous êtes venu vous jeter dans mes bras : nous allons voir si j'ai cessé de l'être. Vous qui m'avez tant de fois éprouvé, assignez moi une seule circonstance où je me sois démenti. Je m'ouvrais à vous sans réserve, et je croyais que de votre côté vous en faisiez autant. L'idée que j'avais conçue de votre caractère et de vos mœurs s'était, dans la plupart de nos entretiens, renforcée par des sentimens de tendresse et de vénération qui prenaient de jour en jour de nouvelles forces ; en un instant, vous avez tout empoisonné.

Qu'avez-vous fait, Monsieur ? vous venez de navrer mon cœur, de le flétrir. Où avez-vous été prendre tant de soup-

çons déshonorants dont votre lettre est souillée ? sur quoi sont-ils fondés et à qui s'adressent-ils ? A qui, vous dis-je ? à celui qui a toujours commercé avec vous du fond de sa conscience ; à un homme libre comme l'air qu'il respire ; qui se montre sans voile, qui ne veut rien, ne craint rien, et qui aurait donné l'un de ses bras pour sauver le vôtre. Et voilà celui que vous consternez par des réticences plus cruelles encore que vos abominables soupçons ! Cependant, vous n'êtes pas cruel ; non, et ne l'avez jamais été, vous ne sauriez l'être ; VOUS ÊTES MALADE.

Pauvre humanité ! bon Dieu, que les grands hommes sont petits quelquefois ! Le généreux Jean-Jacques, le vertueux Jean-Jacques aussi inquiet, aussi méfiant qu'un lâche criminel ! on ne le croira pas ; je ne le croirais pas non plus, si je n'en avais pas fait la dure expérience.

Quel dommage qu'avec une ame telle que la vôtre, vous n'ayiez plus d'organes

pour commercer avec vos semblables ! car vous êtes sourd et aveugle, puisque vous m'avez pris pour un flagorneur, pour un espion. Après une telle méprise, il ne vous convient plus de juger des hommes. Renoncez-y, vous ne risquerez pas du moins de calomnier l'innocence.

Je m'attends bien, à moins que je ne me sois prodigieusement abusé, que vous expierez incessamment cet attentat : c'est pourquoi je vous le pardonne dès à présent ; je fais plus, je vous estime encore, mais je vous plains.

Vous me dispenserez, s'il vous plaît, de m'excuser sur le passage en question ; vous savez mieux que moi ce qui en est : mais votre mal, qui vient de plus loin, tient à des infirmités morales qu'il est trop tard peut-être d'entreprendre de guérir.

Si, comme vous, je me livrais aux suppositions et à la méfiance, je vous dirais que ma perte était jurée dès le

premier moment que vous m'avez envisagé : je vous dirais que, depuis cette époque, vous n'avez pas cessé de me chercher des torts par les épreuves les plus insidieuses, et dont je suis cependant sorti à mon honneur : enfin je prétendrais que c'est *le portrait du fourbe* qui vous a le plus affecté, et que le reste n'est qu'un prétexte pour rompre enfin avec moi comme vous l'avez fait avec tant d'autres ; mais je dédaigne ce genre d'escrime.

Allons au fait : je m'en tiens, Monsieur, au texte de votre lettre. De bonne foi, que porte-t-il ? j'en ai pitié pour vous. Convenez que vous ne m'avez fait qu'une querelle de sophiste : si j'avais senti les conséquences de ces fatales lignes dont vous avez torturé le sens, je ne les aurais pas écrites ; si j'avais eu un mauvais dessein, je ne vous aurais pas obéi lorsque vous m'avez pressé de lire. Cessez donc de m'accuser, puisque j'ai supprimé ce qui pouvait vous déplaire.

Juger d'un homme sur une méprise ; le condamner sans l'avoir entendu ; ne pas se contenter de soumissions verbales, et le sommer de répondre par écrit à des soupçons infâmes, appelez-vous cela de la justice et de la bienveillance ? Honnête homme ! rentrez en vous-même, et respectez votre égal, du moins en candeur, en probité. Défiez-vous surtout du dangereux talent qui vous a fait, jusqu'à ce jour, saisir au gré de votre humeur, soutenir et défendre avec trop de succès le faux comme le vrai.

Je peux sans doute manquer de goût dans mes compositions, et cette lettre écrite dans le trouble en est la preuve : je puis m'exprimer improprement ; mais je suis bien sûr que ma conduite continuera d'être exempte des artifices dont vous voulez que je me justifie. Allez, qui voit mon visage voit mon cœur, et je ne vais point, comme vous le craignez, *par astuce à mes fins.* A moins d'être encore

plus insensé que méchant, comment aurais-je pu former le projet de trahir un homme qui est l'idole de son siècle ? A d'autres ! vous n'en croyez rien vous-même. Si je prête au blâme par quelques côtés, ce ne saurait être par ceux que vous avez choisis pour m'attaquer.

Finissons, car je m'y perds. Sentez-vous au dedans de vous-même une voix qui vous accuse et parle en ma faveur ? Je revole dans vos bras, et jamais il ne sera question de ce qui vient de se passer entre nous. Persistez-vous dans vos funestes préventions ? je ne l'imputerai qu'à la fatalité. Je ne vous reverrai plus, il est vrai ; mais, ô mon cher Rousseau ! je vous aimerai toujours ; et cela, parce que j'ai commencé ; parce qu'il est dit et arrêté que je respecterai jusqu'au dernier soupir celui à qui je dois une partie, et la plus belle, de mon existence morale.

Si vous rompez, vous me regretterez plus d'une fois, je vous le prédis. Tôt

ou tard vous reviendrez à moi, du moins je m'en flatte, et je serai toujours prêt à réchauffer mon cœur à la flamme du vôtre.

Je vous embrasse.

DUSAULX.

Ma lettre partie, je m'en félicitai ; puis je m'en repentis. — Il ne me pardonnera jamais de lui avoir écrit ce que personne encore n'avait osé lui déclarer. Pour m'achever, je me sentis atteint de la maladie de Jean-Jacques ; voulant, ne voulant plus, et voyant tout en noir. J'étais dans ces perplexités, lorsque, le second jour, je reçus ce billet laconique, mais substantiel.

QUATRIÈME LETTRE.

17 $\frac{10}{5}$ 71.

En lisant, Monsieur, et relisant votre lettre, je sens qu'il me faut du temps pour y penser. Permettez que j'attende le retour du sang-froid. Un homme comme vous mérite bien qu'on délibère quand il s'agit de s'en détacher.

Je vous salue très-humblement.

ROUSSEAU.

RÉPONSE.

— Mente minùs validus, quàm corpore toto,
Nil audire *velit*, nil discere, quod levet ægrum.
HORAT.

Je n'ai, Monsieur, qu'une observation à vous faire en attendant votre manifeste; c'est que l'amitié est bien malade lorsque,

pour savoir à quoi s'en tenir, elle en est réduite aux délibérations. Je ne troublerai point les vôtres, quoi qu'il me tarde d'apprendre ce que, dans votre sagesse, vous aurez enfin décidé.

Je vous salue très-humblement.

DUSAULX.

Six ou sept jours après, m'arriva cette longue et dernier épître qui avait exigé tant de sang-froid et de méditation : elle demande d'autant plus d'attention de votre part, que vous allez y trouver non-seulement tous les résultats du caractère de Jean-Jacques, mais encore la censure amère de mes principaux rapports avec lui. Que vous dirai-je ? c'est une création à sa manière ; d'une mouche il a su faire un éléphant. Ne croyez pas que les armes qu'il y emploie contre moi soient de nouvelle fabrique : j'ai découvert qu'il les avait tirées d'un arsenal où il en te-

nait en réserve de toutes les sortes pour attaquer suivant les occurrences. En effet, les passages les plus remarquables que vous allez entendre sont empruntés, mot pour mot, de la lettre qu'il avait écrite à M. de Saint-Germain, cinq à six mois avant notre commerce.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

17 $\frac{16}{2}$ 71.

J'AI voulu, Monsieur, mettre un intervalle entre votre dernière lettre et celle-ci, pour laisser calmer mes premiers mouvements et agir ma raison seule. Votre lettre est bien plus employée à me dire ce que je dois penser de vous que ce que vous pensez de moi, quoique je vous eusse prévenu que de ce dernier jugement dépendait absolument l'autre. Il faut pourtant que je me décide et que je vous juge

en ce qui me regarde, quoique j'aie renoncé, comme vous me le conseillez, à juger des hommes, bien convaincu que l'obscur labyrinthe de leurs cœurs m'est impénétrable, à moi dont le cœur transparent comme le cristal ne peut cacher aucun de ses mouvements, et qui, jugeant si longtemps des autres par moi, n'ai cessé depuis vingt ans d'être leur jouet et leur victime.

A force de m'environner de ténèbres, on m'a cependant rendu quelquefois plus clair-voyant ; et l'expérience et la nécessité me font apercevoir bien des choses, par le soin même qu'on prend pour me les cacher. J'ai vu dans votre conduite avec moi les honnêtetés les plus marquées, les attentions les plus obligeantes, et des fins secrettes à tout cela : j'y ai même démêlé des signes de peu d'estime en bien des points, et surtout dans les fréquents petits cadeaux auxquels vous m'avez apparemment cru très-sensible,

au lieu qu'ils me sont indifférents ou suspects : *Timeo Danaos, et dona ferentes.* C'est précisément par le peu de cas que j'en fais que je ne les refuse plus, lassé des tracasseries et des ridicules que m'attirèrent longtemps ces refus, par la malignité des donneurs qui avaient leurs vues, et bien sûr, en recevant tout et oubliant tout, d'écarter enfin plus surement toutes ces petites amorces. Je cherchais un logement ; vous avez voulu m'avoir pour voisin et presque pour hôte : cela était bon et amical ; mais j'ai vu que vous le vouliez trop, et que vous cherchiez à m'attirer : vous avez fait tout le contraire. Vous avez cru que j'aimais les dînés ; vous avez cru que j'aimais les louanges. Tout, à travers la pompe de vos paroles, m'a prouvé que j'étais mal connu de vous. Les je ne sais quoi, trop longs à dire, mais frappants à remarquer, m'ont averti qu'il y avait quelque mystère caché sous vos caresses, et tout a confirmé mes premières observations.

L'article que vous m'avez lu a achevé de m'éclairer. Plus j'y ai réfléchi, moins je l'ai trouvé naturel, dans ma situation présente, de la part d'un bienveillant. Vous me faites trop valoir le soin que vous avez pris de me lire cet article. Vous avez prévu que je le verrais un jour, et vous sentiez ce que j'en aurais pu penser et dire, si vous me l'eussiez tu jusqu'à la publication. Vous avez cru me leurrer par ce mot d'illustre. Ah ! vous êtes trop loin de voir combien la réputation d'homme bon, juste et vrai, que je gardai quarante ans, et que je n'ai jamais mérité de perdre, m'est plus chère que vos glorioles littéraires dont j'ai si bien senti le néant. Ne changeons point, Monsieur, l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir comment vous vous y êtes pris pour faire passer un article aussi captieux, mais comment il vous est venu dans l'esprit de l'écrire, de me mettre gracieusement en parallèle avec un exécrable scélérat, et

cela précisément au moment où l'imposture n'épargne aucune ruse pour me noircir. Mes écrits respirent l'amour de la vertu, dont le cœur de l'auteur était embrâsé. Quoi que mes ennemis puissent faire, cela se sent et les désole. Dites-moi si, pour énerver ce sentiment honorable et juste, aucun d'eux s'y prit plus adroitement que vous ?

Et maintenant, au lieu de me dire nettement quel jugement vous portez de moi, de mes sentiments, de mes mœurs, de mon caractère, comme vous le deviez dans la circonstance, et comme je vous en avais conjuré, vous me parlez de larmes d'attendrissement et d'un intérêt de commisération ; comme si c'était assez pour moi d'exciter votre pitié, sans prétendre à des sentiments plus honorables ! Je vous estime encore, me dites-vous ; mais je vous plains. Moi, je vous réponds : Quiconque ne m'estimera que par grâce, trouvera difficilement en moi la même générosité.

Je voudrais, Monsieur, entendre un peu plus clairement quel est ce grand intérêt que vous dites prendre en moi. Le premier, le plus grand intérêt d'un homme, est son honneur. Vous auriez, dites-vous, donné un bras pour m'en sauver un! C'est beaucoup, et c'est même trop. Je n'aurais pas donné mon bras pour sauver le vôtre; mais je l'aurais donné, je le jure, pour la défense de votre honneur. Entouré de tous ces preneurs d'intérêt qui ne cherchent qu'à me donner, comme faisait aux passants ce Romain, un écu et un soufflet à chaque rencontre, je ne prends pas le change sur cet intérêt prétendu : je sais qu'ils n'ont d'autre but dans leur fausse bienveillance, que d'ajouter à leurs noirceurs, quand je m'en plains, le reproche d'ingratitude.

« Le généreux, le vertueux Jean-Jac-
« ques Rousseau inquiet et méfiant comme
« un lâche criminel! » Monsieur Dusaulx, si, vous sentant poignarder par derrière,

par des assassins masqués, vous poussiez en vous retournant les cris de la douleur et de l'indignation, que diriez-vous de celui qui pour cela vous reprocherait froidement d'être inquiet et méfiant comme un lâche criminel ?

Il n'y aura jamais que des cœurs capables du crime qui puissent en soupçonner le mien ; et quant à la lâcheté, malgré tout l'effroi qu'on a voulu me donner, me voici dans Paris, seul, étranger, sans appui, sans amis, sans parents, sans conseil ; armé de ma seule innocence et de mon courage, à la merci des adroits et puissants persécuteurs qui me diffament en se cachant, les provoquant et leur criant : Parlez haut, me voilà. Ma foi, Monsieur, si quelqu'un fait lâchement le plongeon dans cette affaire, il me semble que ce n'est pas moi.

Je veux être juste toujours. S'il n'y a contre moi nulle œuvre de ténèbres, votre reproche est fondé, j'en conviens ; mais

s'il existe une pareille œuvre ; et que vous le sachiez très-bien, convenez aussi que ce même reproche est bien barbare. Je prends là-dessus votre conscience pour juge entre vous et moi.

Vous me trompez, Monsieur : j'ignore à quelle fin ; mais vous me trompez. C'est assurément tromper un homme à qui l'on marque la plus tendre affection, que de lui cacher les choses qui le regardent, et qu'il lui importe le plus de savoir. Encore une fois j'ignore vos motifs ; mais je sais qu'on ne trompe personne pour son bien. Je n'attaque à tout autre égard ni votre droiture, ni vos vertus. Je n'explique point cette inconséquence : je ne sais qu'une seule chose, mais je la sais très-bien ; c'est que vous me trompez.

Je veux que tout le monde lise dans mon cœur, et que ceux avec qui je vis sachent comme moi-même ce que je pense d'eux, quoiqu'une malheureuse honte, que je ne puis vaincre, m'empêche

de le leur dire en face : c'est afin que vous n'ignoriez pas mes sentiments que je vous écris. Du reste, mon intention n'est de rompre avec vous qu'autant que cela vous conviendra : je vous laisse le choix. Si je connaissais un seul homme à ma portée dont le cœur fût ouvert comme le mien, qui eût autant en horreur la dissimulation, le mensonge, qui dédaignât, qui refusât de hanter ceux auxquels il n'oserait dire ce qu'il pense d'eux, j'irais à cet homme, et, très-sûr d'en faire mon ami, je renoncerais à tous les autres ; il serait pour moi le genre humain. Mais, après dix ans de recherches inutiles, je me lasse, et j'éteins ma lanterne. Environné de gens qui, sous un air d'intérêt grossièrement affecté, me flattent pour me surprendre, je les laisse faire, parce qu'il faut bien vivre avec quelqu'un, et qu'en quittant ceux-là pour d'autres je ne trouverais pas mieux. Du reste, s'ils ne voient pas ce que je pense d'eux, c'est assuré-

ment leur faute. Je suis toujours surpris, je l'avoue, de les voir m'étaler pompeusement et leurs vertus, et leur amitié pour moi ; je cherche inutilement comment on peut être vertueux et faux tout à-la-fois ; comment on peut se faire un honneur de tromper les gens qu'on aime. Non, je n'aurais jamais cru qu'on pût être aussi fiers d'être des traîtres.

Livré depuis longtemps à ces gens-là, j'aurais tort assurément d'être difficile en liaisons, et bien plus de me refuser à la vôtre, puisque votre société me paraît très-agréable, et que, sans vous confondre avec tous les empressés qui m'entourent, je vous compte parmi ceux *que j'estime le plus.* Ainsi je vous laisse le maître de me voir ou de ne me pas voir, comme il vous conviendra. Pour de l'intimité, je n'en veux plus avec personne, à moins que, contre toute apparence, je ne trouve fortuitement l'homme juste et vrai que j'ai cessé de chercher. Quiconque aspire

à ma confiance, doit commencer par me donner la sienne ; et du reste, *malade* ou non, pauvre ou riche, je trouverai toujours très-mauvais que, sous prétexte d'un zèle que je n'accepte point, qui que ce soit veuille, malgré moi, se mêler de mes affaires.

Je viens de vous ouvrir mon cœur sans réserve. C'est à vous maintenant de consulter le vôtre, et de prendre le parti qui vous conviendra.

ROUSSEAU.

Cette lettre, qui vraisemblablement sera la dernière, me dit M. Dupont, explique tout, et le caractère de notre homme, et sa conduite avec vous. Le sang me bouillait avant de l'avoir entendue toute entière. A présent que je vois distinctement les causes qui ont fait Jean-Jacques ce qu'il est devenu, je suis calme et froid : quoique j'en aie dit, je n'ai plus d'humeur contre lui. En dernier résultat, tout ce que nous

venons d'entendre se réduit à ces termes, et la preuve en est surtout dans la lettre dont il s'agit : sa méfiance venait de son orgueil, et celui-ci prenait sa source dans un amour fiévreux de gloire mal entendue ; *inde mali labes.* Cet orgueil, qui se reproduisait sans cesse, était tel, nous a-t-on dit, qu'il fut très-piqué de ce qu'un compilateur de profession, au lieu d'intituler une de ses brochures, *Du Génie de, etc.* s'était contenté de mettre, *De l'esprit* de Jean-Jacques. Ainsi, les effets tiennent aux causes ; ils étaient nécessaires, n'en parlons plus. Il reste cependant une difficulté que vous nous aviez promis de résoudre : « Ce n'est point à « vous qu'il en voulait ; » à qui donc ? — J'allais le dire.

Le mot de l'énigme, réside principalement dans ce passage : « S'il n'y a « contre moi nulle œuvre de ténèbres, « votre reproche est fondé ; mais s'il « existe une pareille œuvre, et que

« vous le sachiez très-bien, convenez « aussi que ce même reproche est bien « barbare. » Vous voyez qu'il ne s'agit ici d'aucune des circonstances particulières de notre liaison antérieure, ni de ce que j'ai pu lui dire dans nos entretiens, ni même de ce que j'ai écrit dans l'article que je lui ai communiqué. Tout cela n'était que des préliminaires pour arriver à son but. Je vous l'ai dit : il était persuadé, en partant de la Suisse pour se rendre à Paris, qu'une trame avait été ourdie contre lui. Il n'en avait aucune connaissance positive ; mais il prétendait que, moi qui n'en savais pas plus que lui, je devais tout savoir ; et que, ne lui révélant rien, je ne pouvais pas manquer d'être un traître. Cela posé, tout lui a paru légitime pour acquérir, sinon des preuves de ma félonie, du moins de nouveaux prétextes pour m'accuser et engager le combat. — Je ne t'aime plus, se sera-t-il dit, je ne t'estime plus ; n'importe, je saurai te retenir par des con-

fidences, des caresses et des menaces : si tu t'obstines à te taire, je te forcerai de parler en te poussant à bout. Je t'accuserai : tu te plaindras, tu éclateras, et finiras par publier mes lettres ; c'est ce que je veux. Le public les lira ces lettres triomphantes ; et c'est alors que mes ennemis, s'y trouvant désignés, se démasqueront l'un après l'autre, et qu'enfin je pourrai les connaître, les combattre corps à corps. Ne croyez pas que je voie là-dedans une manœuvre combinée de sang-froid ; non, ce n'était qu'un aveugle instinct, une véritable frénésie qui, malgré lui, le poussaient en avant, sans réfléchir aux conséquences que l'on en pouvait tirer contre lui. Vous venez de l'entendre, c'est le cri d'un délire involontaire ; et s'il outrageait, il croyait fermement en avoir le droit, ce qui fait qu'aujourd'hui je l'excuse à certain point.

Reportons-nous au moment où je la reçus cette lettre qui blessait autant mon

amour propre que mon cœur. Je ne vous célerai point que, malgré ma prétendue résignation, j'éprouvai, pendant vingt-quatre heures, le tourment de l'anxiété la plus cruelle. — Est-ce bien à moi qu'elle s'adresse ? je n'en croyais pas mes yeux. Mais que faire, que dire ? Irai-je chez Rousseau ? lui écrirai-je ? Ecrivons ; c'est le plus simple et le plus court.

RÉPONSE.

Dic tibi quis sis.
JUVEN.

APRÈS m'avoir écrit, à soixante ans passés, « que vous êtes sans amis, que « vous ne voulez plus d'intimité avec per- « sonne, et que je peux vous voir ou ne « pas vous voir, comme il me convien- « dra ; » après de semblables déclarations, Monsieur, dois-je encore risquer de vous répondre ? Essayons néanmoins.

Si tu pouvais, ô toi qui me fus si cher!

remonter à la source de tes préventions, et considérer de sang-froid l'injustice de ta conduite envers tes contemporains, envers l'un de ceux qui te furent le plus sincérement dévoués ; si tu pouvais apprécier les motifs qui t'ont aigri de plus en plus contre un homme qui ne prétendait que t'aimer, te plaire, t'admirer, et dont cependant tu as lassé la patience; enfin, si tu voulais te rappeler tes principes, en général pleins d'indulgence et de bonté, je revolerais chez toi ; je dirais : — Je t'atteste, Jean-Jacques, au nom de la vérité que tu portes dans ton sein ; de la vérité, qui jour et nuit te tourmente à ton insu : réponds, suis-je un fourbe, un perfide, et l'univers est-il conjuré contre toi ? en conscience le crois-tu? Non, tu t'obstines à le croire pour faire du bruit, pour obéir à la rage de gloire qui te maîtrise :

..... Quem cepit vitrea fama
Hunc circumtonuit gaudens Bellona cruentis.

Cependant, ou la philosophie n'est rien,

ou un homme tel que toi pourrait enfin revenir sur ses pas, convenir de ses erreurs, et solennellement se rétracter.

Les aveux que tu fais dans tes livres sont accommodés au théâtre ; ici, tu n'as qu'un témoin, et qui ne cherche qu'à t'excuser : saisis cette occasion ; si tu es juste, ce ne sera qu'en l'honneur de la justice. — Cette affaire, me diras-tu, a fait du bruit ; cela se saura. — Et quand on le saurait ? ta gloire, je parle de la vraie, et non de celle que tu as jusqu'ici professée ; ta gloire, je t'en réponds, n'y perdrait rien. La plupart de tes ouvrages n'en passeraient pas moins à nos derniers neveux, comme des chefs-d'œuvre de force, d'éloquence ; et, ce qui doit te toucher encore plus, ton caractère, anobli par cette confession généreuse, t'attirerait de nouveaux hommages plus purs que les premiers, te rendrait tes anciens amis, sèmerait de fleurs le reste de ta carrière :

..... Quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quò te cœlestis sapientia duceret, ires.

Quand je songe au contraire à quel point tu t'es successivement dénaturé! ne fût-ce que par les aveux anti-sociaux consignés dans ta dernière lettre : « Depuis « dix ans, y dis-tu, je cherche un ami; « n'en pouvant rencontrer, j'éteins ma lan- « terne. » Tu te plains de manquer d'amis! ne vois-tu pas que c'est parce que tu manques d'amitié? D'ailleurs, je te le demande : si tu rencontrais un autre Jean-Jacques, pourrais-tu vivre avec lui? surtout s'il avait affiché un égoïsme tyrannique, s'il avait dit et écrit, comme toi : « Pour me délivrer des dons suspects, « je n'y sais qu'un moyen; c'est de tout « recevoir et de tout oublier. » Que d'autres traits je pourrais citer! et qui sont tous marqués au coin de l'ingratitude et de l'immoralité.

Tu te vantes d'aimer la vertu : où en

est la preuve ? C'est dans les mœurs qu'il faut la chercher, et non dans les discours. La vertu, tu le sais mieux que moi, n'est point insociable : son premier élément est la bonté ; de sorte qu'elle n'est et ne peut être, dans l'ordre social, que la chaîne prolongée des services rendus sans faste, et reçus avec reconnaissance ; chaîne qui lie entr'eux et soutient les mortels chancelants dans leur course aussi rapide qu'incertaine.

Ce que je dis là, tu nous l'as si souvent recommandé ! ne sois donc pas surpris que tes saintes leçons rejaillissent sur toi. Après avoir tant fait pour nous par ton génie, il est temps que l'humanité se ressente de l'excellence de ton cœur, s'il est tel au fond que je me plais à le croire, malgré les apparences.

C'est dans Platon, Sénèque et Plutarque, que tu as puisé tes sentiments les plus humains, tes pensées les plus sublimes : oh ! si tu pouvais retourner à

l'école de ces Sages à qui tu dois tout, excepté l'art de vivre !

Mais qui suis-je pour oser parler ainsi ? Je fus longtemps le disciple fidèle de celui qui avait pris pour épigraphe, *Vitam impendere vero ;* je le fus, et le serais encore, si je le croyais susceptible d'un heureux retour : mais il m'est aujourd'hui démontré qu'un corps grave s'arrêterait plutôt au milieu de sa chûte, que Jean-Jacques se précipitant dans le vide.

J'acheverai, puisque j'ai commencé : peut-être ne faut-il qu'un mot pour te rendre à toi-même ! Tu renoncerais alors aux opinions d'emprunt et aux vains paradoxes qui ont débauché ton esprit ; tu retournerais au sein de la nature, hors de laquelle il n'y a que des ténèbres ; tu rentrerais, te dis-je, au sein de cette bonne, de cette indulgente nature dont tu fus, de temps en temps, l'apôtre le plus zélé.

Un moment, et j'ai fini. Dès que le secret de ta force et de ta puissance inouie

te fut révélé par hasard, le prestige d'une fausse gloire t'égara tout-à-coup. Tu voulus être grand à quelque prix que ce fût ; tes écrits, tes actions le prouvent. Combien de fois ne t'ai-je pas entendu t'écrier d'une voix lamentable : « Il a voulu « me ravir ma gloire ! » comme si c'était un meuble qui s'emporte. Tu voulus donc être grand, et tu l'es encore malgré tout ce qui te rapetisse : mais était-ce par une inquiétude et une méfiance continuelles que tu pouvais obtenir ce titre, dont toi-même n'a pas connu l'étendue ? Le grand homme, indépendamment de ses œuvres éclatantes, est doux et affable, simple et naïf ; il aime mieux être trompé une fois, que se méfier toujours, et jamais les soupçons ne l'atteignent : le grand homme, sûr de lui-même et de ses intentions, se produit avec aisance sur la scène du monde, et même au milieu des partis contraires : qu'on en pense, qu'on en dise tout ce que l'on voudra, fort de sa conscience,

il ne s'en fie pas moins à ses contemporains et à la postérité du soin de l'apprécier.

Voilà, Monsieur, ce que je vous aurais déclaré plus tôt, si j'avais été plus tôt éclairé. Vos deux dernières lettres ont enfin dessillé mes yeux : j'ai cru qu'il était de mon devoir de répondre aux sommations que vous m'y avez faites ; et cela, soyez-en bien persuadé, *sine ira et studio, quorum causas procul habeo.*

Je vous salue, Monsieur, très-humblement.

DUSAULX.

A peine cette lettre fut-elle écrite, que je la lus et la relus pour voir s'il convenait de l'envoyer. Nouveaux doutes, anxiétés nouvelles. Que produira cette tardive apostrophe ? J'allai, à neuf heures du matin, le demander à mon voisin Rulhieres.

Ce bel-esprit mondain revenait du bal.

Cet homme du grand monde, et qui l'avait étudié en satirique, connaissait à fond Jean-Jacques, dont il n'aimait guère que la célébrité. Tour à tour profond et frivole, il ne s'était longtemps maintenu auprès de lui que par les ressources et la souplesse de son esprit; d'ailleurs, nulle conformité de goûts ni de caractère. Cependant Rousseau lui passait tout, jusqu'aux traits indirectement lancés contre lui. Les amis de Jean Jacques le plaignaient de ce qu'il avait eu à souffrir de la part des méchants : — Est-ce que vous autres, vous croyez aux méchants, dit Rulhieres? En vérité, c'est avoir peur de son ombre. Frappé de ce mot virulent, Rousseau renifla, c'était son tic ; mais cela n'alla pas plus loin.

Rulhieres, surpris de me voir à une heure qu'il appelait indue, ne tarda point à me révéler encore plus son propre caractère que celui du citoyen de Genève : — De quoi s'agit-il donc si grand matin, ou de

qui ? — De notre ami commun, de Jean-Jacques. — Bon ! est-ce qu'il ne vous a pas encore donné votre congé ? — Cela ne tient plus qu'à un fil : tenez, lisez notre correspondance, et vous verrez.

Il la lut à haute voix ; et, se parlant à lui-même, — Bon ! . . . à merveille ! . . . mais cela vaut de l'or ! Ce n'était pas sur mes réponses qu'il se récriait ainsi, mais bien sur les lettres de Rousseau. — Vous me donnez donc tort, et à lui raison ? — Qu'il est drôle avec sa mine consternée ! il faut lui expliquer cela. Comme je suis au courant du caractère de notre homme et de son faire, comme je pourrais, en cas de besoin, lui tenir lieu de secrétaire intime, et le suppléer en son absence, je ne me suis guère, en lisant votre correspondance, occupé que de ce qu'il devait, d'après mes données, vous dire ou vous écrire ; et j'ai si bien rencontré, que je m'en suis félicité : n'en auriez-vous pas fait autant ? — Peut-être.

Mais que pensez-vous de tout cela ? — Ce que j'en pense ? peste ! voilà de bons, d'excellents matériaux pour ma comédie. — Je ne sache rien de moins comique. Il s'agit bien ici de votre comédie ! Me conseillez-vous, oui ou non, d'envoyer cette lettre que je viens d'écrire dans l'un de ces moments où l'on ne dit pas toujours ce qu'il faut dire, et où le plus souvent on ne sait ce qu'on dit ? — Gardez-vous-en ! vous le rendriez cent fois plus fou avec votre lettre à Plutarque. Et puis, il est bon que vous sachiez qu'il n'a jamais plus de force que lorsqu'il a tort.

Ne vous en fâchez point, ajouta Rulhieres, ce n'était pas le rôle d'Héraclite qu'il fallait choisir dans cette conjoncture, mais celui de Démocrite. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que, dans cette affaire, vous avez aussi votre coin de folie ? Celle de Jean-Jacques est une méfiance effrénée ; la vôtre, trop de patience et une confiance aveugle. Voilà ce qui vous fait

baiser sans cesse la main qui ne cesse de vous blesser. Heureusement on guérit de l'une, mais l'autre est incurable. Réglez-vous là-dessus ; et, plus tôt que plus tard, prenez votre parti comme notre ami Chabanon, qui l'ayant pénétré d'un coup-d'œil le jugea, le plaignit, et n'y revint plus.

Puisque nous parlons ici sans réserve, votre enthousiasme pour Rousseau ne viendrait-il point, comme celui de tant d'autres, d'une vanité secrète, et qu'on se dissimule en pareil cas ? Quant à moi, je m'en tiens à ce qu'on dit, et ne me mêle point de scruter les cœurs. Vous aimiez, vous idolâtriez Jean-Jacques, soit ; vous vous vouliez lui tenir lieu de génie tutélaire, encore mieux. Mais, de bonne foi, qu'espérer d'un homme qui en est venu au point, la chose est certaine, de se méfier de son propre chien ; et cela, parce que les caresses de ce pauvre animal étaient, comme les vôtres, trop fréquentes, et qu'il y avait là-dessous quelque

mystère caché ? d'un homme qui en est venu.... Mais il faut l'entendre lui-même, et peut-être qu'il vous l'a déja dit : « Un « essaim de moineaux venait assidûment « sur ma fenêtre manger les miettes de ma « table, que j'avais soin de leur jeter à la « même heure : comme elles ne suffisaient « pas pour les nourrir eux et leurs petits « nouvellement éclos, je prenais sur le « pain de ma journée pour ne les laisser « manquer de rien, et me félicitais d'ê- « tre à leur égard le ministre de la provi- « dence. J'avais bien le droit, ce me sem- « ble, de croire que nous fussions les meil- « leurs amis du monde : point du tout, « ils ne valaient pas mieux que les hom- « mes. Je veux les caresser, et voilà mes « étourdis qui s'envolent comme si j'eusse « été un oiseau de proie. Ils n'auront pas « été, j'en suis sûr, à deux rues de ma « maison, qu'ils auront dit pis que pendre « de moi. »

J'avoue, me dit Rulhieres, qu'il se plai-

sait souvent, par des anecdotes de pure imagination, à exagérer sa méfiance naturelle, comme il exagérait tout, pour rendre plus croyable ce qu'il avait sérieusement envie de persuader, quelque incroyable que cela fût : mais toutes ces hyperboles n'en étaient pas moins des traits de caractère. Rulhieres ne sachant plus que dire : — Ne voilà-t-il pas aussi le mal qui me gagne ; et que, comme vous autres, j'allais me jeter dans le pays perdu de la métaphysique des sentiments, où certes je n'ai pas envie de vous suivre? Ainsi, concluons d'après les faits : si vous m'en croyez, vous renoncerez désormais à cette cure impossible, et reprendrez au plus tôt votre premier train de vie.

Pour revenir à votre situation actuelle et à l'objet de notre délibération, ce n'est pas comme vous, s'il est permis de se citer soi-même, que je me suis conduit avec lui dans les temps difficiles ; car je n'ai pas non plus été exempt de soupçons

bien conditionnés. Point de complaintes alors, ni d'exagérations : jamais je ne l'ai fait pleurer, toujours je l'ai fait rire quelque peu d'envie qu'il en eût, lui et bien d'autres qui ne riaient, en m'applaudissant, que de leurs propres sottises. C'est par-là que pendant vingt ans, du port contemplant les naufrages, et témoin dans ses foyers des disgraces journalières de tant de papillons qui venaient se brûler à son flambeau, j'ai conservé ma raison et mon crédit auprès de votre idole. Mais, il en faut convenir, je touche à la fin, et viens d'avoir mon tour. Malgré les cuisants chagrins qui vous dévorent, monsieur le philosophe, vous ne pouvez pas vous empêcher d'en rire. L'aventure est singulière, et vaut à elle seule toutes les vôtres : écoutez donc, et faites-en votre profit.

J'allai dernièrement, sur les onze heures du matin, chez Jean-Jacques. Je sonne, il m'ouvre. — Que venez-vous faire ici ?

si c'est pour dîner, il est trop tôt ; si c'est pour me voir, il est trop tard. Puis, se ravisant : — Entrez ; je sais ce que vous cherchez, et n'ai rien de caché... même pour vous. — Cela me promettait une bonne scène ! J'entre : la marmite était au feu. — Ma chère amie, dit Jean-Jacques, as-tu salé le pot ? y as tu mis des carrottes ? et bien d'autres questions de la même importance. J'étais à mille lieues de cette espèce d'apologue. — Vous voilà suffisamment instruit des secrets de ma maison, et je défie toute votre sagacité d'y jamais rien trouver qui puisse servir à la comédie que vous faites. Il ne se doutait pas qu'il venait de m'en fournir le meilleur trait. Calme et serein, je restais toujours là ; j'attendais son dernier mot. — Bon soir, Monsieur, allez finir votre *Défiant*. — Je vais vous obéir : mais pardon, mon cher Jean-Jacques, est-ce *défiant* qu'il faut dire, ou *méfiant ?* car un habile grammairien, M. Domergue,

me rend perplexe à cet égard. — Comme il vous plaira, Monsieur, comme il vous plaira ; bon soir.

Qu'aurait fait, qu'aurait dit mon éloquent voisin ? Les exclamations, les protestations, les mouvements oratoires et le grand pathétique auraient été mis en jeu ! Rien de tel : je laissai dire Jean-Jacques, l'applaudissant du geste et de la voix. Quand il eut fini, je l'embrassai malgré lui ; et, par méprise, il me serra la main : de sorte que je ne me tiens pas encore pour battu. S'il en arrivait autrement, je suis tout consolé. Faites de même, et dites avec moi :

> Je sais rendre au Sultan de fidèles services,
> Mais je laisse au vulgaire adorer ses caprices.

A travers ce persiflage de Rulhieres et son enjouement frelaté, le vrai perçait. Des motifs plus graves que les siens me décidèrent. Si j'avais cru possible de guérir Jean-Jacques, je m'y serais dévoué.

D'ailleurs, j'avais tout à perdre en persistant, et lui rien à gagner. Je retins donc ma lettre *à la Plutarque ;* et, faisant taire une sensibilité agonisante, j'en écrivis une autre. Qu'il m'en a coûté de l'écrire, surtout de l'envoyer ! quels adieux ! quel dénouement ! J'ai longtemps éprouvé des regrets qui ressemblaient à des remords. Pourquoi ai-je tenu tête à cet infortuné ? pourquoi l'ai-je pris au mot, lui qui n'avait pas tout-à-fait rompu avec moi ? le sort en était jeté. Hélas ! c'est le premier ami que j'aie perdu : ce sera le dernier, je l'espère, à moins que le destin ne me fasse rencontrer un autre Jean-Jacques ; mais la nature ne reproduit pas souvent les phénomènes qui la contrarient.

DERNIÈRE RÉPONSE.

Fidis offendar medicis, irascar amicis.
HORAT.

MONSIEUR, ce que vous savez très-bien, dites-vous, c'est que je vous trompe: moi, ce que je sais mieux que vous, c'est que je n'ai jamais trompé personne, et ne suis pas le seul qui le sache; au reste, ma conscience me suffit.

Quoique vous m'ayiez fait autant de mal qu'un méchant en puisse faire, je ne crois pas encore que vous soyiez méchant. Vous avez votre manie, Pascal avait la sienne: mais il y a cette différence entre vous, Monsieur, et l'auteur des *Provinciales*, c'est que la vue du précipice imaginaire qui sans cesse effrayait ce grand homme, ne nuisait qu'à lui seul; au lieu que votre méfiance, trop active, blesse et diffame tous ceux qui vous approchent. Vous en guérirez peut-

être ; je le souhaite plus que je ne l'espère.

Je vous salue, Monsieur, très-humblement.

DUSAULX.

Rousseau ne répliqua pas. — Quoi ! me dit M. Dupont, il en est resté là ? — Que répondre à des faits avérés, et dont il convenait lui-même ? — S'il n'a plus écrit, il a du moins parlé ? — Je ne sache pas que depuis notre éternelle séparation, il soit sorti de sa bouche un seul mot capable de m'offenser : au contraire, j'ai appris avec reconnaissance qu'il s'était expliqué sur mon compte d'une manière trop honorable pour le répéter. Cependant, il avait pris la précaution d'insérer notre correspondance dans ses *liasses numérotées*, pour servir un jour à la réintégration de sa mémoire.

Vous me demandez si je l'ai revu ? Je ne l'ai rencontré qu'une fois, par hasard, aux travaux de l'Etoile voisine des Champs-

Elysées. Son premier mouvement et le mien, furent réciproquement de tomber dans les bras l'un de l'autre, mais il s'arrêta au milieu de son élan. — Qui l'a donc retenu ? — La méfiance, dont un accès, plus violent qu'à l'ordinaire, le saisit tout-à-coup. Situé sur le bord d'une tranchée profonde, et me voyant à ses côtés, il craignit apparemment que je ne l'y précipitasse ; tout du moins m'autorisait à le croire. Il tremblait de tous ses membres : tantôt il élevait des bras suppliants vers le ciel ; tantôt, comme s'il eût invoqué ma pitié, il me montrait l'abîme ouvert sous ses pas. Je ne compris que trop ce langage muet. M'éloignant de lui, je tâchai de le rassurer par les plus tendres démonstrations : quoiqu'il en parût touché, il passa son chemin. — Je te pardonne, lui criai-je de loin, tout le mal que tu m'as fait, et je sens qu'il ne tiendrait qu'à toi de me remettre à de nouvelles épreuves. Le vent emporta mes paroles.

RÉSULTAT.

CÉDANT à vos instances, je vous ai fait, mes amis, le récit aussi fidèle qu'impartial de mes rapports avec Jean-Jacques Rousseau : mais je ne vous l'ai guère montré qu'aux prises avec lui-même ; c'est-à-dire, ne cessant de lutter contre une humeur inquiète et un caractère indomptable : je ne vous l'ai guère montré que payant à la nature humaine le tribut de faiblesses que, savants ou ignorants, nous lui payons tous d'une manière plus ou moins frappante. Justes comme vous l'êtes, vous sentez avec moi, que lorsqu'il s'agit d'un homme entraîné par l'impatience de son génie hors de sa propre sphère, et qui a constamment cherché le mieux dans le possible ; vous sentez, dis-je, qu'il ne convient pas d'apprécier un pareil homme, d'après des mœurs domestiques, des liaisons particulières et des caprices momentanés. Ce

n'est plus désormais que dans ses œuvres immortelles, et qui, malgré les erreurs qu'on y remarque, le mettent à côté de Platon, que vous trouverez le vrai Jean-Jacques. Ses inconséquences, ses aspérités, ses méprises involontaires, et la plupart des reproches qu'on lui a faits, tomberont dans l'oubli, ou n'inspireront que de la pitié : ce qu'il eut de beau, de grand et de sublime, vivra dans la mémoire des hommes.

Grâces vous soient rendues, me dit M. Dupont : ces deux entretiens ne seront pas oubliés dans nos montagnes.

NOTICE

DE LA CORRESPONDANCE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU AVEC M. DE SAINT-GERMAIN.

Has toties optata exegit gloria pœnas.
JUVEN.

ON verra dans cette Notice, où en était Jean-Jacques lorsque je l'ai connu personnellement et pour la première fois. Peut-être saura-t-on à quoi s'en tenir sur ses inconcevables bizarreries, si l'on prend la peine de rapprocher ce qui précède de ce que je vais exposer, d'après son propre vœu.

J'ai déja remarqué qu'il recherchait

ceux qui le négligeaient, et fuyait ceux qui le recherchaient. Ce fut ainsi qu'il se conduisit en Suisse, où il s'était réfugié pour se soustraire aux persécutions du parlement et de la sorbonne. S'étant établi à Bourgoin, où l'avait précédé sa grande renommée, tout le monde courut après lui; le seul M. de Saint-Germain, ferme dans ses principes, l'évita longtemps; et cela, par des motifs religieux. Rousseau s'en aperçut: il lui écrivit cette première lettre sous le nom de Renou, le 9 novembre 1768.

« Je n'ai pas, Monsieur, l'honneur d'être connu de vous, et je sais que vous n'aimez pas mes opinions; mais je sais que vous êtes un brave militaire, un gentilhomme plein d'honneur et de droiture, qui a dans son cœur la véritable religion, celle qui fait les gens de bien. Voilà tout ce que je cherche. On ne séduit pas M. de Saint-Germain, on l'intimide encore moins: passez-moi, Monsieur, la fami-

liarité du terme, vous êtes précisément l'homme qu'il me faut. »

« J'aurais, Monsieur, à mettre en dépôt dans le cœur d'un honnête homme, des confidences qui n'en sont pas indignes, et qui soulageraient le mien. Si vous voulez bien être ce généreux dépositaire, ayez la bonté de m'assigner chez vous l'heure et le jour d'une audience paisible, et je m'y rendrai. Je vous préviens que ma confiance ne sera mêlée d'aucune indiscrétion ; que je n'ai à vous demander ni soins, ni conseils, ni rien qui puisse vous donner la moindre peine, ou vous compromettre en aucune façon : vous n'aurez d'autre usage à faire de ma confidence que d'en honorer un jour ma mémoire, quand il n'y aura plus de risque à parler, etc. »

Dès qu'il ne s'agissait que de faire du bien, de consoler, et d'éclairer peut-être un homme malheureux, M. de Saint-Germain n'hésita pas. Qu'il fut affligé lors-

qu'il le vit tomber dans des agitations convulsives ! lorsqu'il l'entendit s'écrier : « J'ai des ennemis implacables dans tous « les ordres et de toutes les espèces ; « ils me poursuivent de toutes les manière « res, etc. » Point de faiblesse, se dit M. de Saint-Germain, suffisamment instruit de la cause de ces violents accès. — Vous me surprenez, Monsieur, et je vous déclare que je ne voudrais pas changer ma philosophie, qui n'est que du bon sens, contre la vôtre dont on fait tant de bruit. Le désespoir où vous êtes dérange et tue votre esprit. Que diriez-vous d'un homme de bien que l'on aurait volé, pillé, trahi, blessé même dans son honneur, et qui se condamnerait à mourir de rage, parcequ'il y a dans le monde des méchants et des calomniateurs ? Cette question frappa tellement Rousseau, qu'il ne répondit rien. Profitant de son avantage, M. de Saint-Germain insista : — Que diriez-vous de cet homme de bien ?

comment le nommeriez-vous? Au surplus, Monsieur, il y a un moyen aussi simple qu'infaillible pour confondre ceux qui nous décrient. — Quel est-il? — C'est de devenir meilleur.

Rousseau tout en pleurs, et subjugué par l'empire de la raison, se jeta au cou de M. de Saint-Germain. — Il n'y a, lui dit-il, que des militaires qui parlent avec cette franchise. — Puisqu'elle ne vous offense pas, je vous observerai que, plein d'amour propre, vous êtes puni par où vous avez péché. Vous croyiez avoir tellement étonné les humains, qu'ils allaient vous élever des autels. Vous deviez assez les connaître, pour savoir que ce qu'ils approuvent aujourd'hui, ils le blâment demain. Si vous aviez eu des principes supérieurs à vos passions et d'autres vues, vous jouiriez d'une consolation qui vous manquera, tant que vous persisterez dans les opinions qui vous aveuglent sur vos plus grands intérêts.

Loin de déplaire à Jean-Jacques, ce langage le confirma dans le choix qu'il voulait faire de M. de Saint-Germain pour être le dépositaire de son Adresse à la postérité. Sur le champ il met la main à l'œuvre, se bat les flancs, s'exaspère au point qu'il ne voit ou ne croit voir que des monstres sur la terre, et n'y reconnaît plus d'autres vertus que les siennes. Tant il est vrai que la justice, la paix de l'âme et le bonheur ne sont pas toujours les fruits des talents les plus rares ! Tandis que dénué de faits, et ne marchant que de suppositions en suppositions, il composait ce dernier testament de l'orgueil en démence, cette pièce où les nations ne sont pas mieux traitées que les individus, il y eut de part et d'autre plusieurs entrevues, et quelques lettres préliminaires.

« Si vous avez, Monsieur, lui écrivit M. de Saint-Germain, à me confier des choses qui ne s'accordent pas avec la

religion que je professe, je ne peux y prendre aucune part : si elle n'est point compromise, elle me prescrit de vous être agréable et utile autant qu'il est en mon pouvoir. Vous faut-il, pour ce que vous avez à me confier, un homme ami de la vérité, et qui n'ait d'autre crainte que de faire le mal ? en ce cas, vous pouvez disposer de moi. » Rousseau lui répondit : « Ne craignez, de ma part, rien qui puisse vous déplaire : je respecte trop pour cela et vous et vos sentiments ; les miens, qui ne vous sont pas connus, en sont moins éloignés que vous ne pensez. »

Ayant fini son testament, c'est-à-dire, la lettre suivante étant achevée, Rousseau, dans l'envoi qu'il en fit à M. de Saint-Germain, lui dit : « Les angoisses et les serrements de cœur que j'éprouvais en l'écrivant, ne m'ont pas permis d'en faire une autre copie plus au net. L'indignation qui m'arrêtait à chaque ligne, m'a trop fait sentir que le rôle d'accusé n'est

pas fait pour moi. Malgré le désordre qui règne dans cette lettre, elle contient des éclaircissements dont j'ai cru que vous ne dédaigneriez pas d'être le dépositaire, et qui peuvent importer un jour au triomphe de la vérité. Je ne vous demande point, Monsieur, de secret sur cette lettre; j'ose prévoir qu'elle sera dans votre famille un monument non méprisable de vos bontés pour celui qui l'a écrite, et de l'honneur qu'il sut rendre à vos vertus.»

Je m'étais d'abord proposé de ne la présenter, cette lettre importante, que par extrait, comme je l'ai fait et le ferai des autres; et cela, tant à cause de sa longueur, que pour éviter les doubles emplois; car j'en ai déja cité dans les deux entretiens plusieurs fragments, que Rousseau lui-même m'avait communiqués ou débités comme s'il les eût improvisés : mais en y réfléchissant j'ai senti que si je morcelais cette pièce, unique dans son genre, je détruirais la sorte d'intérêt qui résulte de

son ensemble. Ceux qui savent lire, j'ose le présumer, n'en passeront pas une ligne; et, laissant là le reste de cet ouvrage, y reviendront plus d'une fois. Remarquez que le signal de détresse, je veux parler de l'épigraphe, est mis en tête de la lettre suivante.

LETTRE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A M. DE SAINT-GERMAIN.

(C'est la cinquième du Manuscrit.)

A Monquin, 17 $\frac{26}{2}$ 70.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

Où êtes-vous, brave Saint-Germain? Quand pourrai-je vous embrasser, et ré-

chauffer au feu de votre courage, celui dont j'ai besoin pour supporter les rigueurs de ma destinée? Qu'il est cruel, qu'il est déchirant pour le plus aimant des hommes, de se voir devenir l'horreur de ses semblables, en retour de son tendre attachement pour eux, et sans pouvoir imaginer la cause de cette frénésie, ni par conséquent la guérir! Quoi! l'implacable animosité des méchants peut-elle donc ainsi renverser les têtes et changer les cœurs de toute une nation, de toute une génération? lui montrer noir ce qui est blanc, lui rendre odieux ce qu'elle doit aimer, lui faire estimer l'iniquité, justice; la trahison, générosité? Ah! c'est aussi trop accorder à la puissance, que de lui soumettre ainsi le jugement, le sentiment, la raison, et de se dépouiller pour elle, de tout ce qui nous fait hommes.

Quels sont mes torts envers M. de Choiseul? Un seul, mais grand; celui d'avoir pu l'estimer. Dans ma retraite, je ne con-

naissais de lui que son ministère : son pacte de famille me prévint en faveur de ses talents. Il avait paru bien disposé pour moi ; cette bienveillance m'en avait inspiré. Je ne savais rien de son naturel, de ses goûts, de ses inclinations, de son caractère ; et dans les ténèbres où je suis plongé depuis tant d'années, j'ai longtemps ignoré tout cela. Jugeant du reste par ce qui m'était connu, je lui donnai des louanges qu'il méritait trop peu pour les prendre au pied de la lettre : il se crut insulté. De là, sa haine et tous mes malheurs. En me punissant de mon tort, il m'en a corrigé. S'il me punit maintenant de lui rendre justice, il ne peut être trop sévère ; car, assurément, je la lui rends bien.

Pour mieux assouvir sa vengeance, il n'a voulu ni ma mort qui finissait mes malheurs, ni ma captivité qui m'eût du moins donné le repos. Il a conçu que le plus grand supplice d'une ame fière et

brûlante d'amour pour la gloire, était le mépris et l'opprobre ; et qu'il n'y avait point pour moi de pire tourment que celui d'être haï. C'est sur ce double objet qu'il a dirigé son plan. Il s'est appliqué à me travestir en monstre effroyable ; il a concerté dans le secret, l'œuvre de ma diffamation ; il m'a fait enlacer de toutes parts, par ses satellites ; il m'a fait traîner par eux dans la fange ; il m'a rendu la fable du peuple, et le jouet de la canaille. Pour m'accabler encore mieux de la haine publique, il a pris soin de la faire sortir par les moqueuses caresses des fourbes dont il me faisait entourer ; et pour dernier raffinement, il a fait ensorte que partout les égards et les attentions parussent me suivre, afin que, quand trop sensible aux outrages j'exhalerais quelques plaintes, j'eusse l'air d'un homme qui n'est pas à son aise avec lui-même, et qui se plaint des autres, parcequ'il est mécontent de lui.

Pour m'isoler et m'ôter tout appui, les moyens étaient simples. Tout cède à la puissance, et presque tout à l'intrigue. On connaissait mes amis ; on a travaillé sur eux ; aucun n'a résisté. On a éventé par la poste toutes les correspondances que je pouvais avoir. On m'a détaché de temps en temps, de petits chercheurs de places, de petits imploreurs de recommandations, pour savoir par eux, s'il ne restait personne qui eût pour moi de la bienveillance, et travailler aussitôt à me l'ôter. Je connais si bien ce manège, et j'en ai si bien senti le succès, que je ne serais pas sans crainte pour M. de Saint-Germain lui-même, si je le savais moins clair-voyant, et que je connusse moins sa sagesse et sa fermeté. Parmi les objets de tant de vigilance, mes papiers n'ont pas été oubliés. J'ai confié tous ceux que j'avais, en des mains amies ou que je crus telles : tous sont à la merci de mes ennemis. Enfin, l'on m'a lié moi-même

par des engagements, dont j'ai cru vainement acheter mon repos, et qui n'ont servi qu'à me livrer pieds et poings liés au sort qu'on voulait me faire. On ne m'a laissé pour défense, que le ciel, dont on ne s'embarrasse guère, et mon innocence, qu'on n'a pu m'ôter.

Parvenu une fois à ce point, tout le reste va de lui-même et sans la moindre difficulté. Les gens chargés de disposer de moi, ne trouvent plus d'obstacles. Les essaims d'espions malveillants et vigilants dont je suis entouré, savent comment ils ont à faire leur cour. S'il y a du bien, ils se garderont de le dire, ou prendront grand soin de le travestir : s'il y a du mal, ils l'aggraveront ; s'il n'y en a pas, ils l'inventeront. Ils peuvent me charger tout à leur aise ; ils n'ont pas peur de me trouver là pour les démentir. Chacun veut prendre part à la fête, et présenter le plus beau bouquet. Dès qu'il est convenu que je suis un homme noir, c'est à qui me

controuvera le plus de crimes. Quiconque en a fait un, peut en faire cent; et vous verrez que bientôt j'irai violant, brûlant, empoisonnant, assassinant à droite et à gauche pour mes menus plaisirs, sans m'embarrasser des foules de surveillants qui me guettent, sans songer que les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux; que les murs qui m'entourent, ont des oreilles; que je ne fais pas un pas qui ne soit compté, pas un mouvement de doigt qui ne soit noté; et sans que, durant tout ce temps-là, personne ait la charité de pourvoir à la sûreté publique, en m'empêchant de continuer toutes ces horreurs, dont ils se contentent de tenir tranquillement registre, tandis que je les fais tranquillement sous leurs yeux : tant la haine est aveugle et bête dans sa méchanceté! Mais n'importe : dès qu'il s'agira de m'imputer des forfaits, je vous réponds que le bon M. de Choiseul sera coulant sur les preuves, et qu'après ma mort toutes

ces inepties deviendront autant de faits incontestables, parceque monsieur l'un, et monsieur l'autre, et madame celle-ci, et mademoiselle celle-là, tous gens de la plus haute probité, les auront attestés, et que je ne ressusciterai pas pour y répondre.

Encore une fois, tout devient facile, et désormais on va faire de moi tout ce qu'on voudra de mauvais. Si je reste en repos, c'est que je médite des crimes; et peut-être le pire de tous, celui de dire la vérité. Si, pour me distraire de mes maux, je m'amuse à l'étude des plantes, c'est pour y chercher des poisons. Mon Dieu! quand quelque jour ceux qui sauront quel fut mon caractère, et qui liront mes écrits, apprendront qu'on a fait de J. J. Rousseau un empoisonneur, ils demanderont quelle sorte d'êtres existaient de son temps, et ne pourront croire que ce fussent des hommes.

Mais comment en est-on venu là? quel fut le premier forfait qui rendit les autres

croyables ? Voilà ce qui me passe ; voilà l'étonnante énigme. C'est ce premier pas qu'il faut expliquer, et qui n'offre à mes yeux qu'un abyme impénétrable. M. de S. Germain, dans ce que vous connaissez de moi par vous-même, trouvez-vous de l'étoffe pour faire un scélérat ? Tel je parais à vos yeux depuis plus d'un an, tel je fus pendant près de soixante. Je n'eus jamais que des goûts honnêtes, que des passions douces : je m'élevai, pour ainsi dire, moi-même ; je me livrai par choix aux meilleures études ; je ne cultivai que des talents aimables. J'aimai toujours la retraite, la vie paisible et solitaire. J'ai passé la jeunesse et l'âge mûr, chéri de mes amis, bien voulu de mes connaissances, tranquille, heureux, content de mon sort, et sans avoir eu jamais qu'une seule querelle avec un extravagant, laquelle tourna toute à ma gloire. Malheureusement, ayant déja passé l'âge mûr, je me laissai tenter enfin de communiquer au

public, dans des livres qui ne respirent que la vertu, des maximes que je crus utiles à mes semblables, ou de nouvelles idées pour le progrès des beaux arts. Me voilà devenu depuis lors un homme noir; de quelle façon ? je l'ignore. Eh ! quels sont ces malheureux, dont les âmes sombres et concentrées couvent le crime ? Sont-ce des auteurs, des gens de lettres, dévoués à la paisible occupation d'écrire des livres, des romans, de la musique, des opéras ? Ont-ils des cœurs ouverts, confiants, faciles à s'épancher ? Et où de pareils secrets se cacheraient-ils un moment dans le mien, transparent comme le cristal, et qui porte à l'instant dans mes yeux et sur mon visage, chaque mouvement dont il est affecté? Seul, étranger, sans parti, livré dans ma retraite à de pareils goûts, quel avantage, quel moyen, quelle tentation pouvais-je avoir de mal faire ? Quoi ! lorsque l'amour, la raison, la vertu, prenaient sous ma plume leurs

plus doux, leurs plus énergiques accents; lorsque je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme ; lorsque je planais dans l'empyrée au milieu des objets charmants et presque angéliques dont je m'étais entouré ; c'était précisément alors, et pour la première fois, que ma noire et farouche âme méditait, digérait, commettait les forfaits atroces, dont on ne me voila l'imputation que pour m'ôter les moyens de m'en défendre; et cela, sans motif, sans raison, sans sujet, sans autre intérêt que celui de satisfaire la plus infernale férocité ! Et l'on peut.....
Si jamais pareille contradiction, pareille extravagance, pareille absurdité pouvait réellement trouver foi dans l'esprit d'un homme, oui, j'ose le dire sans crainte, il faudrait étouffer cet homme-là.

Les passions qui portent au crime, sont analogues à leurs noirs effets. Où furent les miennes ? Je n'ai connu jamais les

passions haineuses : jamais l'envie, la méchanceté, la vengeance, n'entrèrent dans mon cœur. Je suis bouillant, emporté, quelquefois colère, jamais fourbe ni rancunier ; et quand je cesse d'aimer quelqu'un, cela s'aperçoit bien vîte. Je hais l'ennemi qui veut me nuire ; mais sitôt que je ne le crains plus, je ne le hais plus. Que Diderot, que Grimm surtout, le premier, le plus caché, le plus ardent, le plus implacable, celui qui m'attira tous les autres, dise pourquoi il me hait. Est-ce pour le mal qu'il a reçu de moi ? Non, c'est pour celui qu'il m'a fait ; car souvent l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Dirai-je mes torts envers lui ? J'en sais deux. Le premier : je l'ai trop aimé. Le second : *son cœur fut déchiré par la louange qui n'était pas pour lui* (*). Si lui, si Diderot ont quelque

(*) Passage remarquable du *Petit-Prophète*, ouvrage de M. Grimm, et dans lequel il s'est peint sans y songer.

autre grief, qu'ils le disent. Ils ont découvert, dira-t-on, que j'étais un monstre. Ah ! c'est une autre affaire ; mais toujours est-il sûr que ce monstre ne leur fit jamais de mal.

Madame la comtesse de Boufflers me hait, et en femme ; c'est tout dire. Quels sont ses griefs ? Les voici.

Le premier. J'ai dit dans l'*Héloïse*, que la femme d'un charbonnier était plus respectable que la maîtresse d'un prince : mais quand j'écrivis ce passage, je ne songeais ni à elle, ni à aucune femme en particulier ; je ne savais pas même alors qu'il existât une comtesse de Boufflers, encore moins qu'elle pût s'offenser de ce trait ; et je n'ai fait que longtemps après connaissance avec elle.

Le second. Madame de Boufflers me consulta sur une tragédie en prose, de sa façon ; c'est-à-dire, qu'elle me demanda des éloges. Je lui donnai ceux que je crus lui être dus : mais je l'avertis que sa pièce

ressemblait beaucoup à une pièce anglaise que je lui nommai. J'eus le sort de Gil-Blas auprès de l'évêque prédicateur.

Le troisième. Madame de Boufflers était aimable alors, et jeune encore. Les amitiés dont elle m'honora, me touchèrent plus qu'il n'eût fallu peut-être. Elle s'en apperçut. Quelque temps après, j'appris ses liaisons, que dans ma bêtise je ne savais pas encore. Je ne crus pas qu'il convînt à Jean-Jacques Rousseau d'aller sur les brisées d'un prince du sang, et je me retirai. Je ne sais, Monsieur, ce que vous penserez de ce crime ; mais il serait singulier que tous les malheurs de ma vie fussent venus de trop de prudence, dans un homme qui en eut toujours si peu.

Madame la maréchale de Luxembourg me hait ; elle a raison. J'ai commis envers elle, des balourdises bien innocentes assurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais femme ne pardonne, quoiqu'on n'ait pas eu l'intention

de l'offenser. Cependant je ne puis la croire essentiellement méchante, ni perdre le souvenir des jours heureux que j'ai passés près d'elle et de M. de Luxembourg. De tous mes ennemis, elle est la seule que je croie capable de retour, mais non pas de mon vivant. Je desire ardemment qu'elle me survive, sûr d'être regretté, peut-être pleuré d'elle après ma mort.

Ajoutez à cette courte liste, M. de Choiseul dont j'ai déja parlé, et qui malheureusement à lui seul en vaut mille; le docteur Tronchin, avec qui je n'eus d'autre tort que d'être Genevois comme lui, et d'avoir autant de célébrité, quoique j'eusse gagné moins d'argent; enfin le baron d'Holbach, aux avances duquel j'ai résisté longtemps, par la seule raison qu'il était trop riche: raison que je lui dis pour réponse à ses instances, et qui malheureusement ne se trouva que trop juste dans la suite. Sur mes premiers écrits, et sur le bruit qu'ils firent, il se prit pour moi d'une telle

haine, et, comme je crois, par l'impulsion de Grimm, qu'il me traita dans sa propre maison, et sans le moindre sujet, avec une brutalité sans exemple. Diderot et M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, furent témoins de la querelle; et le dernier m'a souvent dit depuis lors, qu'il avait admiré ma patience et ma modération.

Ces détails, Monsieur, sont dans la plus exacte vérité. Trouvez-vous là quelque méchanceté dans le pauvre Jean-Jacques? Voilà pourtant les seuls ennemis personnels que j'aie eus jamais. Tous les autres ne le sont que par jalousie; comme d'Alembert, avec lequel j'ai eu très-peu de liaison; ou sur parole; comme la foule; ou parce qu'en général les lâches aiment à faire leur cour aux puissants, en achevant d'accabler ceux qu'ils oppriment. Que puis-je faire à cela?

Les naturels haineux, jaloux, méchants, ne se déguisent guère. Leurs propos, leurs

écrits décèlent bientôt leurs penchants ; ils vont toujours se mêlant des affaires des autres. Les pointes de la satyre lardent leurs discours et leurs ouvrages ; les mots couverts, les allusions malignes leur échappent malgré eux. Mes écrits sont dans les mains de tout le monde, et vous connaissez mon ton. Veuillez, Monsieur, juger par vous-même, et voyez s'il y a de la malignité dans mon cœur.

Le jeu : je ne puis le souffrir. Je n'ai vraiment joué qu'une fois en ma vie, au Redoute à Venise. Je gagnai beaucoup, m'ennuyai, et ne jouai plus. Les échecs, où l'on ne joue rien, sont le seul jeu qui m'amuse. Je n'ai pas peur d'être un Béverley.

L'ambition, l'avidité, l'avarice : je suis trop paresseux, je déteste trop la gêne, j'aime trop mon indépendance, pour avoir des goûts qui demandent un homme laborieux, vigilant, courtisan, souple, intrigant, les choses du monde les plus

contraires à mon humeur. M'a-t-on vu souvent aux toilettes des femmes, ou dans les antichambres des grands ? Ce sont pourtant là les portes de la fortune. J'ai refusé beaucoup de places, et n'en recherchai jamais. C'est par paresse que je suis attaché à l'argent que j'ai, crainte de la peine d'en chercher quand je n'en ai plus : mais je ne crois pas qu'il me soit arrivé de ma vie, ayant le nécessaire du moment, de rien convoiter au-delà ; et, après avoir vécu dans une honnête aisance, je me vois prêt à manquer de pain sur mes vieux jours, sans en avoir grand souci. Combien j'ai laissé échapper de choses, par ma nonchalance à les retenir ou à les saisir ! Citons un seul fait. Un receveur-général des finances, auquel j'étais attaché depuis longtemps, m'offre sa caisse ; je l'accepte. Au bout de quinze jours, l'embarras, l'assujettissement, l'inquiétude surtout de cette maudite caisse, me font tomber malade. Je finis par quitter

la caisse, et me faire copiste de musique à six sous la page. M. de Francueil, à qui je marque ma résolution, me croit encore dans le transport de la fièvre, vient me voir, me parle, m'exhorte, ne m'ébranle pas. Il attend inutilement; et voyant ma résolution bien prise et bien confirmée, il dispose enfin de sa caisse, et me donne un successeur. Ce fait seul prouve, ce me semble, que l'avidité de l'argent n'est pas mon défaut, et j'en pourrais donner des preuves récentes, plus fortes que celle-là. Et de quoi me servirait l'opulence? Je déteste le luxe, j'aime la retraite, je n'ai que les goûts de la simplicité, je ne saurais souffrir autour de moi des domestiques; et quand j'aurais cent mille livres de rentes, je ne voudrais être ni mieux vêtu, ni mieux logé, ni mieux nourri que je ne le suis. Je ne voudrais être riche que pour faire du bien, et l'on ne cherche pas à satisfaire un pareil goût par des crimes.

Les femmes ! . . . . . Oh ! voici le grand article ; car assurément le violateur de la chaste Vertier doit être un terrible homme auprès d'elles ; et le plus difficile des travaux d'Hercule doit peu lui coûter, après celui-là. Il y a quinze ans qu'on eût été étonné de m'entendre accuser de pareille infamie ; mais laissez faire M. de Choiseul et madame de Boufflers : ils ont bien opéré d'autres métamorphoses, et je les vois en train de ne s'arrêter plus guère que par l'impossibilité d'en imaginer. Je doute qu'aucun homme ait eu une jeunesse plus chaste que la mienne. J'avais trente ans passés, sans avoir eu qu'un seul attachement, ni fait à son objet qu'une seule infidélité : c'était là tout. Le reste de ma vie a doublé cette licence ; je n'ai pas été plus loin. Je ne fais point honneur de cette réserve à ma sagesse ; elle est bien plus due à ma timidité ; et j'avoue avoir manqué par elle, bien des bonnes-fortunes que j'ai convoitées, et qui, si j'en avais

tenté l'aventure, ne m'auraient peut-être pas réduit au même crime auquel, selon la Vertier, m'ont entraîné ses attraits.

Pour contenter les besoins de mon cœur, encore plus que ceux de mes sens, je me donnai une compagne honnête et fidelle, dont, après vingt-cinq ans d'épreuve et d'estime, j'ai fait ma femme. Si c'est là ce qu'on appelle de la débauche, je m'en honore, et ce n'est pas du moins celle-là qui mène dans les lieux publics. L'exemple, la nécessité, l'honneur de celle qui m'était chère, d'autres puissantes raisons me firent confier mes enfants à l'établissement fait pour cela, et m'empêchèrent de remplir moi-même le premier, le plus saint des devoirs de la nature. En cela, loin de m'excuser, je m'accuse ; et quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur, qui gémit et qui la dément. Je ne fis point un secret de

ma conduite à mes amis, ne voulant pas passer à leurs yeux pour meilleur que je n'étais. Quel parti les barbares en ont tiré ! Avec quel art ils l'ont mise dans le jour le plus odieux ! Comme ils se sont plu à me peindre en père dénaturé, parce que j'étais à plaindre ! Comme ils ont cherché à tirer du fond de mon caractère, une faute qui fut l'ouvrage de mon malheur ! Comme si pécher n'était pas de l'homme, et même de l'homme juste ! Elle fut grave, sans doute ; elle fut impardonnable : mais aussi ce fut la seule, et je l'ai bien expiée. A cela près, et des vices qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi, je puis exposer à tous les yeux une vie irréprochable dans tout le secret de mon cœur. Ah ! que ces hommes si sévères aux fautes d'autrui rentrent dans le fond de leurs consciences, et que chacun d'eux se félicite, s'il sent qu'au jour où tout sans exception sera manifesté, lui-même en sera quitte à meilleur compte !

La Providence a veillé sur mes enfants, par le péché même de leur père. Eh Dieu ! quelle eût été leur destinée, s'ils avaient eu la mienne à partager ? Que seraient-ils devenus dans mes désastres ? Ils seront ouvriers ou paysans ; ils passeront dans l'obscurité, des jours paisibles : que n'ai-je eu le même bonheur ! Je rends au moins grâces au ciel, de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie, et de les en avoir préservés. J'aime mieux qu'ils vivent du travail de leurs mains sans me connaître, que de les voir avilis et nourris par la traîtresse générosité de mes ennemis, qui les instruiraient à haïr, peut-être à trahir leur père ; et j'aime mieux cent fois être ce père infortuné qui commit la faute et qui la pleure, que d'être le méchant qui la révèle, l'étend, l'amplifie, l'aggrave avec la plus maligne joie ; que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de son ami, et divulgue, pour le diffamer, le secret qu'il a versé dans son sein.

Mais des fautes, quelque grandes qu'elles soient, n'en supposent pas de contradictoires. Les débauchés sont peu dans le cas d'en commettre de pareilles, comme ceux qui s'occupent, dans le port, à charger des vaisseaux que bientôt ils perdent de vue, ne songent guère à les assurer. Mes attachements me préservèrent du désordre; et toujours, je le répète, je fus réglé dans mes mœurs. Je ne doute pas même que celles de ma jeunesse n'aient contribué, dans la suite, à répandre dans mes écrits cette vive chaleur que les gens qui ne sentent rien prennent pour de l'art, mais que l'art ne peut contrefaire, et que ne saurait fournir un sang appauvri par la débauche. Pour répondre à ces hommes vils qui m'osent accuser d'avoir gagné dans des lieux que je ne connais point, des maux que je connais encore moins, je ne voudrais que la *Nouvelle Héloïse*. Est-ce ainsi qu'on apprend à parler dans la crapule? Qu'on

prenne autant de débauchés qu'on voudra, tous doués d'autant d'esprit qu'il est possible, et je les défie entre eux tous, de faire une seule page à mettre à côté d'une des lettres brûlantes dont ce roman n'abonde que trop. Non, non, il est pour l'âme un prix aux bonnes mœurs, c'est de la vivifier. L'amour et la débauche ne sauraient aller ensemble ; il faut choisir. Ceux qui les confondent ne connaissent que la dernière. C'est sur leur propre état qu'ils jugent du mien ; mais ils se trompent. Adorer les femmes, et les posséder, sont deux choses très-différentes. Ils ont fait l'une, et j'ai fait l'autre. J'ai connu quelquefois leurs plaisirs, mais ils n'ont jamais connu les miens.

L'amour que je conçois, celui que j'ai pu sentir, s'enflamme à l'image illusoire de la perfection de l'objet aimé, et cette illusion même le porte à l'enthousiame de la vertu : car cette idée entre toujours dans celle d'une femme parfaite. Si

quelquefois l'amour peut porter au crime, c'est dans l'erreur d'un mauvais choix qui nous égare, ou dans les transports de la jalousie. Mais ces deux états, dont aucun n'a jamais été le mien, sont momentanés, et ne transforment point un cœur noble en une âme noire. Si l'amour m'eût fait faire un crime, il faudrait m'en punir et m'en plaindre; mais il ne me rendrait pas l'horreur des honnêtes gens.

Voilà tout, ce me semble, à moins qu'on ne veuille ajouter l'amour de la solitude; car cet amour fut la première marque à laquelle Diderot parut juger que j'étais un scélérat. Ses mystérieuses trames avec Grimm, étaient commencées quand j'allai vivre à l'Hermitage. Il publia quelque temps après le *Fils naturel*, dans lequel il inséra cette sentence : *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Je lui écrivis avec tendresse, pour me plaindre qu'il n'eût mis à ce passage aucun adoucissement. Il me répondit durement, et sans

aucune explication. Pour moi, quoique cette sentence ait quelque chose qui papillote à l'oreille, je n'y trouve qu'une absurdité ; et il est si faux qu'il n'y ait que le méchant qui soit seul, qu'au contraire il est impossible qu'un homme qui sait vivre seul soit méchant, et qu'un méchant veuille vivre seul ; car à qui ferait-il du mal, et avec qui formerait-il ses intrigues ? La sentence en elle-même exigeait donc tout au moins une explication : elle l'exigeait bien plus encore, ce me semble, de la part d'un auteur qui, lorsqu'il parlait de la sorte au public, avait un ami retiré depuis six mois dans une solitude ; et il était également choquant et mal-honnête de refuser, du moins en maxime générale, l'honorable et juste exception qu'il devait non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme et la paix dans la retraite, et dont, pour la première fois depuis que le monde

existe, un écrivain s'avise, avec un trait de plume, de faire autant de scélérats: mais Diderot avait ses vues, et ne s'embarrassait pas de déraisonner, pourvu qu'il préparât de loin les coups qu'il m'a portés dans la suite.

Je vais faire une remarque qui peut paraître légère, mais qui me paraît à moi des plus sûres pour juger de l'état interne et vrai d'un auteur. On sent dans les ouvrages que j'écrivais à Paris, la bile d'un homme importuné du tracas de cette grande ville, et aigri par le spectacle continuel de ses vices (*). Ceux que j'écrivis depuis ma retraite à l'Hermitage, respirent une tendresse de cœur, une douceur d'âme, qu'on ne trouve que dans les bo-

(*) Ajoutez les impulsions continuelles de Diderot, qui, soit qu'il ne pût oublier le donjon de Vincennes, soit avec le projet déja formé de me rendre odieux, m'allait sans cesse excitant et stimulant aux sarcasmes. Sitôt que je fus à la campagne, et que ces impulsions cessèrent, le caractère et le ton de mes écrits changèrent, et je rentrai dans mon naturel.

cages, et qui prouvent l'effet que faisaient sur moi la retraite et la campagne, et qu'elles feront toujours sur quiconque en saura sentir le charme, et y vivre aussi volontiers que moi. *Les pensées mâles de la vertu*, dit le nerveux Young, *les nobles élans du génie, les brûlants transports d'un cœur sensible, sont perdus pour l'homme qui croit qu'être seul est une solitude. Le malheureux s'est condamné à ne les jamais sentir. Dieu et la raison ! quelle immense société ! Que leurs entretiens sont sublimes ! que leur commerce est plein de douceur !* Voilà MM. Young et Diderot d'avis un peu différens, sans ajouter celui de Virgile. Pour moi, je me fais honneur d'avoir imité le scélérat Descartes, quand il s'en alla méchamment philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande.

Je viens de faire, ce me semble, une revue exacte, et je n'y vois rien encore qui m'ait pu donner des penchants pervers.

Que reste-t-il donc enfin ? L'amour de la gloire. Quoi ! ce noble sentiment qui élève l'âme aux sublimes contemplations qui l'élancent dans les régions éthérées, qui l'étend, pour ainsi dire, sur toute la postérité, pourrait lui dicter des forfaits ! Il prendrait, pour s'honorer, la route de l'infamie ! Eh ! qui ne sait que rien n'avilit, ne resserre et ne concentre l'âme comme le crime ; que rien de grand et de généreux ne peut partir d'un intérieur corrompu ? Non, non ; cherchez des passions viles pour cause à des actions viles. On peut être un mal-honnête homme, et faire un bon livre ; mais jamais les divins élans du génie n'honorèrent l'âme d'un malfaiteur ; et si les soupçons de quelqu'un que j'estimerais pouvaient à ce point ravaler la mienne, je lui présenterais mon *Discours sur l'inégalité* (*) pour toute ré-

(*) En retranchant quelques morceaux de la façon de Diderot, qu'il m'y fit insérer presque malgré moi. Il en avait ajouté de plus durs encore ; mais je ne pus me résoudre à les employer.

ponse, et je lui dirais : *Lis, et rougis* (*).

Vous me citerez Erostrate. A cela, voici ma réponse. L'histoire d'Erostrate est une fable ; mais supposons-la vraie. Erostrate, sans génie et sans talent, eut un moment la fantaisie de la célébrité, à laquelle il n'avait aucun droit. Il prit la seule et courte voie que son mauvais cœur et son esprit étroit pût lui suggérer : mais comptez que s'il se fût senti capable de faire l'*Emile*, il n'eût point brûlé le temple d'Ephèse. Non, Monsieur, on n'aspire point par le crime au prix qu'on peut obtenir par la vertu ; et voilà ce qui rend plus ridicule l'imposture dont

(*) Que serait-ce, si je lui présentais ma *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, ouvrage où le plus tendre délire perce à travers la force du raisonnement, et rend cette lecture ravissante ? Il n'y a point d'absurdité qu'on ne rende imaginable, en supposant que des scélérats peuvent traiter ainsi de pareils sujets. Démocrite prouva aux Abdéritains qu'il n'était pas fou, en leur lisant une de ses pièces ; et moi, je défie tout homme sensé qui lira cette Lettre, de pouvoir croire que l'auteur soit un coquin.

je suis l'objet. Qu'avais-je besoin de gloire et de célébrité ? Je l'avais déja toute acquise ; non par des noirceurs et des actes abominables, mais par des moyens vertueux, honnêtes, par des talents distingués, par des livres utiles, par une conduite estimable, par tout le bien que j'avais pu faire selon mon pouvoir : elle était belle, elle était sans tache : qu'y pouvais-je ajouter désormais, si ce n'est la persévérance dans l'honorable carrière dont je voyais déja d'assez près le terme? Que dis-je ? je l'avais atteint ; je n'avais plus qu'à me reposer, et jouir. Peut-on concevoir que de gaieté de cœur et par des forfaits, j'aie cherché moi-même à ternir ma gloire, à la détruire, à laisser échapper de mes mains, ou plutôt à jeter dans un transport de furie, le prix inestimable que j'avais légitimement acquis? Quoi ! le sage, le brave Saint-Germain retournerait-il exprès à la guerre pour y flétrir, par des lâchetés infâmes, les lauriers

sous lesquels il a blanchi ? Ne sait-on pas qu'une belle réputation est la plus noble et la plus douce récompense de la vertu sur la terre ? Et l'on veut qu'un homme qui se l'est dignement procurée, s'aille exprès plonger dans le crime pour la souiller ! Non, cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être ; et il n'y a que des gens sans honneur, qui puissent ne pas sentir cette impossibilité.

Mais quels sont enfin ces forfaits, dont je me suis avisé si tard de souiller une réputation déja toute acquise par mieux que des livres, par quarante ans d'honneur et d'intégrité ? Oh ! c'est ici le mystère profond qu'il ne faut jamais que je sache, et qui ne doit être ouvertement publié qu'après ma mort, quoiqu'on fasse ensorte, pendant ma vie, que tout le monde en soit instruit, hors moi seul. Pour me forcer, en attendant, de boire la coupe amère de l'ignominie, on aura soin de la faire circuler sans cesse autour de moi

dans l'obscurité ; de la faire degoutter, ruisseler sur ma tête, afin qu'elle m'abreuve, m'inonde, me suffoque ; mais sans qu'aucun trait de lumière l'offre jamais à ma vue, et me laisse discerner ce qu'elle contient. On me séquestrera du commerce des hommes, même en vivant avec eux ; tout sera pour moi secret, mystère et mensonge ; on me rendra étranger à la société, sans paraître m'en chasser ; on élèvera autour de moi un impénétrable édifice de ténèbres, on m'ensevelira tout vivant dans un cercueil. C'est exactement ainsi que, sans prétexte et sans droit, on traite en France un homme libre, un étranger qui n'est point sujet du roi, qui ne doit compte à personne de sa conduite, en continuant d'y respecter, comme il a toujours fait, le roi, les lois, les magistrats et la nation. Que s'il est coupable, qu'on l'accuse, qu'on le juge et qu'on le punisse ; s'il ne l'est pas, qu'on le laisse libre, non pas en apparence,

mais réellement. Voilà, Monsieur, ce qui est juste ; tout ce qui est hors de là, de quelque prétexte qu'on l'habille, est trahison, fourberie, iniquité.

Non, je ne serai point accusé, point arrêté, point jugé, point puni en apparence ; mais on s'attachera, sans qu'il y paraisse, à me rendre la vie odieuse, insupportable, pire cent fois que la mort. On me fera garder à vue ; je ne ferai pas un pas sans être suivi ; on m'ôtera tous moyens de rien savoir et de ce qui me regarde, et de ce qui ne me regarde pas ; les nouvelles publiques les plus indifférentes, les gazettes même me seront interdites ; on ne laissera courir mes lettres et paquets, que pour ceux qui me trahissent, on coupera ma correspondance avec tout autre ; la réponse universelle à toutes mes questions, sera toujours qu'on ne sait pas ; tout se taira dans toute assemblée à mon arrivée ; les femmes n'auront plus de langue, les barbiers seront discrets et

silencieux ; je vivrai dans le sein de la nation la plus loquace, comme chez un peuple de muets. Si je voyage, on préparera tout d'avance pour disposer de moi partout où je veux aller ; on me consignera aux passagers, aux cochers, aux cabaretiers. A peine trouverai-je à manger avec quelqu'un dans les auberges, à peine y trouverai-je un logement qui ne soit pas isolé ; enfin, l'on aura soin de répandre une telle horreur de moi sur ma route, qu'à chaque pas que je ferai, à chaque objet que je verrai, mon âme soit déchirée : ce qui n'empêchera pas que, traité comme Sancho, je ne reçoive partout cent courbettes moqueuses, avec autant de compliments de respect et d'admiration. Ce sont de ces politesses de tigres, qui semblent vous sourire au moment qu'ils vont vous déchirer.

Imaginez, Monsieur, s'il est possible, un traitement plus insultant, plus cruel, plus barbare, et dont le concert incroya-

blement unanime, laisse, au sein d'une nation toute entière, un infortuné rigoureusement seul et sans consolation. Tel est le talent supérieur de monsieur de Choiseul pour les détails ; tels sont les soins avec lesquels il est servi, quand il est question de nuire. Mais s'il s'agissait d'une œuvre de bonté, de générosité, de justice, trouverait-il la même fidélité dans ses créatures ? J'en doute. Aurait-il lui-même la même activité ? J'en doute encore plus.

J'ai beau chercher des cas où il soit permis d'accuser, de juger, de diffamer un homme à son insu, sans vouloir l'entendre, sans souffrir qu'il réponde, et même qu'il parle ; je ne trouve rien. Je veux supposer toutes les preuves possibles. Mais quand, en plein midi, toute la ville verrait un homme en assassiner un autre sur la place publique ; encore, en jugeant l'accusé, ne l'empêcherait-on pas de répondre, encore ne le jugerait-on pas sans

l'avoir interrogé. A l'inquisition l'on cache à l'accusé son délateur, je l'avoue ; mais au moins lui dit-on qu'il est accusé, au moins ne le condamne-t-on pas sans l'entendre, au moins ne l'empêche-t-on pas de parler. Un délateur secret accuse, il ne prouve pas ; il ne peut prouver dans aucun cas possible : car, comment prouverait-il ? Par des témoins ? Mais l'accusé peut avoir contre ces témoins des moyens de récusation que les juges ignorent. Par des écritures ? Mais l'accusé peut y faire apercevoir des marques de fausseté que d'autres n'ont pu connaître. Un délateur qui se cache est toujours un lâche : s'il prend des mesures pour que l'accusé ne puisse répondre à l'accusation, ni même en être instruit, il est un fourbe : s'il prenait en même temps avec l'accusé le masque de l'amitié, il serait un traître. Or, un traître qui prouve ne prouve jamais assez, ou ne prouve que contre lui-même ; et quiconque est un traître peut bien être

encore un imposteur. Eh ! quel serait, grand Dieu ! le sort des particuliers, s'il était permis de leur faire à leur insu leur procès, et puis de les aller prendre chez eux pour les mener tout de suite au supplice, sous prétexte que les preuves sont si claires, qu'il leur est inutile d'être entendus ?

Remarquez, Monsieur, je vous supplie, combien cette première accusation dut paraître extraordinaire, vu la réputation sans reproche dont je jouissais, et que soutenaient ma conduite et mes écrits. Assurément ceux qui vinrent apprendre pour la première fois aux chefs de la nation, que j'étais un scélérat, dûrent les étonner beaucoup ; et rien ne devait manquer à la preuve d'une pareille accusation pour être admise. Il y manqua pourtant au moins une petite circonstance, savoir, l'audition de l'accusé ; on se cacha de lui très-soigneusement, et il fut jugé. Messieurs ! messieurs ! quand il serait géné-

ralement permis de juger un accusé sans l'ouir, il y a du moins des hommes qui mériteraient d'être exceptés ; et Jean-Jacques pouvait espérer, ce me semble, d'être mis au nombre de ces hommes-là.

On ne vous a pas jugé, diront-ils. Et qu'avez-vous donc fait, misérables ? En feignant d'épargner ma personne, vous m'ôtez l'honneur, vous m'accablez d'opprobres ; vous me laissez la vie, mais vous me la rendez odieuse en y joignant la diffamation. Vous me traitez plus cruellement mille fois que si vous m'aviez fait mourir ; et vous appelez cela ne m'avoir pas jugé ! Les fourbes ! il ne manquait plus à leur barbarie que le vernis de la générosité.

Non, jamais on ne vit des gens aussi fiers d'être des traîtres. Prudemment enfoncés dans leurs tanières, ils s'applaudissent de leurs lâchetés, et insultent à ma franchise en la redoutant. Pour m'étouffer sans que je crie, ils m'ont auparavant attaché un

bâillon. A voir enfin leur bénigne contenance, on les prendrait pour les bourreaux de l'infortuné Don Carlos, qui prétendaient qu'il leur fût encore redevable de la peine qu'ils prenaient de l'étrangler.

En vérité, Monsieur, plus je médite sur cette étrange conduite, plus j'y trouve une complication de lâcheté, d'iniquité, de fourberie, qui la rend inimaginable. Ce qui me passe encore plus, est que tout cela paraît se faire de l'aveu de la nation entière; que non-seulement mes prétendus amis, mais d'honnêtes gens réellement estimables, y paraissent acquiescer; et que monsieur de Saint-Germain lui-même ne m'en paraît pas encore assez scandalisé. Cependant, fussé-je coupable, fussé-je en effet tout ce qu'on m'accuse d'être, tant qu'on ne m'aura pas convaincu, cette conduite envers moi serait encore injuste, fausse, inexcusable. Que doit-elle me paraître, à moi qui me sens innocent?

Soyons équitables toujours. Je ne crois pas que M. de Choiseul soit l'auteur de l'imposture ; mais je ne doute point qu'il n'ait très-bien vu que c'en était une, et que ce ne soit pour cela qu'il prend tant de mesures pour m'empêcher d'en être instruit. Car autrement, avec la haine envenimée que tout décèle en lui contre moi, jamais il ne se refuserait le plaisir de me convaincre et de me confondre, dût-il s'ôter par-là celui de me voir souffrir plus longtemps.

Quoique ma pénétration, naturellement très-mousse, mais aiguisée à force de s'exercer dans les ténèbres, me fasse deviner assez juste des multitudes de choses qu'on s'applique à me cacher, ce noir mystère est encore enveloppé pour moi d'un voile impénétrable : mais à force d'indices combinés, comparés ; à force de demi-mots échappés et saisis à la volée ; à force de souvenirs effacés, qui par hasard me reviennent, je présume Grimm et

Diderot les premiers auteurs de toute la trame. Je leur ai vu commencer, il y a plus de dix-huit ans, des menées auxquelles je ne comprenais rien ; mais que je voyais certainement couvrir quelque mystère dont je ne m'inquiétais pas beaucoup, parce que, les aimant de tout mon cœur, je comptais qu'ils m'aimaient de même. A quoi ont abouti ces menées ? Autre énigme non moins obscure. Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement, est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables, qu'ils m'auront attribués. Cependant, comme il est peu naturel qu'on les en ait crus sur leur parole, il aura fallu qu'ils aient accumulé des vraisemblances, sans oublier d'imiter le style et la main. Quant au style, un homme qui possède supérieurement l'art d'écrire, imite aisément jusqu'à certain point le style d'un autre, quoique bien marqué. C'est ainsi que Boileau imita le style de Voiture et celui de Balzac, à s'y

tromper ; et cette imitation du mien peut être surtout facile à Diderot, dont j'étudiais particulièrement la diction quand je commençai d'écrire, et qui même a mis dans mes premiers ouvrages plusieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reste, et qu'on ne saurait distinguer, du moins quant au style (*). Il est certain que sa tournure et la mienne, surtout dans mes premiers ouvrages, dont la diction est, comme la sienne, un peu sautante et sententieuse, sont parmi celles de nos contemporains les deux qui se ressemblent le plus. D'ailleurs, il y a si

(*) Quant aux pensées, celles qu'il a eu la bonté de me prêter, et que j'ai eu la bêtise d'adopter, sont bien faciles à distinguer des miennes, comme on peut le voir dans celle du philosophe qui s'argumente en enfonçant son bonnet sur ses oreilles (*Discours sur l'inégalité*) : car ce morceau est de lui tout entier. Il est certain que M. Diderot abusa toujours de ma confiance et de ma facilité, pour donner à mes écrits un ton dur et un air noir, qu'ils n'eurent plus sitôt qu'il cessa de me diriger, et que je fus livré tout-à-fait à moi-même.

peu de juges en état de prononcer sur la différence ou l'identité des styles, et ceux même qui le sont peuvent si aisément s'y tromper, que chacun peut décider là-dessus comme il lui plaît, sans craindre d'être convaincu d'erreur.

La main est plus difficile à contrefaire; je crois même cela presque impossible, dans un ouvrage de longue haleine. C'est pourquoi je présume qu'on aura préféré des lettres, qui n'ont pas la même difficulté, et qui remplissent le même objet. Quant à l'écrivain chargé de cette contrefaction, il aura été plus facile à trouver à Diderot qu'à tout autre, parce qu'étant chargé de la partie des arts dans l'*Encyclopédie*, il avait de grandes relations avec les artistes dans tous les genres. Au reste, quand la puissance s'en mêle, beaucoup de difficultés s'applanissent; et quand il s'agirait, par exemple, de décider si une écriture est ou n'est pas contrefaite, je ne crois pas qu'on eût beaucoup de

peine à trouver des experts prêts à être de l'avis qu'il plairait à monsieur de Choiseul.

Si ce n'est pas cela, ou de faux témoins, je n'imagine rien. Je pencherais même un peu pour cette dernière opinion, parce qu'assurément le benin Thevenin, quoi qu'on en dise, ne fut pas aposté pour rien ; et je ne puis imaginer d'autre objet à la fable de ce manant, et à l'adroite façon dont ceux qui l'avaient aposté l'ont accréditée (*), que de vouloir tâter d'avance comme je soutiendrais la confrontation d'un faux témoin.

Les Holbachiens, qui croyaient m'avoir

(*) Enfin, tant ont opéré les gens qui disposent de moi, qu'il reste clair comme le jour, à Grenoble et ailleurs, que le galérien Thevenin m'a prêté neuf francs aux Verrières, tandis que j'étais à Montmorency ; qu'il me les a prêtés par les mains du cabaretier Jeannet, notre commun hôte, chez qui je n'ai jamais logé, et à qui je ne parlai de ma vie ; et que je lui donnai en reconnaissance, des lettres de recommandation pour MM. de Faugnes et Haldimand, que je ne connaissais pas.

déja coulé à fond, furieux de me voir bien au château de Montmorency et chez M. le prince de Conti, firent jouer leurs machines par d'Alembert; et, profitant des piques secrettes dont j'ai parlé, firent passer, par le Temple, leur complot à l'hôtel de Luxembourg. Il est aisé d'imaginer comment M. de Choiseul s'associa pour cette affaire particulière avec la ligue, et s'en fit le chef; ce qui rendit dès-lors le succès immanquable, au moyen des manœuvres souterraines dont Grimm avait probablement fourni le plan. Ce complot a pu se tramer de toute autre manière; mais voilà celle où les indices, dans ce que j'ai vu, se rapportent le mieux. Il fallait, avant de rien tenter du côté du public, m'éloigner au préalable; sans quoi, le complot risquait à chaque instant d'être découvert, et son auteur confondu. L'*Emile* en fournit les moyens, et l'on disposa tout pour m'effrayer par un décret comminatoire, auquel on n'en voulait

cependant venir que quand j'aurais pris le parti de fuir. Mais voyant que, malgré tout le fracas dont on accompagnait la menace de ce décret, je restais tranquille et ne voulais pas démarrer, on s'avisa d'un expédient tout-puissant sur mon cœur. Madame de Boufflers, avec une grande éloquence, me fit voir l'alternative inévitable de compromettre madame de Luxembourg si j'étais interrogé, ou de mentir, ce que j'étais bien résolu de ne pas faire. Sur ce motif, auquel je ne pus résister, je partis enfin, et l'on ne lâcha le décret que quand ma résolution fut bien prise, et qu'on put le savoir. Il paraît que dès-lors le projet était arrangé entre madame de Boufflers et monsieur Hume, pour disposer de moi. Elle n'épargna rien pour m'envoyer en Angleterre. Je tins bon, et voulus passer en Suisse. Ce n'était pas là le compte de la ligue, qui par ses manœuvres parvint avec peine à m'en chasser. Nouvelles

sollicitations plus vives pour l'Angleterre : nouvelle résistance de ma part. Je pars pour aller joindre milord Maréchal à Berlin. La ligue vit l'instant où j'allais lui échapper. Son complot s'en allait peut-être en fumée, si l'on ne m'eût tendu tant de piéges à Strasbourg, qu'enfin j'y tombai, me laissai livrer à Hume, et partis avec lui pour l'Angleterre, où j'étais attendu depuis si longtemps. Dès ce moment ils m'ont tenu ; je ne leur échapperai plus.

Que je regrettai la France ! Avec quelle ardeur, avec quelle constance je surmontai tous les obstacles, tous les dangers même qu'on eut soin d'opposer à mon retour ; et cela, pour venir essuyer dans ce pays si desiré, des traitements qui m'ont fait regretter l'Angleterre ! Cependant les seize mois que j'y passai, ne furent pas perdus pour la ligue. A mon retour, je trouvai la France et l'Europe totalement changées à mon égard ; et ma

prévention, ma stupidité furent telles, que trop frappé des manœuvres de David Hume et de ses associés, je m'obstinais à chercher à Londres la cause des indignités que j'essuyais à Trye. Me voilà bien désabusé depuis que je n'y suis plus, et je rends aux Anglais la justice qu'ils me refusent. Néanmoins, s'ils étaient ce qu'on les suppose, ils auraient dit : N'imitons pas la légéreté française ; défionsnous des preuves d'accusation qu'on cache si soigneusement à l'accusé, et gardons-nous de juger sans l'entendre, un homme qu'on cajole avec tant de fausseté, et qu'on charge avec tant d'animosité.

Enfin ce complot, conduit avec tant d'art et de mystère, est en pleine exécution. Que dis-je ? il est déja consommé. Me voilà devenu le mépris, la dérision, l'horreur de cette même nation dont j'avais, il y a dix ans, l'estime, la bienveillance, j'oserais dire la considération;

et ce changement prodigieux, quoique opéré sur un homme du peuple, sera pourtant la plus grande œuvre du ministère de M. de Choiseul, celle qu'il a eue le plus à cœur, celle à laquelle il a consacré le plus de temps et de soins. Elle prouvera, par un exemple flétrissant pour l'espèce humaine, combien est forte l'union des méchants pour mal faire, tandis que celle des bons, quand elle existe, est si lâche, si faible, et toujours si facile à rompre.

Rien n'a été omis pour l'exécution de cette noble entreprise : toute la puissance d'un grand royaume, tous les talents d'un ministre intrigant, toutes les ruses de ses satellites, toute la vigilance de ses espions, la plume des auteurs, la langue des clabaudeurs, la séduction de mes amis, l'encouragement de mes ennemis, les malignes recherches sur ma vie pour la souiller, sur mes propos pour les empoisonner, sur mes écrits pour les falsi-

fier ; l'art de dénaturer, si facile à la puissance, celui de me rendre odieux à tous les ordres, de me diffamer dans tous les pays. Les détails de tous ces faits seraient presque incroyables, s'il m'était possible d'exposer ici seulement ceux qui me sont connus. On m'a lâché des espions de toutes les espèces ; aventuriers, gens de lettres, abbés, militaires, courtisans. On a envoyé des émissaires en divers pays, pour m'y peindre sous les traits qu'on leur a marqués. J'avais en Savoie un témoin de ma jeunesse, un ami que j'estimais, et sur lequel je comptais. Je vais le voir, je vois qu'il me trompe ; je le trouve en correspondance avec M. de Choiseul. J'avais à Paris un vieux compatriote, un ami, très-bon homme : on le met à la Bastille ; j'ignore pourquoi, c'est-à-dire, sous quel prétexte. Le long temps qu'il y a resté, lui fait honneur ; on l'aura trouvé moins docile qu'on n'avait cru ; je veux espérer qu'on n'aura pas lassé sa patience,

et qu'au bout de seize mois il sera sorti de la Bastille aussi honnête homme qu'il y est entré. Je desire la même chose du libraire Guy, qu'on y a mis de même, et détenu presque aussi longtemps. On disait avoir trouvé dans les papiers du premier, un projet de moi pour l'établissement d'une pure démocratie à Genève, et j'ai toujours blâmé la pure démocratie à Genève et partout ailleurs: on disait y avoir trouvé des lettres par lesquelles j'excitais les brouilleries de Genève; et non-seulement j'ai toujours blâmé les brouilleries de Genève, mais je n'ai rien épargné pour porter les représentants à la paix. Mais qu'importe qu'on en impose et qu'on mente? Un mensonge dit en l'air fait toujours son effet, surtout quand il vient des bureaux d'un ministre, et quand il tire sur moi.

En songeant au libraire de Paris, avec lequel j'eus si peu d'affaires, M. de Choiseul qui n'oublia rien, a-t-il oublié mon libraire de Hollande? Je ne sais; mais dans

un livre que celui-ci s'est obstiné à vouloir me dédier quoique j'y sois maltraité, et dont il n'a pas voulu me communiquer d'avance l'épître dédicatoire, j'ai trouvé la tournure de cette épître si singulière et si peu naturelle, qu'il est difficile de n'y pas supposer un but caché, qui tient à quelque fil de la grande trame.

Enfin nulle attention n'a été omise pour me défigurer de tout point, jusqu'à celle qu'on n'imaginerait pas, de faire disparaître les portraits de moi qui me ressemblent, et d'en répandre un à très-grand bruit, qui me donne un air farouche et une mine de Cyclope. A ce gracieux portrait, on a mis pour pendant celui de David Hume (*), qui réellement a la tête d'un Cyclope, et à qui l'on donne

(*) Quand il s'avisa de me faire peindre à Londres, je ne puis imaginer quel était son but; car j'entrevoyais déja de reste que ce n'était pas par amitié pour moi. Je vois maintenant très-bien ce but, mais je ne me pardonnerais pas de l'avoir deviné.

un air charmant. Comme ils peignent nos figures, ainsi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. En un mot, les détails qu'embrasse l'exécution du plan qui me regarde sont immenses, inconcevables. Oh ! si je savais tous ceux que j'ignore, si je voyais mieux ceux que je n'ai fait que conjecturer, si je pouvais embrasser d'un coup-d'œil tous ceux dont je suis l'objet depuis dix années, ils pourraient me donner quelque orgueil, si mon cœur en était moins déchiré. Si M. de Choiseul eût employé à bien gouverner l'état, la moitié du temps, des talents, de l'argent et des soins qu'il a mis à satisfaire sa haine, il eût été l'un des plus grands ministres qu'ait eus la France.

Ajoutez à tout cela l'expédition de la Corse, cette inique et ridicule expédition, qui choque toute justice, toute humanité, toute politique, toute raison : expédition que son succès rend encore plus ignominieuse, en ce que,

n'ayant pu conquérir ce peuple infortuné par le fer, il l'a fallu conquérir par l'or. La France peut bien dire de cette inutile et coûteuse conquête, ce que disait Pyrrhus de ses victoires : Encore une, et nous sommes perdus. Mais, hélas ! l'Europe n'offrira plus à M. de Choiseul d'autre peuple naissant à détruire, ni d'aussi grand homme à noircir, que son illustre et vertueux chef.

C'est ainsi que l'homme le plus fin se décèle, en écoutant trop son animosité. M. de Choiseul connaissait bien la plaie la plus cruelle par laquelle il pût déchirer mon cœur, et il ne me l'a pas épargnée ; mais il n'a pas vu combien cette barbare vengeance le démasquait et devait éventer son complot. Je le défie de pallier jamais cette expédition, d'aucune raison ni d'aucun prétexte qui puisse contenter un homme sensé. On saura que je sus voir le premier, un peuple disciplinable et libre, où toute l'Europe ne voyait encore

qu'un tas de rebelles et de bandits ; que je vis germer les palmes de cette nation naissante ; qu'elle me choisit pour les arroser ; que ce choix fit son infortune et la mienne ; que ses premiers combats furent des victoires ; que n'ayant pu la vaincre, il fallut l'acheter. Quant à la conclusion qui me regarde, on présumera quelque jour, je l'espère, malgré tous les artifices de M. de Choiseul, qu'il n'y avait qu'un homme estimable qu'il pût haïr avec tant de fureur.

Voilà, Monsieur, ce qui me fait prendre mon parti avec plus de courage que n'en semblait annoncer l'accablement où vous m'avez vu ; mais je découvrais alors pour la première fois, des horreurs dont je n'avais pas la moindre idée, et auxquelles il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Epouvanté des infernales trames dont je me sentais enlacé, je donnais trop de pouvoir à l'imposture, j'en prolongeais trop

loin l'effet sur l'avenir. Je voyais mon nom, qui doit me survivre, couvert par elle d'un opprobre éternel, au lieu de la gloire et des honneurs que je sens dans mon cœur m'être dus. Je frémissais de douleur et d'indignation à cette cruelle image. Aujourd'hui que j'ai eu le temps de m'apprivoiser avec des idées qui m'étaient si nouvelles, de les peser, de les comparer, de mettre par ma raison les iniques œuvres des hommes à la coupelle du temps et de la vérité, je ne crains plus que le vil alliage y résiste : le soufre et le plomb s'en iront en fumée, et l'or pur demeurera tôt ou tard, quand mes ennemis morts, ainsi que moi, ne l'altéreront plus. Il est impossible que, de tant de trames ténébreuses, quelqu'une au moins ne soit pas enfin dévoilée au grand jour; et c'en est assez pour juger des autres. Les bons ont horreur des méchants, et les fuient; mais ils ne brassent pas des complots contre eux. Il est impossible

que, revenus de la haine aveugle qu'on leur inspire, mes semblables ne reconnaissent pas un jour dans mes ouvrages, un homme qui parla d'après son cœur. Il est impossible qu'en blâmant et plaignant les erreurs où j'ai pu tomber, ils ne louent pas mes intentions ; qu'ils ne bénissent pas ma mémoire, qu'ils ne s'attendrissent pas sur mes malheurs. Une seule considération suffit pour me rendre la tranquillité que m'ôtait l'effroi d'une ignominie éternelle : c'est celle de la route qu'ont prise ceux qui m'oppriment, pour égarer à leur suite la génération présente, mais qui n'égarera surement pas la postérité, sur laquelle ils n'auront plus l'ascendant dont ils abusent. Ses ennemis, dira-t-on, se sont attachés, comme de vils corbeaux, sur son cadavre ; mais jamais, de son vivant, aucun d'eux l'osa-t-il attaquer en face ? Ils le prirent en traîtres ; ils s'enfoncèrent dans des souterrains, pour creuser des gouffres sous ses pas,

tandis qu'il marchait à la lumière du soleil, et qu'il défiait le reproche du crime de soutenir ses regards. Quoi ! la justice et la vérité rampent-elles ainsi dans les ténèbres ? Les hommes droits et vertueux se font-ils ainsi fourbes et traîtres, tandis que le coupable appelle à grands cris ses accusateurs ? Si cette considération leur fait reprendre le même examen avec plus d'impartialité, je n'en veux pas davantage. Tranquillisé pour l'avenir sur la terre, j'aspire au séjour du repos, où les œuvres de l'iniquité ne pénètrent pas. En attendant, je me dois d'approfondir cet abominable complot, s'il m'est possible ; c'est tout ce qui me reste à faire ici bas, et je n'épargnerai pour cela rien de ce qui est en ma faible puissance. Je sais que mon naturel craintif, honteux, timide, ne me promet ni sang-froid, ni présence d'esprit, ni mémoire, quand il faudra payer de ma personne et confondre les imposteurs : j'avoue même que l'indigne rôle

auquel je me vois ravalé, et pour lequel la nature m'avait si peu fait, me donne un frémissement et des serrements de cœur que je ne puis vaincre, et dont j'aurais été moins subjugué dans de plus heureux temps. Il y a dix ans que l'imputation d'un forfait m'eût faire rire, et rien de plus; mais depuis que les cruels m'ont ainsi défiguré, sans me laisser même aucun moyen de me défendre, tout injurieux soupçon que je lis dans les cœurs, plonge le mien dans un trouble inexprimable. Les scélérats endurcis au crime, ont des fronts d'airain; mais l'innocence rougit et pleure en se voyant couvrir de fange. Un ame noble et fière a beau se roidir et s'élever, un tempérament timide ne peut se refondre. Dans toutes les situations de ma vie, le mien me subjugue toujours: soit forcé de parler au milieu d'un cercle, soit tête à tête agacé par une femme railleuse, soit avili dans la

confrontation d'un impudent, mon trouble est toujours le même; et le courage que je sens au fond de mon cœur, refuse de se montrer sur ma contenance. Je ne sais ni parler, ni répondre; je n'ai jamais su trouver qu'après coup la chose que j'avais à dire, ou le mot qu'il fallait employer. Urbain Grandier, dans le même cas que moi, avait l'assurance et la facilité qui me manquent, et il périt : j'aurais tort d'espérer une meilleure destinée. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Que je sache à tout prix de quoi je suis coupable; que j'apprenne enfin quel est mon crime; qu'on m'en montre le témoignage et les preuves, ces invincibles preuves qui, bien qu'administrées si secrètement, et par des mains si suspectes, n'ont laissé le moindre doute à personne, et sur lesquelles ame vivante n'a même imaginé qu'il fût pourtant bon de savoir si je n'avais rien à dire; enfin, qu'on daigne, je ne

dis pas me convaincre, mais m'accuser moi présent (*), et je meurs content.

Eh ! que reste-t-il ici bas pour me faire aimer à vivre ? Déja vieux, souffrant, sans ami, sans appui, sans consolation, sans ressource, voilà la pauvreté prête à me talonner ; et quand on m'aurait laissé même la liberté d'employer mes talents à gagner mon pain, de quoi jouirais-je en le mangeant ? Quoi ! voir toujours des hommes faux, haineux, malveillants ! toujours des masques, toujours des traîtres ! et loin de vous, pas un seul visage d'hom-

(*) Je suis persuadé qu'il y a sous tout cela quelque équivoque, quelque mal-entendu, quelque adroit mensonge, sur lequel un mot peut-être serait un trait de lumière qui frapperait tout le monde, et démasquerait les imposteurs. Ils le sentent et le craignent, sans doute : aussi paraît-il qu'ils ont mis toute l'adresse, toute la ruse, toute la sagacité de leur esprit, à chercher des raisons plausibles et spécieuses pour prévenir toute explication. Cependant, comment ont-ils pu couvrir l'iniquité de cette conduite, jusqu'à tromper les gens de bon sens ? Voilà ce qui me passe.

me ! Plus d'épanchements dans le sein d'un ami, plus de ces doux sentiments qu'une longue habitude rend délicieux ? Ah ! la vie à ce prix m'est insupportable ; et quand sa fin ne serait que celle de mes peines, je desirerais d'en sortir : mais elle sera le commencement de cette félicité pour laquelle je me sentais né, et que je cherchai vainement sur la terre. Que j'aspire à cette heureuse époque, et que j'aimerai quiconque m'y fera parvenir ! J'étais homme, et j'ai péché ; j'ai fait de grandes fautes que j'ai bien expiées, mais le crime jamais n'approcha de mon cœur. Je me sens juste, bon, vertueux, autant qu'homme qui soit sur la terre : voilà le motif de mon espérance et de ma sécurité. Quoique je paraisse absolument oublié de la Providence, je n'en désespérerai jamais. Que ses récompenses pour les bons doivent être belles, puisqu'elle les néglige à ce point ici bas ! J'avoue pourtant, qu'en la voyant dormir si longtemps, il me

prend des moments d'abattement. Ils sont rares, ils ne durent guère, et ne changent rien à ma disposition. J'espère que la mort ne viendra pas dans un de ces tristes moments ; mais quand elle y viendrait, elle me serait moins consolante, sans m'être plus redoutable. Je me dirais : Je ne serai rien, ou je serai bien ; cela vaut toujours mieux pour moi que cette vie.

La mort est douce aux malheureux ; la souffrance est toujours cruelle. Par là, je reste ici bas à la merci des méchants ; mais enfin, que me peuvent-ils faire ? Ils ne me feront pas plus souffrir que ne fit la néphrétique, et j'ai fait là-dessus l'essai de mes forces : si mes maux sont longs, ils exerceront mon ame à la patience, à la constance, au courage ; ils lui feront mériter le prix destiné à la vertu ; et au jour de ma mort, qu'il faudra bien enfin qui vienne, mes persécuteurs m'auront rendu service en dépit d'eux. Pour quiconque en est là, les hommes ne sont plus guère

à craindre. Aussi, M. de Choiseul peut jouer de son reste avec toute sa puissance. Tant qu'il ne changera pas la nature des choses, tant qu'il n'ôtera pas de ma poitrine le cœur de Jean-Jacques Rousseau, pour y mettre celui d'un mal-honnête homme, je le mets au pis.

Monsieur, j'ai vécu : je ne vois plus rien, même dans l'ordre des possibles, qui pût me donner encore sur la terre un moment de vrai plaisir. On m'offrirait ici bas le choix de ce que j'y veux être, que je répondrais, *mort*. Rien de ce qui flattait mon cœur, ne peut plus exister pour moi. S'il me reste un intervalle encore, jusqu'à ce moment si lent à venir, je le dois à l'honneur de ma mémoire. Je veux tâcher que la fin de ma vie honore son cours et y réponde. Jusqu'ici j'ai supporté le malheur ; il me reste à savoir supporter la captivité, la douleur, la mort : ce n'est pas le plus difficile ; mais la dérision, le mépris, l'opprobre, apanage ordinaire de

la vertu parmi les méchants, dans tous les points par où l'on pourra me les faire sentir. J'espère qu'un jour on jugera de ce que je fus, par ce que j'ai su souffrir. Tout ce que vous m'avez dit pour me détourner, quoique plein de sens, de vérité, d'éloquence, n'a fait qu'enflammer mon courage : c'est un effet qu'il est naturel d'éprouver près de vous ; et je n'ai pas peur que d'autres m'ébranlent, quand vous ne m'avez pas ébranlé. Non, je ne trouve rien de si grand, de si beau, que de souffrir pour la vérité. J'envie la gloire des martyrs. Si je n'ai pas en tout la même foi qu'eux, j'ai la même innocence et le même zèle, et mon cœur se sent digne du même prix.

Adieu, Monsieur. Ce n'est pas sans un vrai regret que je me vois à la veille de m'éloigner de vous. Avant de vous quitter, j'ai voulu du moins goûter la douceur d'épancher mon cœur dans celui d'un homme vertueux. C'est, selon toute apparence, un

avantage que je ne retrouverai de long-temps. ROUSSEAU.

Note oubliée dans ma Lettre à M. de Saint-Germain.

Je me souviens d'avoir, étant jeune, employé le vers suivant dans une comédie :

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Mais, outre que c'était dans un cas très-excusable, et où il ne s'agissait point d'une véritable trahison, ce vers échappé dans la rapidité de la composition, dans une pièce non publique et non corrigée, ne prouve point que l'auteur pense ce qu'il fait dire à une femme jalouse, et ne fait autorité pour personne. S'il est permis de trahir les traîtres, ce n'est qu'aux gens qui leur ressemblent ; mais jamais les armes des méchants ne souillèrent les mains d'un honnête homme. Comme il n'est pas permis de mentir à un menteur, il est encore moins permis de trahir un traître : sans cela, toute la morale serait subvertie, et la vertu ne serait plus qu'un vain nom ; car le nombre des mal-honnêtes gens étant malheureusement le plus grand sur la terre, si l'on se permettait d'adopter vis-à-vis d'eux leurs propres maximes, on serait le plus souvent mal-honnête homme soi-même ; et l'on en viendrait bientôt à supposer toujours que l'on a à faire à des coquins, afin de s'autoriser à l'être.

QU'ELLE est singulière, bizarre, et quelquefois sublime, cette lettre si désordonnée, et tellement hors de nature qu'elle paraît inexplicable ! C'est le métal de Corinthe, où les matières les plus communes sont mêlées et confondues avec les plus rares substances. Qu'ai-je dit ? il y a dans cette pièce, l'une des plus ardentes que l'on ait jamais écrites dans le feu des passions ; il y a plus de convenance et plus d'ensemble qu'on ne l'imaginerait au premier coup-d'œil : le désordre n'y est qu'apparent, et, pour juger de l'exécution, il en faut connaître les vrais motifs.

Rappelez-vous donc que Rousseau plein de ses chimères, et qui se perdait souvent dans l'empyrée, cherchait moins des conseils et un ami dans la personne de M. de Saint-Germain, qu'un dépositaire au moyen duquel il pût dicter aux générations futures ce qu'elles doivent penser de ses mœurs, de ses intentions, et de tout

ce qu'il avait dessein de leur persuader. Content de l'avoir trouvé ce fidèle dépositaire, qu'il a pourtant soupçonné comme un autre, et ne se repaissant plus que de sa future apothéose, il ne s'occupa, en écrivant cette folle épître, que de ses malheureuses illusions. Tout me persuade donc que cet enthousiaste, qui de son vivant desirait des statues, ne pouvait pas manquer de vouloir des autels après sa mort; et dès-lors, tout s'explique. Il se flattait que les suppositions gratuites, que l'incohérence et les nombreux sophismes dont est rempli ce testament mystique, et que j'intitulerais volontiers, LA PASSION DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU; il se flattait qu'à l'aide de son éloquence irrésistible, toutes ses visions passeraient chez nos derniers neveux pour autant de réalités; voilà tout le mystère. Ainsi, sa manie était plus savante, mieux raisonnée et bien plus conséquente qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

M. de Saint-Germain se bornant à ce qui était de sa compétence, et finissant comme il avait commencé, lui répondit: « A présent que vous êtes loin du foyer de tous les maux dont le souvenir vous met si souvent hors de vous-même, pourquoi s'obstiner à s'y replonger? Qu'allez-vous faire à Paris, surtout avec les intentions qui vous y mènent? Vous allez, Monsieur, recommencer une guerre inutile, dangereuse, hors de saison; et dont vous ne sortiriez, si vous n'y succombiez pas, qu'en gémissant de vos triomphes. »

« Permettez-moi, ajoute M. de Saint-Germain, de vous représenter encore que vos alarmes sur la crainte de manquer de tout, sont dénuées de fondement: vivant de peu, qu'avez-vous à craindre à cet égard? Et quand ce peu vous manquerait? seriez-vous assez cruel pour ne pas vous adresser à vos amis? Quant à moi, je ne vous le cache pas, je m'en trouverais griévement offensé. »

Ces objections marquées au coin de la sensibilité la plus exquise, et tant d'autres que M. de Saint-Germain n'avait cessé de lui faire pendant près de deux ans qu'a duré leur commerce, restèrent sans effet. « Mon parti est pris, lui répliqua Rousseau ; je m'attends désormais à tout ce qui doit m'arriver. Je ne me dois pas le succès, il est dans les mains de la Providence ; mais je me dois la tentative et l'emploi de mes forces : rien, Monsieur, ne m'empêchera de remplir ce devoir. »

Il partit donc : il quitta celui dont il avait fait la conquête ; celui qu'il avait appelé son sauveur et le gardien de sa réputation. Arrivé à Paris, à l'époque où je l'ai connu, il écrivit quelque temps après à M. de Saint-Germain : « J'y revois mes anciennes connaissances, j'y suis mon ancienne manière de vivre, j'y exerce mon ancien métier de copiste, et jusqu'à présent je m'y retrouve à-peu-près dans la même situation où j'étais avant de partir.

Si on m'y laisse tranquille, j'y resterai ; si on m'y tracasse, je l'endurerai. Ma volonté n'est soumise qu'à la loi du devoir ; mais ma personne ne l'est qu'au joug de la nécessité que j'ai appris à porter sans murmure. Les hommes peuvent sur ce point se satisfaire, je les mets bien à portée de s'en donner le plaisir. Je n'ai pu, Monsieur, vous écrire à mon arrivée quelque desir que j'en eusse, à cause de l'affluence des oisifs, et de l'embarras du débarquement. »

IL S'EN FALLAIT BIEN, je le sais, je l'ai vu, qu'il fût tranquille alors, et que sa vie fût telle que, par égard, il le déclare à M. de Saint-Germain ; soit pour le rassurer sur son sort, soit pour le dispenser d'un intérêt dont il n'avait plus besoin. Je comprends cela : l'ame humaine est trop étroite pour admettre en même temps deux passions contraires ; quelle qu'elle soit, elle n'y saurait suffire. L'amitié languit et s'éteint nécessairement dans

un cœur dévoré d'un desir de gloire insatiable. Aussi, le reste de cette correspondance n'offre-t-il plus que des rapports indifférents ; à cela près, que le caractère dominant de Jean-Jacques s'y fait toujours remarquer.

Ici, deux réflexions de nature différente s'offrent à mon esprit. Supposez que la vie de Rousseau se fût prolongée jusqu'à l'époque désastreuse où la fleur des Français fut traînée à l'échafaud, qui doute que nos tyrans subalternes n'eussent trouvé dans ses ouvrages cent fois plus d'humanité qu'il n'en fallait pour l'y traîner l'un des premiers ? Qui doute aussi que, ses œuvres à la main, il n'eût provoqué les bourreaux, pour en obtenir *la palme du martyre*, qu'il avait si longtemps desirée ?

Voici la seconde réflexion. Comment s'est-il fait que Rousseau, qui devait tant à M. de Saint-Germain, paraissant oublier ses services, ne m'ait jamais parlé que du dépôt qu'il lui avait confié ? lui qui m'avait

passé en revue jusqu'à ses moindres connaissances, pour s'en plaindre, il est vrai; lui qui correspondit, longtemps encore après ma disgrace, avec cet homme vénérable et digne de tout son attachement. L'avait-il en effet oublié ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. de Saint-Germain lui en témoigna la crainte ; et voici ce que Rousseau, fatigué de sa propre existence, lui répondit le 7 janvier 1772 :

« Moi vous oublier, Monsieur ! pourriez-vous penser ainsi de vous et de moi ? Non, les sentiments que vous m'avez inspirés ne peuvent non plus s'altérer que vos vertus, et dureront autant que ma vie. Mes occupations, mon goût, ma paresse, m'ont forcé de renoncer à cette correspondance. Je m'étais pourtant proposé de vous faire passer *un petit signe de vie*, par M. le marquis de ***, qui m'a promis de me revenir voir avant son départ, et de vouloir bien s'en charger. Je suis touché que votre bonté m'ait forcé, pour

ainsi dire, à prévenir cet arrangement. »

« Je ne puis, Monsieur, vous promettre en fait de lettres une exactitude qui passe mes forces ; mais je vous promets avec toute la confiance d'un cœur qui vous est dévoué, un attachement inaltérable et digne de vous. Ainsi, *quand je ne vous écrirai point*, daignez interpréter mon silence par tous les sentiments que je vous ai fait connaître, et vous ne vous tromperez jamais. »

QUE CETTE LETTRE est loin de ressembler à celles qu'il avait écrites avec tant d'abandon, lorsqu'il ambitionnait l'estime et l'affection de M. de Saint-Germain ! D'autres temps, d'autres mœurs : non que je veuille l'accuser d'ingratitude ; l'ingrat sait ce qu'il doit et le nie, ou du moins se le dissimule ; Jean-Jacques convient de tout, mais il allègue son impuissance. En effet, comment aimer, quand la tête fermente au préjudice du cœur, et que tous les ressorts en sont usés ? Alors, ce n'est point

de l'ingratitude proprement dite, c'est du malheur, et dont est la première victime celui qui ne peut plus aimer.

On se demandera peut-être, à la fin de cet ouvrage : où sont donc, à côté des erreurs, les actions vertueuses de cet ardent apologiste de toutes les vertus? Grace à M. de Saint-Germain, qui ne l'a point flatté, je suis sûr aujourd'hui que Rousseau a secrettement fait du bien; et même, par-delà ses moyens. Avec quelle joie j'ai trouvé et recueilli, à la fin de cette correspondance, plusieurs traits de sa profonde humanité! — Combien de fois, s'écrie le généreux protecteur de sa mémoire, je l'ai vu malade du mal d'autrui, et se privant du nécessaire pour soulager les malheureux!

J'ai cru que cette Notice jetterait un grand jour sur le vrai caractère du malheureux Jean-Jacques Rousseau; et même qu'elle confirmerait les jugements que j'en ai portés, tant sur de bons garants, que

d'après ma propre expérience. Je me flatte donc qu'on ne me regardera pas comme le détracteur de ce grand homme, moi qui l'ai si franchement célébré ; qu'on ne me fera pas l'injure de me croire l'ennemi secret de celui que j'ai tant aimé, au sort duquel je n'ai pas encore cessé de compatir ; et dont tous les matins, à mon réveil, je contemple le buste avec autant d'attendrissement que de vénération.

AUX MANES

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Que la gloire, ô Jean-Jacques ! te console enfin des malheurs de ta vie ! que tes mânes, après tant de tribulations, reposent en paix ! et qu'un printemps éternel couronne de fleurs renaissantes l'urne qui contient tes cendres révérées !

FIN.

POST-SCRIPTUM.

HONNEUR et reconnaissance aux lettres salutaires ! je leur dois toute mon existence actuelle, tant morale que physique. Oui, la philosophie et les lettres, dans les temps désastreux d'où nous sortons à peine, m'ont souvent garanti d'un désespoir, hélas ! bien naturel.

Au moment où, pour m'étourdir moi-même sur les calamités publiques, je finissais ce nouvel ouvrage quel qu'il soit, finissaient aussi mes fonctions de législateur. Rendu à moi-même, après neuf années de convulsions sans cesse renaissantes, et tel qu'un navigateur échappé du naufrage, je fus d'abord étonné d'exister encore ; mais, je l'avoue, loin de m'en féliciter, je m'écriai bientôt : — Par quelle fatalité ai-je donc eu le malheur de survivre à tant d'illustres citoyens, et presque à tous ceux qui me faisaient aimer la vie ?

Cependant, je me suis constamment opposé à l'effusion du sang. Comme cette Athénienne, qui se disait prêtresse pour bénir et non pour maudir, j'ai sauvé des hommes, et n'ai pas voté la mort d'un seul ; .... ET JE VIS ENCORE ! Le ciel l'a voulu. Ayons donc le courage de supporter jusqu'à la fin le fardeau de la vie. Gardons-nous, surtout, de désespérer du salut commun.

SPERARE OPTIMA, COGITARE DIFFICILLIMA, FERRE QUÆQUE ERUNT. Cicer.

MES ADIEUX

AU CONSEIL DES ANCIENS,

Dans la Séance du 7 Floréal ; an 6e.

APRES avoir, au nom du célèbre astronome Lalande, rendu hommage d'un livre intitulé : *De la Connaissance des Temps* pour la huitième année républicaine, j'ai dit :

LÉGISLATEURS,

Qu'il me soit permis de profiter de cette occasion pour vous témoigner ma reconnaissance, et vous faire mes adieux.

Près de rentrer, après tant d'années de fonctions publiques, au rang honorable de citoyen français, je suis secrètement inquiet, je l'avoue, de ce que vous penserez de moi, si tant est que je mérite

que vous y pensiez. Plein de cette idée, qui part de mon cœur et y retombe, je descends en ce moment suprême au fond de ma conscience, et voici ce qu'elle me dit ; pardon, si j'ose le répéter : — Depuis le 14 juillet 1789 jusqu'à ce jour, me dit-elle, tu n'as voulu que la gloire, le bonheur, et par conséquent la liberté de ton pays ; loin des partis, loin des factions, et sans autres confidents que le public, tu as constamment, du haut de cette tribune républicaine, plaidé la cause des mœurs, et combattu de toutes tes forces l'infâme cupidité. Ce n'est pas tout, me crie cette même conscience, fidèle à ton caractère originel, tu as invariablement, et dans les moments les plus critiques, hardiment proféré les sentiments d'une ame sincérement dévouée à la félicité du genre humain, inséparable de LA SAINTE ÉGALITÉ. D'ailleurs, ajoute-t-elle, tes mains ont été pures et ton cœur l'est aussi : rassure-toi donc ; va, tu ne seras pas

tout-à-fait oublié de tes généreux Collégues.

Un peu de bienveillance, mes amis; c'est tout ce que j'implore, tout ce que j'ambitionne de votre part. Ah ! respectables Collègues, si j'avais le bonheur de l'obtenir cette honorable et précieuse bienveillance, je la regarderais comme la couronne d'une vie dont le terme s'approche. C'est alors, n'en doutez pas, que content, satisfait et plein de jours, je me trouverais complettement récompensé de cinquante années de travaux continuels, et de tant de tribulations patiemment supportées en l'honneur de notre chère patrie.

INDICATION

DES

PRINCIPAUX ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

A MON AMI BRUNCK. Page 1

INTRODUCTION. Motifs de la publication de cet écrit. 9

PREMIER ENTRETIEN. Qu'il s'agit, ici, d'expliquer Rousseau, et non de l'inculper. 10

De ses opinions, de son caractère, de ses liaisons et de sa conduite lorsqu'il vint à Paris pour la première fois. 16

De sa métamorphose. 20

Comment s'y prenaient, pour ne le laisser manquer de rien, ceux qu'il regardait comme des jaloux ou des envieux. 27

De notre première entrevue, et qui ne fut en effet qu'une première épreuve. 32

Ce que c'était que dater à la Jean-Jacques. 35

PREMIERE LETTRE DE ROUSSEAU, et RÉPONSE à cette Lettre. 36

Qu'il semblait déja regarder l'oppression et le malheur comme des moyens de célébrité. Page 41

Trait caractéristique de Jean-Jacques relativement à la mort de Louis XV. 43

De ses soupçons, de ses terreurs paniques. 44

Du ministre Choiseul et du philosophe Hume. 46

Comment Rousseau mettait en œuvre, au gré de ses passions, les adages et les bons mots des anciens. 47

De l'importance de la Notice jointe à cet ouvrage. 48

Des bons moments de Jean-Jacques. 48

Il me chante une chanson de Deleyre. 50

De ses deux hirondelles. 54

Il me charge de faire les honneurs de sa maison ; d'éconduire de mon mieux les importuns, et je donne dans le panneau. 55

Ce que lui répondit une femme dont il avait voulu se débarrasser. 58

De la lecture de ses Mémoires ou Confessions, et de ceux qu'il consentit à y admettre. 60

De l'impression que fit sur les assistants l'article du sacrifice, répété à chaque couche, de ses cinq enfants. 63

De son peu d'assurance et de sa timidité, lorsqu'il s'agissait de parler sur le champ. 66

Qu'il se méfiait de ceux qui lui paraissaient trop instruits des détails de sa vie. 67

Ce qu'il me répondit lorsque je le priai, de la part de M. de Malsherbes, de retrancher de ses Confessions plusieurs traits capables de déshonorer des familles entières. Page 68

Séance chez le poète Dorat, où Rousseau se trouva fort à l'aise ; mais d'où il ne fut pas plutôt sorti qu'il parla de fuir les hommes et de se retirer à la campagne. 71

Au milieu de ses chagrins et de ses incertitudes, il me charge de nouveau de lui chercher un appartement. 72

Bons procédés, à cet égard, de M. Baujon. Pour ne lui avoir point d'obligations, Rousseau se hâte de louer dans son voisinage une espèce de grenier où il veut me donner à soupé. 74

DEUXIÈME LETTRE, ou Billet d'invitation, et RÉPONSE à ce billet. 75

Qu'il avait amicalement, pour ce soupé, envoyé chercher chez moi une bouteille de vin, et qu'à mon insu on lui en avait donné douze ; ce qui devint la cause ou plutôt le prétexte d'une querelle des plus sérieuses. 78

Préparatifs du soupé, vraiment touchants par le mérite et l'indigence volontaire d'un si grand personnage. 80

Qu'il me versait souvent, et s'abstenait toujours ; pourquoi cela ? 81

Que je subis, comme un criminel, la question ordinaire et extraordinaire. Page 82

Que tout, à la fin, me parut raccommodé, et que nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, du moins en apparence. 87

Autre épreuve, et la plus bizarre de toutes. 88

Du noviciat que j'avais déja fait, et qui me rendait moins étrange le caractère de Jean-Jacques. 93

Il rend visite à Piron : enthousiasme de l'un, sang-froid de l'autre. 95

Il consentit enfin à dîner chez moi, avec plusieurs de mes amis ; et il y prouva qu'il ne se connaissait pas lui-même, lorsqu'il prétendait que la nature lui avait refusé le talent de la parole. 99

Dans le cours de ce repas, il caractérise avec autant de précision que d'impartialité plusieurs grands écrivains ; fait la revue de ses propres ouvrages ; et porte, sur son *Contrat social*, un jugement trop rigoureux. 100

Solution hasardée d'un passage contesté. 103

Ce qu'il dit, en voyant le buste de Piron à côté de mes tablettes. 105

Facétie de Piron. 106

A quel point Rousseau était susceptible, toutes les fois qu'il s'agissait de préférences ou de distinctions. 108

Que la plupart de ses impromptus venaient de loin. 109

De la lutte des deux ames rivales. Pag. 110

SECOND ENTRETIEN. Rousseau me presse de m'expliquer enfin sur ses Confessions ; et, après m'avoir entendu, il semble convenir de tout, excepté de la suppression de cet ouvrage. 111

A compter de cette époque il devint sombre, mystérieux et concentré dans lui-même. 125

Ducis m'apprend un nouveau trait de sa méfiance. 126

Après m'avoir éprouvé de toutes les manières, Rousseau imagine de me juger, non d'après mes discours, mais d'après mes écrits. 129

Je lui communiquai le PORTRAIT D'UN FOURBE que j'avais connu dès ma première jeunesse. 133

Il croit avoir trouvé dans ce *portrait* fidèle, de quoi m'intenter un procès criminel ; et dès-lors, il ne veut plus commercer avec moi que par lettres. 137

TROISIEME LETTRE, dans laquelle je suis soupçonné de perfidie, en attendant les preuves. 138

Réflexions sur les motifs secrets de cette lettre. 143

RÉPONSE à la troisième Lettre. 146

QUATRIEME LETTRE, ou Billet. Rousseau me demande du temps pour rédiger son acte d'accusation. 154

RÉPONSE à ce Billet. 155

CINQUIEME ET DERNIERE LETTRE de Rousseau, dont le refrein est que j'ai voulu le tromper. 156

Mot de l'énigme. Page 167

REPONSE projetée. 170

Je vais demander à mon voisin Rulhieres s'il convient, dans cette conjoncture, d'envoyer une réponse faite à la hâte ; il n'est point de cet avis. 177

Rulhieres, dans le cours de nos délibérations, me manifeste encore plus son caractère que celui du citoyen de Genève. 178

Du chien de Jean-Jacques et de ses moineaux. 181

Je retiens ma lettre projetée, et me décide enfin à faire une RÉPONSE définitive. 186

Dernier accès de la défiance de Jean-Jacques, et plus fort que tous les autres. 189

RÉSULTAT. 191

NOTICE. Ce que Rousseau, sous le nom de Renou, écrivit à M. de Saint-Germain. 194

Courage et franchise du vertueux Saint-Germain, que Rousseau avait choisi pour être le dépositaire de son *Adresse à la Postérité.* 196

LETTRE OU TESTAMENT DE JEAN-JACQUES, envoyé à M. de Saint-Germain. 201

En voici les principaux articles : il y dénonce M. de Choiseul comme ayant été l'un de ses ennemis les plus actifs. 202

Ses conjectures sur la grande et ténébreuse conspiration, qu'il croyait avoir été tramée contre lui. 206

Quels étaient ses mœurs, ses goûts et ses inclinations, lorsqu'on cherchait à le noircir dans l'opinion publique. Page 209

De Diderot, Grimm, Choiseul et Tronchin ; de mesdames de Boufflers et de Luxembourg. 212

Qu'il ne peut pas souffrir le jeu ; qu'il n'est ni ambitieux, ni avide, et il en fournit les preuves. 217

De ses rapports avec les femmes. 220

Du sort de ses enfants. 221

Que les mœurs de sa jeunesse ont répandu dans ses écrits cette vive chaleur que les gens qui ne sentent rien prennent pour de l'art. 224

Que son amour pour la solitude, fut la première marque qui fit présumer à Diderot qu'il était un scélérat. 226

Comment on peut juger de l'état interne et vrai d'un auteur. 228

De l'amour de la gloire. 230

Qu'Erostrate n'avait que la fantaisie de la célébrité, et non le véritable amour de la gloire. 231

Que Rousseau, loin d'en être réduit à faire de nouveaux efforts pour acquérir de la gloire, n'avait plus qu'à se reposer, qu'à jouir de sa réputation. 232

Désespérant de jamais parvenir à la découverte des manœuvres de ses implacables ennemis, il se perd en conjectures, et affirme tout ce qu'il soupçonne. 233

Que M. de Choiseul, pendant son ministère, n'a jamais montré plus de talent que dans le cours de cette horrible persécution, dont il fut le principal instigateur. Page 237

Qu'on l'accuse sans vouloir l'entendre ; et qu'un délateur qui se cache, est toujours un lâche. 238

Il se plaint de ce que M. de Saint-Germain lui-même paraisse douter de tout ce qu'il lui a révélé, et n'en soit pas assez scandalisé. 241

Il lui semble que Grimm et Diderot sont les premiers auteurs de la trame, dont M. de Choiseul n'a été que l'instrument ; et il va jusqu'à se figurer que ces deux hommes, qui avaient été ses meilleurs amis, ont, pour le perdre, fabriqué quelques écrits abominables, et les lui ont ensuite attribués: il appréhende encore qu'ils n'aient eu recours à de faux-témoins. 242

Viennent de nouveaux soupçons contre d'Alembert et la société du baron d'Holbach ; mais, comme dans tout le reste, pas un fait positif. 246

Après tant de vagues conjectures, il convient que le complot a pu se tramer de toute autre manière qu'il ne l'a imaginé. 247

Projet arrangé entre madame de Boufflers et M. Hume, pour disposer de lui et l'envoyer en Angleterre. 448

Qu'à son retour d'Angleterre, il trouva la France et l'Europe totalement changées à son égard. 249

Que conclut Rousseau de toutes ces visions ? c'est que ce complot imaginaire est la plus grande œuvre du ministre Choiseul. Page 251

Il déclare qu'il a toujours blâmé la pure démocratie. 253

Il se plaint amèrement qu'on ait répandu, à très-grand bruit, un portrait dans lequel on lui donne l'air d'un Cyclope. 254

Il prétend que M. de Choiseul eût été l'un des plus grands ministres qu'ait jamais eus la France, s'il eût employé à bien gouverner l'état, la moitié de l'argent et des soins qu'il a mis à le persécuter ; et il parle en suite, sur le même ton, de l'expédition de la Corse. 255

Ce qui tranquillise momentanément Rousseau, c'est que ceux qui ont égaré la génération présente sur son compte, n'égareront pas la postérité qui lira cette lettre. 259

Mort au monde, il ne voit plus rien à faire ici bas, que d'approfondir l'incroyable complot qu'il a rêvé ; puis il soupire après la mort et la palme du martyre. 263

Malgré son apparente résignation, il éprouve un petit mouvement d'impatience contre la Providence. 264

Enfin, terminant sa Lettre, il déclare à M. de Saint-Germain que tout ce que celui-ci lui a dit, avec autant de raison que d'éloquence, pour le dissuader de retourner à Paris, n'a fait qu'enflammer son courage. 267

Vrais motifs de cette Epître volumineuse, et que l'on pourrait intituler: LA PASSION DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Page 269

Roûsseau part et quitte M. de Saint-Germain, qui craignit bientôt d'avoir été oublié : mais la négligence de Jean-Jacques n'était point de l'ingratitude proprement dite, ce n'était que du malheur. 272

Qu'aurait fait Rousseau, si sa vie se fût prolongée jusqu'à l'époque désastreuse où la fleur des Français fut traînée à l'échafaud ? 274

Hommage rendu à la mémoire de Jean-Jacques par M. de Saint-Germain. 277

AUX MANES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU. 278

POST-SCRIPTUM, qui marque à quelle époque j'ai fini cet écrit. 279

MES ADIEUX AU CONSEIL DES ANCIENS, favorablement accueillis par mes respectables collégues. 281

Fin de l'Indication.

DE

J. J. ROUSSEAU.

Extrait du Journal de Paris, des N.os 251, 256, 258, 259, 260 & 261, de l'an VI.

Se vend à PARIS,

Au Bureau du Journal de Paris, rue J. J. Rousseau, n.° 14.

Chez Desenne, Maison Égalité.

Et Maradan, rue du Cimetière André-des-Arts, n.° 9.

DE

J. J. ROUSSEAU.

Extrait du Journal de Paris, des N.os 251, 256, 258, 259, 260 & 261, de l'an VI.

Aussitôt que j'eus pris lecture de la correspondance de J. J. Rousseau avec Dusaulx, publiée par ce dernier, je formai le dessein d'en faire l'extrait, & de répondre aux observations qui y sont jointes. Je reçus, dans l'intervalle, l'excellent morceau du citoyen Villeterque. Quoique je ne fusse pas entièrement de son avis, j'ai cru que je ne devois pas en priver le public, & qu'il me restoit une part assez grande qui pouvoit se publier séparément. Je présume que ceux de nos lecteurs qui auront lu ce morceau dans le N.° du 29 floréal de ce journal, me sauront gré de lui avoir donné la préférence.

J'ai remarqué d'abord qu'à travers l'espèce de culte que Dusaulx rend à J. J., il règne dans tout le cours de son ouvrage une amertume dont lui donnent l'exemple tous ceux qui, comme lui, ont éprouvé les effets de son

caractère ombrageux. Tous, sans exception, après avoir été ses amis les plus ardens, finissent par l'insulter. Cette conduite uniforme chez tous, annonce que tous sont mus par le même principe, & ce principe n'est plus difficile à deviner. Leur amour-propre les a conduits chez Rousseau, leur amour-propre est blessé de la manière dont ils en sortent. Tous, en y entrant, ornoient le buste qu'ils se faisoient un honneur d'adorer, lorsqu'ils étoient les prêtres initiés de ce temple; tous défigurent ce même buste, lorsqu'ils ne peuvent plus y conserver leur domination. Il est temps enfin de faire connoître cet homme si justement célèbre, mais en même temps si extraordinaire, que sans avoir sur son propre compte des idées bien nettes, il a cependant dit de lui-même : *Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, ni même comme aucun de ceux qui existent.*

Je pourrois commencer par demander à Dusaulx le but qu'il s'est proposé, en publiant, vingt ans après la mort de J. J., sa correspondance avec lui. Est-ce son respect pour Rousseau ? Non, car il cherche à nous le montrer sous un jour qui ne lui est pas favorable. Ce ne peut être les craintes que les soupçons injurieux que Rousseau lui adressa

à lui-même puissent planer sur sa tête, soit dans l'esprit de ses contemporains, soit chez la postérité. Ses contemporains savent apprécier les accusations qui sont si souvent sorties de la tête & de la plume de J. J., & Dusaulx a l'avantage de jouir d'une réputation qui le met à l'abri de toute crainte à cet égard; il ne reste donc plus que la postérité. La postérité ne verra de Rousseau que ses écrits, elle ne s'arrêtera que sur les traits hardis de son éloquence entraînante, elle s'échauffera aux peintures tracées par son style animé & brûlant, puisées dans une sensibilité vraie, & dans un cœur le plus susceptible d'aimer; elle aimera les devoirs qu'il prescrit, par la manière dont il les prescrit, & les remplira, parce qu'il le veut ainsi. Elle ne s'occupera que très-légèrement du dégré de ses torts avec les personnes qui ont eu avec lui quelques relations sociales. Dusaulx pouvoit donc, sans crainte d'être compromis, ne pas exposer aux regards des mal-intentionnés, mais couvrir plutôt de son manteau celui devant lequel il s'obstine toujours à vouloir brûler son encens.

J'ai vu Rousseau constamment & sans interruption, pendant les douze dernières années de sa vie. Je me propose ici non pas de le louer, non pas de le justifier, mais de

le montrer tel qu'il étoit, en m'appuyant toujours sur des faits dont j'ai été le témoin direct. Je veux faire entrer mes lecteurs dans son intérieur, & par-là les mettre à portée de pouvoir eux-mêmes apprécier le mobile de ses actions. On verra que lorsqu'il étoit lui, si je puis me servir de cette expression, il étoit d'une simplicité rare, qui tenoit encore du caractère de l'enfance; il en avoit l'ingénuité, la gaîté, la bonté, & sur-tout la timidité. Lorsqu'il étoit en proie aux agitations d'une certaine qualité d'humeur qui circuloit avec son sang, il étoit alors si différent de lui-même, qu'il inspiroit, non pas la colère, non pas la haine, mais la pitié; c'est du moins ce sentiment que j'ai long-temps éprouvé. Mon attachement pour lui n'en étoit que plus étroit, & mon respect étoit tel, que de peur de lui ôter de la considération, je taisois à mes amis les plus intimes, les observations que me mettoient à portée de faire la fréquence de mes visites, & la confiance qu'il sembloit m'avoir accordée.

Mon intention n'étant pas de satisfaire la vaine curiosité de mes lecteurs, je dois dans le récit des faits ne rien omettre de ce qui peut caractériser celui qui en est l'objet, pour lui donner sa véritable physionomie. Je me

trouverai conséquemment forcé de m'arrêter sur des détails qui peuvent rendre long le récit que je me propose. Un journal qui ne peut me donner que peu d'espace, me présente l'inconvénient de ne pouvoir montrer le tableau dans son ensemble ; mais tel qu'il soit, cet inconvénient est moindre pour moi que celui de faire un livre. Je couperai mon récit. Les faits auront toujours le droit d'intéresser les lecteurs, parce qu'ils ne sont point connus, parce qu'ils jettent un jour vrai sur l'homme qui les intéresse, que la haine & la calomnie ont poursuivi injustement ; enfin, parce qu'ils expliquent l'énigme des contradictions dont cet homme rare étoit composé.

Dès le commencement de ma liaison avec J. J., je me ressentis des effets de son caractère ombrageux, c'étoit un tribut qu'il falloit payer ; mais ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que j'ai commencé par où tous les autres ont fini. Il étoit alors dans la nécessité de copier de la musique pour vivre. Il trouvoit dans le produit de ce travail ce qui suffisoit amplement à ses besoins. Il copioit avec une exactitude rare dans ceux qui vivent ordinairement de ce genre de travail ; il se faisoit payer plus cher, & sans doute que la curiosité attiroit chez lui, sous ce pré-

texte, un grand nombre de personnes qui fournissoient à son travail journalier & très-assidu.

Un de mes amis fut nommé secrétaire d'ambassade en Angleterre ; il vint me voir avant son départ. Je lui observai que Rousseau ne touchoit point sa pension du roi d'Angleterre ; qu'il me paroissoit cependant en avoir besoin ; que je craignois que des gens mal-intentionnés n'eussent fait naître quelqu'obstacle dont son caractère fier & ombrageux dédaignoit de connoître la source ; que je le priois de prendre à cet égard les informations que sa place le mettoit à portée de prendre, de travailler à les vaincre & de m'en donner avis. Trois mois après, je reçus une lettre de cet ami, qui contenoit une lettre-de-change payable au porteur sur un banquier de Paris, de la somme de 6,336[1], je m'en souviens encore. Cette somme étoit le montant de ce qui lui étoit dû alors. Il ne s'agissoit que de la lui donner & d'en tirer quittance. Cette quittance m'inquiétoit ; je craignois qu'il ne voulût pas s'assujétir à cette simple forme. Je réécrivis pour lui demander si rigoureusement on ne pouvoit l'en dispenser. Mon ami me répondit sur-le-champ que je me rendois bien difficile, que cependant il avoit été arrêté que la lettre

par laquelle je déclarerois que Rousseau avoit touché, seroit suffisante. Je ne donne ces circonstances que pour rendre justice à la trésorerie du roi d'Angleterre, qui, comme l'on voit, étoit loin de vouloir entraver le paiement.

D'abord, ivre d'un succès aussi complet, je ne tardai pas à sentir le poids de la négociation que j'avois entreprise; il n'y avoit plus possibilité de reculer. J'arrive chez Rousseau, je balbutie : *ennemis*; *pension du roi d'Angleterre*; enfin je parle de la lettre-de-change & du montant de la somme. Rousseau m'écoute avec inquiétude & étonnement; enfin il me demande qui m'a chargé de cette commission. Je lui réponds : mon zèle; la circonstance d'un ami qui partoit, m'en a donné l'idée, & le bien qui en doit résulter pour vous, me donne dans ce moment une grande satisfaction. Je suis majeur, me répondit-il, & je puis gouverner moi-même mes affaires. Je ne sais par quelle fatalité les étrangers veulent mieux faire que moi. Je sais bien que j'ai une pension; j'en ai touché les premières années avec reconnoissance; & si je ne la touche plus, c'est parce que je le veux ainsi. Il faut sans doute qu'aujourd'hui je vous expose mes motifs, c'est du moins ce que semble exiger le rôle que

vous jouez dans cette affaire ; il faut que je vous constitue juge de ces mêmes motifs, pour savoir si vous les approuvez. J'ignore qu'elles sont à cet égard vos dernières pensées ; mais ce que je sais, c'est que je suis libre ; que si je ne reçois plus, c'est par des motifs qui peut-être n'auroient pas votre approbation, mais qui, ayant la mienne, suffisent à ma détermination.

Il ne tenoit qu'à moi de sortir & de crier à l'ingratitude. J'aurois trouvé un grand nombre de bouches prêtes à chanter mes louanges & mon humanité, pour se récrier d'autant plus fort sur le mauvais cœur de Rousseau, sur son orgueil & son ingratitude. J'aurois eu aussi l'honneur de figurer dans le nombre des victimes de cet odieux caractère. J'ai pris le parti que me dictoient ma conscience & ma conviction. J'avouai mon tort, je m'excusai sur le desir peu réfléchi de le servir, je lui observai que cette affaire négociée, sans sa participation & par un de mes amis, n'auroit point de suites désagréables pour lui, que j'allois renvoyer la lettre-de-change, & qu'il n'en entendroit plus parler, je sortis & renvoyai la lettre.

Je tenois à ma liaison encore bien nouvelle, je n'osai retourner chez lui, j'y envoyai celui qui m'y avoit présenté, homme qu'il

eſtimoit, ſous le triple rapport de co-citoyen de Genève, d'homme du premier mérite dans la mécanique, & d'une probité à toute épreuve, c'étoit mon beau-père; ils parlèrent de cette affaire: Rouſſeau lui dit que, comme les autres, je m'entendois avec ſes ennemis. La réponſe fut ſimple & franche. Rouſſeau convint à la fin qu'il étoit poſſible que je ne fuſſe pas directement ſon ennemi, mais que ſes ennemis très-ardens & très-adroits m'avoient choiſi, & qu'abuſant de ma bonne foi, j'avois été, ſans le ſavoir & ſans le vouloir, leur agent. Je crus, d'après cette déclaration, pouvoir y retourner; & depuis il n'a jamais été queſtion entre nous de cette affaire.

Pour n'avoir plus à revenir ſur les ſoupçons qui me concernent perſonnellement, je vais rendre compte d'un ſecond entretien qui n'a pas eu plus de ſuite que le premier, mais qui me paroiſſoit infiniment plus ſérieux. D'ailleurs, il eſt venu à l'occaſion de cette même correſpondance que Duſaulx vient de faire imprimer.

Mais avant tout, je dois faire part à mes lecteurs d'une anecdote antérieure dont je me ſuis ſervi avantageuſement dans cette ſeconde criſe, & qui me ſemble prouver que Rouſſeau n'étoit pas toujours auſſi difficile, ni même

aussi susceptible que communément on le croit.

Je lui rendis compte un jour de la rencontre que j'avois faite de M. Dutems, anglais, homme de mérite & très-estimable, qui souvent m'avoit vu chez lui, mais qui s'en étoit retiré. Il m'a demandé, lui dis-je, si je vous voyois *toujours*. Je vous avoue que ce mot *toujours* m'a blessé. Ma réponse a été simple : n'allant chez M. Rousseau que par attachement pour sa personne, je ne sais pas pourquoi, le voyant aujourd'hui, je ne le verrois pas *toujours*. Il connoît mon respect pour lui, mon attachement lui garantit l'esprit de mes visites, je le verrai donc *toujours*. Ce mot, ajoutai-je, m'a cependant donné matière à réflexion. Je suis confiant, &, par cela même, peu attentif aux formes. Il seroit possible qu'avec cette négligence sur moi-même, je vous donnasse l'occasion de concevoir quelquefois des soupçons qui auroient quelqu'apparence de réalité. Je ne puis vous promettre de me changer sur ce point ; mais pour en éviter les effets, si vous voulez me promettre de ne jamais garder sur le cœur les idées de ce genre que je pourrai faire naître, & de ne point les laisser fermenter dans votre esprit ; enfin, si vous voulez m'en faire part sur le-champ, je m'en-

gage moi, de mon côté, à vous donner une ſolution prompte & préciſe, qui ſera toujours dans le cas de vous ſatisfaire. Si vous voulez prendre cet engagement, je réponds bien que ce mot *toujours* de M. Dutems n'aura aucun ſens ni pour vous ni pour moi. Qui l'auroit cru ? Rouſſeau, ſi peu liant, ſuivant le dire général, prit avec moi cet engagement, &, en lui tendant la main, je pris le mien avec beaucoup de ſolemnité.

Depuis cette convention, Rouſſeau me propoſe un jour de lire la correſpondance qui avoit tout terminé entre lui & Duſaulx; c'eſt cette même correſpondance que Duſaulx vient de publier, & dont le citoyen Villeterque a rendu compte dans ce journal : je l'acceptai. Parvenu à la dernière lettre de Duſaulx, je lui demandai s'il n'y avoit pas une lettre intermédiaire entre cette dernière de Duſaulx & la dernière de lui J. J. Pourquoi cela, me dit-il ? C'eſt, lui répondis-je, que cette dernière ne me paroît pas répondre catégoriquement à la vôtre, &..... Il n'y en a point, me dit-il avec chaleur, & vous avez jugé. Il emporta ſes lettres, & je ſortis.

Un ou deux jours après j'entre chez lui; il fronce le ſourcil, me regarde à peine, & continue de copier ſa muſique. Je dis des

choſes inſignifiantes, & ma viſite fut courte. Je vis bien qu'il boudoit, & qu'il avoit quelque choſe ſur le cœur; mais me rappelant notre convention, je trouvai qu'il y manquoit, & que c'étoit à lui de me parler, & non pas à moi de l'interroger. J'y retourne une ſeconde fois, même bouderie de ſa part, & même conduite de la mienne. Voulant cependant faire ceſſer un état de choſes auſſi embaraſſant pour moi que pour lui-même, j'entre pour la troiſième fois, mais ayant bien pris mon parti, je ne dis mot en entrant, je m'aſſieds en ſilence, & ne profère pas une parole après m'être aſſis. Les mains lui trembloient. Enfin, ne pouvant plus y tenir, M. de Corancez, me dit-il,..... Je vous demande pardon, lui dis-je en l'interrompant, vous me boudez depuis long-temps, & ce que vous avez ſur le cœur a eu le temps de fermenter; rappelez-vous notre convention, vous avez manqué à votre parole, je vous tiendrai la mienne. J'ignore parfaitement ſur quelle matière & ſur quel fait je vais être interrogé. Je vous ai promis une ſolution prompte & préciſe, j'ai dit même qu'elle vous ſatisferoit; parlez, je ſuis prêts à vous répondre. Je ne puis peindre l'état dans lequel le mit ce préambule. Naturellement timide, & s'entendant reprocher ſon manque

de parole, il étoit dans une situation vraiment pénible à voir ; &, dans ce moment même, en me surant l'homme devant qui j'étois, j'avois honte du ton de supériorité que ma position me forçoit de prendre, & de l'embarras où je l'avois jeté en le forçant de s'expliquer.

Vous m'avez accusé, me dit-il, de vous avoir caché des lettres de ma correspondance avec Dusaulx, & sans doute que ce sont celles que vous supposez être contre moi. Parlez-vous, lui dis-je, d'après ce qui a été dit entre nous, ou vous a-t-on rapporté que je vous en avois accusé devant d'autres personnes? Je ne vous ai pas dit à vous : *Vous avez d'autres lettres ;* je vous ai demandé si vous aviez d'autres lettres, & vous avez pris alors ma demande dans son vrai sens, puisque vous m'avez répondu : Non, il n'y en a point, & vous avez jugé. Il faut donc que, depuis, quelque bon ami de vous ou de moi, m'ait accusé de l'avoir dit; or, il me semble que vous pouviez aussi-bien m'en croire moi-même au moment où je vous en ai parlé, qu'écouter les propos qui vous sont venus depuis par des étrangers. Il faut que vous conveniez d'une chose : Si j'ai tenu ce propos, j'ai menti; car vous savez bien vous, que ne connoissant la correspondance que par vous, ce propos

ſeroit, de ma part, non pas une indiſcrétion, mais un menſonge. Or, pour faire un menſonge, il faut un but, celui-là ſeroit contre vous en faveur de Duſaulx. Obſervez que je ne connois point Duſaulx, je ne l'ai vu qu'une ſeule fois aux Tuileries, & c'eſt vous qui me l'avez montré; il faut donc que vous alliez juſqu'à ſuppoſer que j'invente un fait en faveur d'un homme, que j'eſtime à la vérité ſur ſa réputation, mais que je ne connois point, contre vous, que j'aime & reſpecte, & qui me recevez avec bonté : vous voyez que cette ſuppoſition eſt impoſſible.

Si vous m'interrogiez enſuite ſur le fond de votre querelle avec Duſaulx, & ſur-tout ſur l'accuſation d'être du nombre de vos ennemis, je vous dirois franchement qu'il n'eſt pas plus coupable que moi des vues que vous lui prêtez, tout y répugne. Vous pouvez lui reprocher, & il doit ſe reprocher à lui-même, de l'inattention & même de la mal-adreſſe, dans la comparaiſon qu'il n'a pas aſſez réfléchie, & qui vous a juſtement choqué. Il pouvoit, en répondant à votre dernière lettre, en faire l'aveu, & en tirer même des argumens victorieux ſur le fond de votre querelle; mais jamais vous ne pourrez me perſuader que ſciemment il ait voulu vous nuire; & ma conviction

eſt

eſt telle à cet égard, que ſi, lui Duſaulx, me diſoit aujourd'hui que je me trompe, & qu'il a été votre ennemi, je lui dirois à lui-même qu'il ment.

Rouſſeau ne répliqua pas ; & après quelques mots ſur la néceſſité de ma ſortie, je partis ſans que depuis j'aye eu lieu de m'appercevoir qu'il conſervât ſur mon compte aucun reſſentiment. Mes lecteurs peuvent commenter eux-mêmes les deux faits précédens, ils en tireront de grandes lumières ſur le véritable caractère de Rouſſeau, & ſur la facilité qu'il laiſſoit quelquefois dans ſon commerce.

J'ai dit qu'il étoit ſimple, & qu'il tenoit du caractère de l'enfance. J'entre un jour chez lui, je le vois hilarieux, ſe promenant à grands pas dans ſa chambre, & regardant fièrement tout ce qu'elle contenoit : Tout ceci eſt à moi, me dit-il ; il faut noter que ce tout conſiſtoit dans un lit de ſiamoiſe, quelques chaiſes de paille, une table commune, & un ſecrétaire de bois de noyer. Comment, lui dis-je, cela ne vous appartenoit pas hier ? il y a long-temps que je vous ai vu en poſſeſſion de tout ce qui eſt ici. Oui, monſieur, mais je devois au tapiſſier, & j'ai fini de le payer ce matin. Il jouiſſoit de ce petit mobilier avec beaucoup plus de joie réelle que ne fait le

riche, qui le plus ſouvent ignore la moitié des objets qu'il poſſède.

Une autre fois je lui vois encore le viſage riant & une certaine fierté que je ne lui connoiſſois pas. Il ſe lève, ſe promène, & frappant des doigts de ſa main droite ſur ſon gouſſet, il en fit ſonner les écus : Vous voyez, me dit-il, que j'ai une *hernie crurale*, mais dont je ne cherche point à me débarraſſer. Il m'apprit enſuite qu'il avoit reçu vingt écus pour une partie de copie de muſique.

J'ai dit qu'il étoit bon. Une amie de ma femme, jeune anglaiſe, fort jolie, avoit depuis long-temps déſiré de voir Rouſſeau. Comme je m'étois fait une loi de ne lui préſenter perſonne, cette envie ne pouvoit ſe ſatisfaire. Un jour cependant que je devois mener chez lui un de mes enfans, trop jeune pour qu'il le connût encore, car il me les demandoit tous les uns après les autres, pour jouir, me diſoit-il, des vertus de leur mère, la jeune anglaiſe étoit chez moi ; je lui propoſe de prendre le coſtume de la bonne, & de ſe charger de l'enfant ; elle adopte l'idée avec une joie immodérée ; elle prend le tablier ; & s'empare de l'enfant, nous arrivons. J'ai dit que cette bonne étoit jolie, & je dois ajouter que ſon extérieur

annonçoit peu de force ; je voulus profiter de la circonſtance pour m'amuſer à mon tour. Je commandois à la bonne de tenir l'enfant de telle manière, de marcher, de s'aſſeoir, bien aſſuré de ſon obéiſſance. Rouſſeau cauſa avec elle, & la plaignit d'être obligée de prendre un état dont les fatigues paroiſſoient devoir ſurpaſſer ſes forces. Il engagea madame Rouſſeau à la faire goûter ; elle fut très-bien régalée, & madame Rouſſeau me dit le lendemain, qu'il avoit remarqué avec peine & ſur-tout avec beaucoup de ſurpriſe, que je ne ménageois pas aſſez la délicateſſe de la bonne, & que je lui parlois avec trop de dureté.

Je vois pluſieurs de mes lecteurs ſourire à ce trait de bonté, & me faire remarquer que la bonne étoit jolie. Cette circonſtance, pour un homme du genre & de l'âge de Rouſſeau, ne me paroît pas devoir rien changer ſur le motif de ſa ſenſibilité ; mais je vais y joindre un autre trait.

Bourru à l'excès, lorſqu'il avoit ſur quelqu'un de ces préventions qui tenoient à la malheureuſe corde de ſes ennemis, il étoit extrêmement attentif à ne pas bleſſer ceux avec leſquels il croyoit, du moins pour le moment, pouvoir, ſans danger pour lui,

ſuivre les mouvemens de ſon cœur. Il avoit ceſſé, depuis long-temps, de m'arrêter à dîner ; il craignoit que je n'en tiraſſe de fauſſes conſéquences. Je ne vous prie plus à dîner, me dit-il un jour, parce que ma fortune ne me le permet plus. Quelque peu de dépenſe que je fiſſe pour vous, je ſerois forcé de la prendre ſur notre néceſſaire. Je voulus lui répondre, il continua : Si je vous fais part de ma ſituation, c'eſt afin que vous n'attribuyez pas le changement de ma conduite à votre égard, à quelque changement dans mes ſentimens. Souriant enſuite : j'aime, me dit-il, à boire à mes repas une certaine doſe de vin pur. J'avois d'abord imaginé de partager également la quantité que je puis me permettre de boire entre mon dîner & mon ſouper, mais il en réſultoit que ſe trouvant trop modique, aucun de mes deux repas ne m'offroit ce qui me convient. J'ai pris mon parti, je bois de l'eau à l'un des deux, & je réſerve la totalité de mon vin pour l'autre.

Combien de choſes découvriront, dans ce dernier trait, mes lecteurs attentifs ! Quelle bonté, quelle candeur & quelle ſupériorité ſur les autres hommes, ſoit pour prendre ſon parti ſur les événemens de la fortune, ſoit

pour ſavoir les apprécier, en n'y voyant rien qui doive être caché ! Le blâme univerſel qu'il a encouru en ſe refuſant aux dons qu'on vouloit lui faire, prouve ſeulement que peu de perſonnes ſont en état d'enviſager la fortune comme il le faiſoit. Sachez compoſer avec elle, & boire de l'eau à l'un de vos repas, pour boire votre vin à l'autre, & ce refus ne vous paroîtra plus ni ſi extravagant, ni ſi orgueilleux, ni même ſi héroïque. Joignez à cela la réponſe qu'il faiſoit lorſqu'on alloit juſqu'à l'interroger ſur ce point : *Je ſuis pauvre, à la vérité ; mais je n'ai pas le cou pelé.*

J'ai dit qu'il étoit gai. J'ai vingt fois eu l'occaſion de remarquer en lui cette qualité qui ſeule pouvoit faire le bonheur de ſa vie, mais que la maladie dont il avoit apporté le germe en naiſſant, détruiſit preſqu'entièrement pour le rendre le plus malheureux des hommes. Si je n'enviſageois, dans ce récit, que ma ſatisfaction perſonnelle, avec quelle complaiſance je m'arrêterois ſur ces anecdotes qui me le retracent dans un état heureux : mais outre que le cadre que j'ai choiſi me force de me reſtreindre, mes lecteurs trouveroient que je les entretiens trop long-temps de puérilités.

Je ne parlerai donc ni de la gaîté de pluſieurs de nos petits repas, ni de traits iſolés de nos converſations ; je me borne à un ſeul fait.

Tous mes lecteurs ont entendu parler de l'abominable aventure dont il a été ſi cruellement la victime à la butte de Meſnil Montant. Il fut rencontré par le chien danois de M. de Saint-Fargeau, qui, voulant rejoindre le carroſſe de ſon maître, avoit dans ſa courſe la vîteſſe d'une balle de fuſil. Il paſſe entre les jambes du malheureux Rouſſeau, qui tomba le viſage ſur le pavé, ſans avoir eu le temps de ſe garantir avec ſes mains. La chûte fut d'autant plus malheureuſe, qu'il deſcendoit la butte, & conſéquemment qu'il tomba de plus que de ſa hauteur. Je cours chez lui le lendemain matin. En entrant, je fus ſaiſi d'une odeur de fièvre véritablement effrayante. Il étoit dans ſon lit. Je l'aborde; jamais ſa figure ne ſortira de ma mémoire. Outre l'enflure de toutes les parties de ſon viſage, qui, comme l'on ſait, en change ſi fort le caractère, il avoit fait coller de petites bandes de papier ſur les bleſſures de ſes lèvres ; ces bleſſures étoient en long, de façon que ces bandes alloient du nez au menton. Mon effroi fut proportionné à l'hor-

reur de ce ſpectacle. Après m'avoir rendu compte de l'accident, je vis avec grand plaiſir qu'il excuſoit le chien; ce qu'il n'eût pas fait, ſans doute, s'il eût été queſtion d'un homme : il auroit vu infailliblement dans cet homme un ennemi qui, depuis long-temps, méditoit ce mauvais coup ; il ne vit dans le chien, qu'un chien qui, me dit-il, a cherché à prendre la direction propre à m'éviter ; mais voulant auſſi agir de mon côté, je l'ai contrarié ; il faiſoit mieux que moi, & j'en ſuis puni. J'obſerverai, car cela eſt néceſſaire pour le but que je me propoſe, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe trouver dans un état plus affligeant & plus dangereux, puiſque la fièvre atteſtoit que la chûte avoit cauſé, dans toute la machine, un ébranlement général ; mais l'accident étoit, comme je l'ai dit, occaſioné par un chien ; il n'y avoit pas moyen de lui prêter des vues malfaiſantes & des projets médités : dans cet état, Rouſſeau reſtoit ce que naturellement il étoit lorſque la corde de ſes ennemis n'étoit point en vibration. Jamais, de mon côté, je ne fus moins diſpoſé à rire. Jamais Rouſſeau n'avoit eu plus de raiſon de s'affliger ; cependant le cours de la converſation nous amena tous deux à des propos ſi gais,

que le malheureux, dont le rire r'ouvroit toutes les plaies couvertes par les petites bandes de papier, me demanda grace, mais avec des inſtances réitérées. J'en ſentis moi-même & l'importance & la néceſſité, & tout ceſſa par ma retraite.

Sa timidité étoit exceſſive, & je l'ai vu ſouvent dans ce cas avec des enfans de neuf à dix ans, qui, timides eux-mêmes, ſe tenoient devant lui dans un état de réſerve. Je ne me livrerai point au plaiſir que j'aurois d'en citer quelques traits, car mes lecteurs, qui n'ont pas vécu avec lui, ne peuvent y mettre le même intérêt que j'y mets. Il faut pourtant citer, car il ne s'agit pas ici de mon opinion ſur ſon ſujet, mais de mettre le lecteur à portée de déterminer la ſienne. Sa timidité étoit infiniment plus marquante, lorſqu'il s'agiſſoit d'être ſeul en avant, & de chanter, par exemple, les morceaux de ſa compoſition qu'il vouloit faire entendre.

On a déjà été à portée de remarquer qu'il mettoit une grande importance à ſes déterminations, lorſqu'il les avoit manifeſtées. Quelque peu de conſéquence qu'elles euſſent dans leur objet, il y voyoit toujours un engagement pris avec lui-même, auquel il ne devoit pas plus manquer, que s'il l'avoit pris

avec un autre : cela me paroît devoir être considéré chez lui comme un trait de caractère.

Il s'étoit engagé volontairement & de lui-même, à mettre en musique toutes les paroles qui lui seroient envoyées par ma femme. Je lui apporte un jour de sa part le volume des Œuvres de Shakespeare, traduction de Letourneur, où se trouve la tragédie d'Othello, & lui montre l'endroit où sont les paroles : *Au pied d'un saule*, &c., en l'invitant, de la part de ma femme, de les mettre en musique. Je lui observai que pour pouvoir donner à ces paroles le caractère qui leur convient, il falloit qu'il prît la peine de lire la pièce. J'en suis fâché, me dit-il, mais je me suis promis de ne plus lire. Comme je connoissois ses scrupules sur cet article, je lui dis que lorsqu'on tenoit à remplir ses engagemens, il falloit n'en prendre que le moins possible, attendu que l'on s'exposoit à ce qu'il y en eût de contradictoires, & qu'alors on se mettoit dans la nécessité de manquer ou à l'un ou à l'autre. Vous vous êtes promis de ne point lire, & vous avez promis à ma femme de mettre en musique tout ce qu'elle vous présenteroit ; elle vous présente des paroles qui exigent la lecture d'une

tragédie ; vous voilà dans la néceſſité ou de vous manquer à vous-même, ou de manquer à ma femme ; vous n'avez que l'option. Je ſavois d'avance combien cet argument auroit de force ſur ſon eſprit. Il réfléchit un moment, & prenant le livre, donnez, me dit-il, je le lirai.

Mes lecteurs s'appercevront, ſans doute, combien il importe de raconter un fait tel qu'il s'eſt paſſé & avec toutes ſes circonſtances, pour pouvoir en tirer de juſtes conſéquences ſur celui qu'ils veulent connoître. Il m'avertit que l'air eſt fait, & que, ſuivant la première convention, ma femme ſe donne la peine de venir pour l'entendre & l'approuver ou le rejeter, attendu qu'en cas de rejet, il s'étoit engagé à le faire trois fois. Il l'avoit fait, dans ce moment, double, il s'agiſſoit du choix. J'y menai ma femme, la moins impoſante de toutes les femmes, & ſur-tout dans cette occaſion, puiſqu'elle-même eſt d'une timidité exceſſive. Il ſe mit devant ſa petite épinette, mais dans un tel état que ſes doigts tremblóient ſur les touches, & que ſa voix ne pouvoit ſe faire un paſſage ; il touſſoit, ſoupiroit & s'agitoit, en nous aſſurant que cela ne tarderoit pas à ſe paſſer. Il parvint, en effet, à chanter ſes

deux airs ; ma femme choisit celui compris dans le recueil de ses romances, gravé après sa mort. Cet air est un chef-d'œuvre pour l'expression vraie de la situation où Shakespéare l'a placé. Je me permettrai de remarquer à cette occasion qu'il est à présumer que le citoyen Ducis, auteur de l'excellente tragédie d'Othello, n'avoit pas connoissance de la Romance de J. J. Il auroit sans doute adopté la traduction de Letourneur, pour pouvoir la faire chanter sur le théâtre. Il auroit eu l'avantage de s'associer avec Shakespéare & Rousseau ; il auroit pu faire jouir le public de cet excellent morceau, & enfin il auroit augmenté l'effet du pathétique de la situation, par l'expression déchirante & vraie de la composition musicale.

J'ai remarqué dans Rousseau une qualité bien rare, & qu'on ne seroit pas disposé à lui supposer, d'après l'aigreur que souvent il versoit autour de lui. Pendant le cours des douze années que j'ai vécu avec lui, je ne lui ai entendu dire du mal de qui que ce soit. Souvent en me parlant des personnes, il lui arrivoit de les classer dans le nombre de ses ennemis, & sur ce point, que dans la suite de cette notice je me propose d'approfondir, il n'y avoit nulle possibilité de le

contrarier ; mais dans ce cas là même, jamais, du moins devant moi, il ne s'eſt permis de s'expliquer ſur leur compte, ſoit en leur imputant des faits particuliers, ſoit en ſe permettant, à leur égard, des qualifications injurieuſes. Ce qui prouve, juſqu'à l'évidence, que lorſqu'il ne voyoit point à travers ce priſme fatal, ſon véritable caractère reprenoit le deſſus, c'eſt que lorſqu'il enviſageoit ces mêmes hommes ſous le ſeul rapport de leur mérite intrinſèque & réel, non-ſeulement il leur rendoit juſtice, mais il faiſoit valoir ſes opinions à leur égard avec beaucoup de chaleur. Je ne citerai pour preuve que deux faits qui, ayant rapport à deux de ſes détracteurs les plus déclarés, feront aiſément ſuppoſer tous les autres.

Je louois un jour devant lui Diderot, & l'on ſait la haine que Diderot lui portoit ; j'ajoutai : je lui trouve cependant un défaut bien important, c'eſt de n'être pas toujours clair pour les autres, & je crois même que ſouvent on pourroit dire qu'il ne l'eſt pas pour lui-même. Prenez-y garde, me dit Rouſſeau, lorſqu'il s'agit de matières traitées par Diderot, ſi quelque choſe n'eſt pas compris, ce n'eſt pas toujours la faute de l'auteur. C'eſt la ſeule expreſſion dure qu'il ait jamais employée contre moi.

Mes lecteurs verront, je l'eſpère, que je ne ſuis bien réellement que ce que je veux être, hiſtorien fidèle. Ce mot, qui pouvoit me bleſſer, l'avouerai-je ? me fit un bien infini. Je vis Rouſſeau tel que j'aurois voulu qu'il fût toujours.

Le lendemain du jour où Voltaire fut couronné au théâtre Français, ce jour précédoit de bien près le dernier de ces deux grands hommes, un de ces perſonnages qui ont le ſecret de ſe gliſſer par-tout, croyant, ſans doute lui faire la cour, lui en rendit compte devant moi, & ſe permit, ſur ce couronnement, des plaiſanteries telles qu'on peut ſe les figurer de ce genre de perſonnage. Comment, dit Rouſſeau avec chaleur, on ſe permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le temple dont il eſt le dieu, & par les prêtres qui, depuis cinquante ans, y vivent de ſes chef-d'œuvres : qui voulez-vous donc qui y ſoit couronné ? Ce trait n'a pas beſoin de rapprochement pour être ſenti.

J'ajouterai que juſte envers ſes ennemis, il étoit de la plus grande indulgence pour tous les écrivains; il me répétoit ſouvent qu'il ne falloit s'arrêter que ſur ce que l'on trouvoit de bon dans un livre. Si l'auteur vous a donné deux pages ſeulement dans leſquelles vous

trouvez ou du plaiſir, ou de l'inſtruction, ne devez-vous pas lui en ſavoir gré? paſſez, ſans mot dire, ce que vous rencontrez qui vous déplaît.

Il ne parloit que très-rarement de ſes ouvrages, & jamais le premier. Je ne lui vis mettre de chaleur à leur occaſion qu'en regrettant la perte volontaire qu'il fit, dans une circonſtance qui trouvera ſa place dans mon récit, du manuſcrit d'une nouvelle édition d'Emile. Il y avoit fait entrer une partie des idées qu'il n'avoit pu mettre dans la première, à cauſe de leur abondance, dont alors ſon imagination, me dit-il, étoit ſurchargée. Sans les rejeter, il les avoit écrites ſur des cartes qu'il réſervoit pour une nouvelle édition. Elle contenoit auſſi le parallèle de l'éducation publique & de l'éducation particulière; morceau qu'il me diſoit être eſſentiel au traité de l'éducation, & qui manque à Emile. Il étoit quelquefois, ſur ſon propre compte, d'une ingénuité qui, en me cauſant de la ſurpriſe, me jetoit dans le raviſſement. Il me dit un jour, qu'après avoir publié ſon diſcours ſur les ſciences, &c., M.me Dupin de Francueil, chez laquelle il demeuroit, lui parloit un ſoir, au coin du feu, de l'effet qu'avoit produit cet ouvrage; mais, dites-moi donc, M. Rouſſeau,

qui auroit pu deviner cela de vous ? Lecteurs, notez que c'eſt de lui, que je tiens cette anecdote.

Il m'apprit auſſi que le cardinal de Bernis fit chercher avec grand ſoin, tant dans les bureaux des affaires étrangères qu'en Italie, la correſpondance qui eut lieu pendant que lui, Rouſſeau, étoit ſecrétaire d'ambaſſade. Il n'y trouva rien, me dit-il, & je l'en aurois bien aſſuré d'avance.

Avant de faire arriver mes lecteurs au temps où je ſerai forcé de leur montrer Rouſſeau trop différent de ce qu'il eſt dans ce moment, je les prie de me pardonner de m'arrêter un peu, & de leur faire voir que cet homme extraordinaire ne faiſoit rien que lorſqu'il étoit commandé par un beſoin irréſiſtible. Depuis long-temps mes lecteurs le voient copiſte de muſique ; mais il fut bientôt attaqué de la fièvre de la compoſition. On ſait que c'eſt ainſi qu'il fut en littérature & en philoſophie, homme très-médiocre juſqu'à l'âge de quarante ans ; & que dix années d'une fièvre continue & ſans ſommeil, comme il me l'a dit pluſieurs fois, l'ont mis, par ſes productions, au rang des écrivains les plus éloquens, des moraliſtes les plus épurés, & des philoſophes les plus éclairés. Il exerça ſur moi, à l'époque

de ce beſoin de compoſer de la muſique, une eſpèce de deſpotiſme curieux à faire connoître. Je puis en parler ſans inconvénient, attendu que je n'y joue pas le plus beau rôle.

Altéré de compoſition, il me demanda de lui faire les paroles d'un duo. Je lui déclarai mon impuiſſance; mais ce fut en vain. Il me le demandoit à chacune de mes viſites, & d'un ton à me faire comprendre que les choſes n'en reſteroient pas là. Je fis part de mon embarras à ma femme, qui me dit malignement, pour le guérir radicalement de cette maladie, je n'y ſais qu'un remède, mon ami, fais lui promptement des vers, & cours les lui porter; il y a mille à parier qu'il n'y reviendra plus. Tout malicieuſement gai que fut ce conſeil, je ſentis bien moi-même qu'il ne me reſtoit que ce parti. Je fis donc un duo entre *Tircis* & *Dircé*, j'eſpère que Dieu me le pardonnera. Tout fier de mon ſuccès, & ſur-tout curieux de voir la mine qu'il me feroit après la lecture, je me flattois d'en être quitte. Il prend mon duo, le lit, me remercie, le garde & le met en muſique. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que malgré l'inſignifiance du petit dialogue, la muſique de ce duo eſt charmante; il eſt gravé dans le recueil de ſes romances.

Loin

Loin d'être rebuté, comme ma femme s'y attendoit, & comme je l'avois espéré, il m'annonce qu'il veut faire du récitatif; il ne s'agit plus des paroles d'un duo, mais d'une scène qui doit contenir la matière du récitatif, deux airs, & se terminer, si je le peux, par un duo. Je crus un moment qu'il vouloit me faire devenir fou. Je crois pourtant, pour lui rendre justice, qu'il étoit tellement emporté lui-même par cette saillie de composition, qu'il ne s'appercevoit pas de mon embarras, sans quoi, je présume qu'il en auroit eu pitié. Ma femme, toujours rieuse à mes dépens, m'encourageoit de toutes ses forces.

Très-familiarisé avec le roman de Daphnis & Cloé, que j'avois lu un grand nombre de fois dans la traduction d'Amyot, j'espère y trouver ce qu'il me demande. Je relis l'ouvrage; mais au lieu d'une scène, je lui trace le plan d'un opéra en deux actes, avec prologue & divertissement; ce qui composoit quatre actes bien complets; je lui porte mon plan. Comme il n'étoit pas difficile, il en est enchanté, &, frottant ses mains, allons, me dit-il, à l'œuvre. Comment, lui dis-je, vous croyez de bonne foi que je vais vous l'exécuter! Je vous l'ai présenté pour vous engager à le faire vous-même dans le cas où il vous

plairoit, mais vous ſavez bien qu'il n'y a pas de poſſibilité que j'en puiſſe venir à bout. Vous me propoſez donc froidement, me dit-il, de faire votre beſogne, il me ſemble que j'ai bien aſſez de la mienne; allons, allons, à l'œuvre. Pour le coup, je tombai dans le découragement, & j'étois réſolu de n'y plus retourner. Ma femme prit le ſage parti de ne plus rire à mes depens. Elle m'encouragea, & me fit enviſager que l'ouvrage, tel qu'il fût, reſtant entre lui & moi, je ne courrois aucun riſque.

Nouveau medecin malgré lui, je commencai, mais par morceaux détachés. A meſure que je les lui montrois, il les expédioit. Je fis ainſi le premier acte, & pendant qu'il le finiſſoit & travailloit à ſon ouverture, je fis le prologue & quelques morceaux du divertiſſement. Il voulut eſſayer ſon ouvrage. Il me pria de raſſembler, non des muſiciens de profeſſion, mais des amateurs, pour faire une répétition. Je le ſatisfis. Il vint chez moi, chanta lui même ſon acte; il ſut mécontent du récitatif, & abandonna l'ouvrage. On ſe doute bien que j'abandonnai le mien. Malgré ſon état d'imperfection, la partition en a été gravée après ſa mort, & vendue, je crois, au profit des enfans trouvés.

Quelques perſonnes me conſeillèrent de le

finir & de le donner à un habile muſicien, qui auroit reſpecté toute la muſique de J. J., en m'aſſurant que cela auroit du ſuccès. Le nom de J. J. lui auroit été ſans doute très-favorable; mais, connoiſſant mieux que ces perſonnes, & mon ouvrage & le théâtre, j'obſervai que, comme le dit le Bourgeois gentilhomme, il y a dans tout cet opera, beaucoup de mouton, & que, probablement, le public jugeroit qu'il y en a infiniment trop. Nous n'en avons plus reparlé ni l'un ni l'autre. J'avois fait, pour entrer dans le divertiſſement, la romance d'Echo; il l'a miſe en chant, & elle fait partie de celles de ſon recueil. Mes lecteurs peuvent ſe dire actuellement, qu'après être échappé aux orages de la pleine mer, il s'en eſt peu fallu que, pendant la bonace, je ne fiſſe nauffrage au port.

Je quitte à regret le temps où Rouſſeau, quoique ſoumis aux effets de ſa maladie, jouiſſoit cependant d'intervalles aſſez longs, pendant leſquels ſon caractère primitif n'étoit point entièrement dénaturé. Nous allons le voir, plus ſoupçonneux que jamais, chercher & trouver, dans les circonſtances qui en paroiſſoient les moins ſuſceptibles, les occaſions de réaliſer les fantômes dont on pouvoit le dire obſédé. Sa ſagacité, ſi dans

ce ſens je puis me ſervir de cette expreſſion, étoit telle, qu'elle lui fourniſſoit des argumens réellement capables de lui en impoſer. Il partoit toujours d'un principe, fruit de ſon imagination bleſſée, principe qu'il ne pouvoit examiner ſenſément, mais les conſéquences qu'il en tiroit étoient toutes dans les règles de la plus ſaine logique, de façon qu'on ne pouvoit qu'être infiniment étonné de le voir ſur le même fait, ſi ſage, enſemble, & ſi fou.

Pour en donner une juſte idée, je dirai qu'il m'a réaliſé l'exiſtence poſſible de Dom-Quichotte avec lequel je lui trouve une grande conformité. Chez tous deux ſe trouve une corde ſenſible. Cette corde, en vibration, amène chez l'un les idées de la chevalerie errante, & toutes les extravagances qu'elle traîne après elle; chez l'autre, cette corde réſonnoit ennemis, conſpirations, coalition générale, vaſtes plans pour le perdre, &c.; chez tous deux, cette corde, en repos, laiſſe à leur eſprit toute ſa liberté. Les faits qui vont ſuivre en donneront, je crois, la preuve évidente.

Mais avant que d'y paſſer, je remarquerai que ſi le nombre de gens avec leſquels cette maladie l'a brouillé a été grand, c'eſt parce

que, de leur côté, ceux qui l'ont recherché, trop occupés d'eux-mêmes & des motifs qui les avoient amenés chez lui, n'ont ni vu, ni voulu voir ſon véritable état, ou du moins, qu'ils n'ont pas voulu y avoir égard, parce qu'ils n'avoient pas pour lui un attachement réel. S'il m'eſt permis de me citer, c'eſt mon attachement pour ſa perſonne, attachement qui s'eſt accru à meſure que je me ſuis apperçu combien il étoit à plaindre; c'eſt lui qui, machinalement, m'a fait prendre les moyens de me conſerver avec lui. Je n'ai pas été le ſeul dans ce cas. Je ſuis témoin qu'il a conſervé toute ſa vie, pour une mère de famille que ſa modeſtie m'empêche de nommer, mais que ſes vertus feront reconnoître aiſément de tous ceux qui ont avec elle quelques relations, une bienveillance ſoutenue, mêlée d'un reſpect ſincère, & c'eſt ſans doute par la même cauſe. Il l'avoit connue jeune-fille, & lui avoit donné à cette époque, des ſoins perſonnels. Son mariage n'a rompu, ni ſes liens, ni ſes rapports avec lui. Plus occupée de jouir & de profiter de cette connoiſſance que de s'en prévaloir, elle le voyoit rarement. Elle étudioit, dans le ſilence, les maximes qu'elle puiſoit dans ſes ouvrages, pour connoître ſes

devoirs & régler ſa conduite relativement à l'éducation de ſa nombreuſe famille. Ses ſuccès, dans ce genre, ne furent point ignorés de Rouſſeau, qui ne la perdoit point de vue ; ils lui étoient agréables, & ſouvent il m'entretenoit de l'eſtime qu'il conſervoit pour elle.

J'ai annoncé que les ſymptômes de ſa maladie alloient toujours croiſſans, & qu'il n'y avoit plus rien qui ne put être matière à ſoupçons, en voici la preuve.

Je lui avois préſenté Gluck, après lui avoir demandé ſi ſa viſite ne lui ſeroit point déſagréable. Long-temps, Gluck, qu'il eſtimoit & dont il admiroit le génie, fut reçu chez lui comme il méritoit de l'être. Un jour, cependant, ſans que rien put faire prévoir à Gluck cette boutade, il lui obſerva qu'il étoit fâché de lui voir monter, à ſon âge, quatre étages, & inſiſta pour le prier de s'en diſpenſer à l'avenir. Ce pauvre Gluck en pleuroit encore le lendemain. Sous le prétexte que je devois me reſſentir perſonnellement des procédés de M. Gluck, puiſque je l'avois introduit chez lui, je lui demandai ſes griefs. Croyez-vous, me dit-il, que M. Gluck, qui toujours a travaillé ſur la langue italienne, langue ſi favorable à la muſique,

l'ait abandonnée pour la langue françaiſe, qui en tout point lui réſiſte, uniquement pour vaincre une difficulté. Ne voyez-vous pas que j'ai avancé qu'il étoit impoſſible de faire de bonne muſique ſur la langue françaiſe, & qu'il n'a pris ce parti que pour me donner un démenti. C'eſt d'après ces obſervations, qu'il regardoit comme une démonſtration, qu'il s'est permis de l'éloigner de chez lui.

Il me demande un jour le prix des pois à la halle; je n'en ſavois rien. Il fit la même queſtion à quelqu'un qui entra & qui le lui dit. Eh bien, me dit-il, voyez la profondeur des machinations de mes ennemis, ils emploient, pour me cerner de toutes parts, plus d'idées qu'il n'en faudroit pour gouverner l'Europe; je ne paie, moi, les petits pois que tant; expliquez-moi, ſi vous le pouvez, cette préférence.

On donna le Devin du village, qui, depuis très-long-temps, n'avoit pas été repréſenté. Je vais le lendemain chez lui, & croyant le flatter, je lui rends compte des applaudiſſemens qu'il a reçus, & de l'enthouſiaſme avec lequel il a été écouté. Je vois un homme qui rougit de colère. Ne ſe laſſeront-ils point, me dit-il, de me perſécuter. Je ne pouvois comprendre pourquoi des applaudiſſemens

étoient des perſécutions, & moins encore par quel raiſonnement on pouvoit en venir à cette conſéquence. Il eſt tout ſimple, me dit-il, qu'avec votre bonne foi, vous ne voyiez dans des applaudiſſemens que des applaudiſſemens; vous ignorez combien mes ennemis ſont adroits & ardens pour me perdre. D'abord ils ont dit du mal de cet opéra, mais voyant le public obſtiné à s'y plaire, ils ont changé de bateries, ils ont dit que je l'avois volé; alors vous ſentez qu'il leur importoit de le louer pour groſſir d'autant plus le vol. Ils perſévèrent aujourd'hui dans le même eſprit.

On voit que non-ſeulement les ſoupçons ſe multiplient, que tout leur ſert d'aliment, juſqu'aux circonſtances qui en paroiſſent les plus éloignées; mais on doit remarquer auſſi que les raiſonnemens ſur leſquels ils ſont appuyés, prennent un caractère de véritable folie; c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Depuis long-temps je m'appercevois d'un changement frappant dans ſon phyſique; je le voyois ſouvent dans un état de convulſion qui rendoit ſon viſage méconnoiſſable, & ſur-tout l'expreſſion de ſa figure réellement effrayante. Dans cet état, ſes regards ſembloient embraſſer la totalité de l'eſpace, &

ſes yeux paroiſſoient voir tout à-la-fois ; mais dans le fait, ils ne voyoient rien. Il ſe retournoit ſur ſa chaiſe & paſſoit le bras par-deſſus le doſſier. Ce bras, ainſi ſuſpendu, avoit un mouvement accéléré comme celui du balancier d'une pendule ; & je fis cette remarque plus de quatre ans avant ſa mort ; de façon que j'ai eu tout le temps de l'obſerver. Lorſque je lui voyois prendre cette poſture à mon arrivée, j'avois le cœur ulcéré, & je m'attendois aux propos les plus extravagans ; jamais je n'ai été trompé dans mon attente. C'eſt dans une de ces ſituations affligeantes qu'il me parla de la mort de Louis XV ; anecdote que Dufaulx vient de publier par ſa correſpondance. Voyant ſes longs ſoupirs & toutes les apparences des regrets les plus amers, je lui témoignai mon étonnement. D'après vos principes connus en morale, lui dis-je, il me ſemble que ſous tous les rapports, ſoit comme père de famille, ſoit comme roi, Louis XV ne devroit pas vous intéreſſer à ce point ; ſes mœurs & ſa coupable inſouciance n'ont produit que du mal. Vous n'appercevez pas, me dit-il, les conſéquences de cette mort à mon égard particulier. Pour tous, la mort de ce prince

eſt peut-être un bien ; mais obſervez qu'il étoit généralement haï : ſans le mériter, comme lui, j'ai le même ſort. La haine univerſelle ſe partageoit entre nous deux, je reſte ſeul ; je vais donc ſeul en ſupporter le poids. J'ai vu des gens aſſez en délire eux-mêmes pour voir de l'orgueil dans cette folle ſaillie ; bientôt je leur en démontrerai la ſource.

Je terminerai cette pénible révélation au ſeul trait ſuivant ; les deux ſuffiront pour conſtater, d'une manière poſitive, l'état déplorable dans lequel il étoit tombé. A mon arrivée, il prend l'attitude que j'ai décrite précédemment. Savez-vous, me dit-il, pourquoi je donne au Taſſe une préférence ſi marquée ? Non, lui dis-je, mais je m'en doute. Le Taſſe réuniſſant à l'imagination la plus féconde & à la richeſſe de la poéſie la plus brillante, l'avantage d'être venu après Homère & Virgile, a profité des beautés de l'un & de l'autre de ces deux grands hommes, comme il en a évité les défauts. Il y a bien quelque choſe de cela, me répondit-il, mais ſachez qu'il a prédit mes malheurs. (Lecteurs, comme vous pouvez le remarquer, toujours des malheurs.) Je fis un mouvement ; il m'arrêta. Je vous entends,

dit-il, le Taſſe eſt venu avant moi ; comment a-t-il eu connoiſſance de mes malheurs ? Je n'en ſais rien, & probablement il n'en ſavoit rien lui-même ; mais enfin il les a prédits. remarquez que le Taſſe a cela de particulier, que vous ne pouvez pas enlever de ſon ouvrage une ſtrophe, d'une ſtrophe un ſeul vers, & du vers un ſeul mot, ſans que le poëme entier ne s'écroule, tant il étoit précis & ne mettoit rien que de néceſſaire. Eh bien, ôtez la ſtrophe entière dont je vous parle ; rien n'en ſouffre, l'ouvrage reſte parfait. Elle n'a rapport ni à ce qui précède ni à ce qui ſuit ; c'eſt une pièce abſolument inutile. Il eſt à préſumer que le Taſſe l'a faite involontairement & ſans la comprendre lui-même ; mais elle eſt claire. Il m'a cité cette ſtrophe miraculeuſe ; mais comme je ne ſais pas l'italien, je n'ai pu être frappé de la place qu'elle occupe dans le poëme ; il m'eſt reſté ſeulement dans la mémoire qu'elle eſt dans le chant de la forêt enchantée, dans la bouche de Tancrède, ou à ſon occaſion, car il m'a cité le nom de Tancrède.

Comme il a vécu long-temps dans cet état, il a été aſſez généralement reconnu qu'il étoit devenu fou. Mais ſes amis & ſes ennemis ſe

ſont également trompés ſur la cauſe de ſa folie. Ses amis ont prétendu que les perſécutions que lui ont ſuſcité ſes ennemis réels, tels que les philoſophes & tous ceux qui avoient lieu d'être mécontens de lui, avoient fini par mettre le feu dans un cerveau déjà ſuſceptible d'un tel embrâſement. Ses ennemis ont dit que l'orgueil ſeul lui avoit tourné la tête. Je les crois tous dans l'erreur. Les perſécutions & les ſarcaſmes d'un grand nombre de philoſophes, proprement dits, & de littérateurs, ont certainement ſervi à convaincre ce malheureux que ſa chimère étoit une réalité, puiſqu'il pouvoit ſe prouver à lui-même que réellement il avoit des ennemis; mais très-certainement ſes ennemis réels, car il en a eu beaucoup, ne lui ont pas donné ſa chimère, elle venoit de plus loin. A l'égard de l'orgueil, je n'en ai pas remarqué un ſeul trait dans le cours de douze années; & ſi l'on y fait attention, il y a une mauvaiſe foi bien caractériſée dans le reproche qu'on lui fait d'avoir demandé qu'on lui élevât une ſtatue; mais je ſors, non pas de mon ſujet à la vérité, mais de mon plan.

Il eſt certain qu'il avoit, en naiſſant, le germe de cette affreuſe maladie, qui, comme toute

les autres, a eu ſes périodes, ſon commencement, ſon milieu & ſa fin. Dans la ſuppoſition même où, en ſuivant ſa marche & ſes progrès, on ne remonteroit pas à cette ſource, un fait, dont tout Paris a été le témoin, en doit compléter la preuve.

Après la mort de J. J., un de ſes couſins-germains, fils du frère de ſon père (1), & portant conſéquemment le même nom, né en Perſe, eſt arrivé à Paris, ſans avoir jamais communiqué avec lui, puiſqu'il quittoit la Perſe pour la première fois. Son habit perſan & ſon nom le firent bientôt remarquer. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'eſprit, il ſavoit un grand nombre de langues, & l'on rapporta de lui que, pour réponſe à quelqu'un qui le louoit ſur le nombre de langues qu'il avoit appriſes, je les donnerois toutes bien volontiers, dit-il, pour ne ſavoir & ne parler que celle de mon couſin.

M. Deleſſert m'invite un jour à dîner avec lui, & nous place à ſes deux côtés. Je ne

(1) Un des parens de Rouſſeau, portant le même nom, m'a appris, par une lettre poſtérieure à la publication de cette notice, que Rouſſeau & le Perſan étoient couſins iſſus de germains.

pouvois, conſéquemment, le voir que de profil ; mais ce profil étoit ſi reſſemblant, que mes yeux ne pouvoient s'en détacher. Enfin je demande tout bas à M. Deleſſert s'il n'y trouve pas beaucoup de reſſemblance. Elle eſt telle à mes yeux, me dit-il, qu'il me fait peur, & que je ſuis tenté de croire que c'eſt Rouſſeau lui-même qui ſe ſera fait enterrer pour venir enſuite écouter ce qu'on dit de lui. Il ne le croyoit pas, ſans doute, puiſqu'il étoit d'ailleurs plus grand, & qu'à l'examen il y avoit des différences ſenſibles dans la figure ; mais ce premier mouvement prouve que l'expreſſion des yeux & de ce qu'on appelle phyſionomie, étoit abſolument la même, & c'eſt cette eſpèce de reſſemblance qui ſeule en mérite le nom.

Cet homme reſta quelque temps à Paris & repartit pour la Perſe, chargé d'une miſſion de la part du gouvernement. Il étoit, avec ſa femme, dans une voiture à quatre roues, traînée par ſix chevaux de poſte. Parvenu à la forêt de Fontainebleau, en plein jour, il ſe met à la portière, & crie au poſtillon d'arrêter. Le poſtillon, étourdi probablement par le bruit des roues ſur le pavé & des pieds de ſes ſix chevaux, n'entend point & continue ſa route. Alors Rouſſeau s'adreſſe aux paſſans, qui font

arrêter le poſtillon. Il pouſſe de grands cris, & accuſe le poſtillon de s'entendre avec des brigands pour le faire égorger dans la forêt. Les paſſans qui n'y voyoient aucune apparence, puiſque le poſtillon ſuivoit le pavé de la grande route, reſtoient froids. Vous ne voyez donc pas, leur diſoit-il, qu'il m'a déjà détourné du grand chemin, & qu'il veut me faire égorger ? Il ne fut pas poſſible de lui faire entendre raiſon. Il fut ramené à Paris, & repartit enſuite, mais ſans la miſſion qui lui avoit été donnée.

Voilà un fait iſolé, mais d'autant plus marquant, car on ne peut douter qu'en le ſuivant on n'en eût découvert beaucup d'autres. C'eſt un trait de folie dans le genre de ceux de Rouſſeau. Tous deux croient à des brigands ou ennemis qui veulent les perdre, & tous deux ne voient dans les autres que des complices & des agens. Si l'on joint à cela l'expreſſion étonnante des regards & de la phyſionomie qui les fait confondre l'un & l'autre, & le degré de leur conſanguinité, il n'eſt plus douteux que tous deux charrioient dans leur ſang le même principe de maladie.

Rouſſeau eut en Angleterre, long-temps avant que je le connuſſe, une attaque du même genre & de la même force ; c'eſt de ſa propre

bouche que je tiens le fait que je vais citer; il eſt d'ailleurs d'autant plus précieux, que c'eſt la ſeule fois que je l'aye vu avoir quelque ſoupçon de ſa maladie, & la caractériſer lui-même ſous le nom de folie.

Nous avions fait la partie, lui & moi, d'aller en batelet à Meudon avec ſa femme & la mienne, & d'y dîner. Elle fut exécutée. En cauſant à table, il nous raconta qu'il avoit fui de l'Angleterre plutôt qu'il ne l'avoit quittée. Il ſe mit dans la tête que M. de Choiſeuil, alors miniſtre en France, le faiſoit chercher, ou pour lui mettre ſes ennemis en avant, ou pour quelqu'autre mauvais tour. Je ne me le rappelle pas bien; mais ſa peur fut telle, qu'il partit ſans argent & ſans vouloir embarraſſer ſa marche d'effets ou de paquets qui ne fuſſent pas de première néceſſité. C'eſt dans cette occaſion qu'il brûla la nouvelle édition d'Émile, dont j'ai déjà parlé, & qu'il m'avoua regretter beaucoup. Il payoit avec un morceau de cuiller ou de fourchette d'argent, qu'il caſſoit ou faiſoit caſſer, dans les auberges. Il arrive au port; les vents étoient contraires : il ne voit, dans cet événement ſi ordinaire, qu'un complot & des ordres ſupérieurs pour retarder le départ, & cela pour un but quelconque, qu'il interprétoit toujours dans le ſens de ſa manie d'ennemis !

nemis ! Quoiqu'il ne parlât pas la langue, il se met cependant sur une élévation & harangue le peuple, qui ne comprenoit pas un mot de son discours. Que mes lecteurs ne perdent pas de vue que c'est de Rousseau lui-même que je tiens tous ces détails. Enfin, le vent le permet & l'on part. Il m'ajoute qu'il ne peut me dissimuler, ni se dissimuler à lui-même, que c'étoit une attaque de folie. Elle étoit telle, ajouta-t-il, que j'allai jusqu'à soupçonner cette digne femme, en me montrant la sienne, d'être du complot & de s'entendre avec mes ennemis.

J'en ai trop dit pour ma sensibilité & relativement au respect que j'ai conservé pour lui, mais du moins assez, sans doute, pour ne laisser dans l'esprit de mes lecteurs aucune incertitude, non-seulement sur la nature de sa maladie, mais encore sur sa véritable source. Ils sont suffisamment éclairés, je pense, pour pouvoir s'expliquer à eux-mêmes les contradictions de sa conduite, contradictions dont on a tant profité pour chercher à l'avilir. Malheureuse humanité ! lequel est le plus déplorable, ou de celui que la nature, après l'avoir doué d'un génie propre à éclairer les hommes, & contribuer aussi efficacement à leur prospérité, prive de la faculté de pouvoir con-

tribuer à ſon bonheur perſonnel, ou de ceux qui, par erreur ſi l'on veut, mais bien réellement, ſe liguent & ſe relayent pour aggraver ſes maux.

C'eſt ici le lieu de rendre juſtice à la mémoire d'un homme dont les ouvrages feront toujours honneur à la France, à d'Alembert. Je le voyois ſouvent en maiſon tierce, mais j'évitois ſoigneuſement de lui parler de Rouſſeau, parce que je le ſavois ſon ennemi déclaré. Après la mort de ce dernier, nous en parlâmes ſouvent. Sans lui adreſſer aucun reproche direct, je le mis dans le cas de ſe juger lui-même. Il ſe reprocha franchement & amèrement les tracaſſeries qu'il lui avoit ſuſcitées, quoique s'excuſant ſur ſon erreur. Il en vint un jour juſqu'à répandre quelques larmes. Je ne puis diſſimuler qu'elles me firent plaiſir. Elles honoroient à mes yeux, & l'homme de mérite qui les verſoit, & celui qui en étoit l'objet.

Je ſuis enfin parvenu à l'époque la plus douloureuſe, au départ de Rouſſeau pour Ermenonville. Mes lecteurs attendent de moi des détails ſur ſa mort, qui a donné lieu à des opinions diverſes. Je vais les ſatisfaire. Je ne leur citerai, comme je l'ai fait juſqu'à préſent, que des faits, d'après leſquels ils pourront fixer

leur opinion. J'observerai seulement, que jusqu'à la fin, Rousseau, que l'on a toujours accusé d'être la victime de son amour-propre, l'a toujours été, au contraire, de l'amour-propre des autres. C'est ce dont les lecteurs attentifs ont dû s'appercevoir.

On se rappelle le malheureux état où nous avons laissé Rousseau. Sa maladie s'étoit accrue jusqu'au dernier période. Depuis long-temps j'avois remarqué qu'il travailloit moins, ses ressources étoient diminuées dans cette proportion. La santé de sa femme se dérangea; il m'en parla plusieurs fois, & toujours avec inquiétude. Il n'avoit de confiance qu'en elle; sans elle, seul dans l'univers, il se seroit cru au milieu de ses nombreux ennemis, toujours occupé de sa perte.

Il me dit un jour qu'il avoit consulté un médecin sur le parti à prendre, relativement au dérangement de la santé de M.me Rousseau; que ce médecin avoit ordonné l'air de la campagne, mais lorsque le temps seroit fixé à la chaleur; nous étions alors au printemps: il m'ajouta que ses moyens ne le lui permettoient pas. Je ne crus pas le moment favorable pour lui offrir un petit logement que j'avois à Sceaux, & que je tenois à loyer.

A ma première visite je lui en parlai. Il

m'observa que ma femme, nourrice de ses enfans, en avoit besoin, & que certainement il ne l'en priveroit pas. Je fis alors des efforts & des raisonnemens inutiles. Je revins une seconde fois lui dire qu'une affaire imprévue nous priveroit cette année de notre séjour ordinaire à la campagne, & que, dans ce cas, je croyois pouvoir la lui offrir; il me dit qu'il n'étoit pas ma dupe, & qu'il ne l'accepteroit pas. Sans insister pour l'acceptation, je l'assurai de la vérité du fait & m'en allai. Je revins enfin une troisième fois, & j'en parlai de nouveau, mais avec indifférence. Je lui dis seulement que, forcé de rester à Paris, je souffrois de voir mon appartement vide, mais que mon parti étoit pris. Mon air tranquille lui en imposa probablement; il me dit alors que s'il étoit bien assuré que je ne dusse pas l'habiter, il iroit volontiers, attendu que le sol de Sceaux, propre à la végétation, offroit de belles herborisations. Je le lui confirmai de nouveau, & il accepta, même avec des démonstrations de satisfaction. J'ignorois que je le voyois pour la dernière fois; si je l'eusse soupçonné, je n'aurois pu me déterminer à le quitter.

Je crus devoir raisonner mes démarches ultérieures, & de peur qu'il ne soupçonnât que je voulois m'emparer de sa personne,

j'éloignai mes visites. C'est pendant cet intervalle que M. Girardin, propriétaire des superbes jardins d'Ermenonville, qui connoissoit peu Rousseau, & depuis peu de temps, & M. Lebègue de Presle, médecin, homme de mérite & très-estimable, lui proposèrent, ainsi qu'à M.me Rousseau, de venir habiter ce beau lieu. Rousseau étoit déjà parti lorsque je me présentai chez lui. M.me Rousseau, que je trouvai, me dit qu'il étoit *sorti*, & quoique je fois resté avec elle pour l'interroger sur sa santé, elle ne me dit point qu'il avoit quitté Paris.

J'ai su depuis, par M. Lebègue de Presle, car je dois citer de qui je tiens les faits dont je n'ai pas été le témoin direct, je tiens de M. Lebègue de Presle que Rousseau étoit parti pour cinq jours, qu'il vouloit revenir pour raisonner de son départ de Paris, de ses papiers, de ses effets, &c.; mais qu'il lui fut observé que M.me Rousseau, sur les lieux, feroit mieux que lui, qu'il paroissoit se plaire dans cet endroit, & que ce seroit doubler pour lui la fatigue du voyage, puisque M.me Rousseau arrivant incessamment, il seroit obligé de revenir avec elle.

Je n'ai pas eu occasion de dire que Rousseau, en apparence si difficile, étoit cependant, dans

des mains étrangères, comme un enfant. Timide à l'excès, il ne savoit point répondre à l'objection qu'on lui faisoit, il obéissoit. Mais le lendemain, livré à ses réflexions soupçonneuses, elles en acquéroient d'autant plus de force, que peu communicatif, il prêtoit à cette même objection, qu'alors il pouvoit détruire, une intensité qu'elle n'avoit pas, & savoit toujours la ramener à sa manie ordinaire de conspiration. Les meubles vendus en partie, ou emportés, M.me Rousseau fut rejoindre son mari.

Je dois observer ici que la préférence de M.me Rousseau pour Ermenonville, étoit bien naturelle. Sceaux ne lui offroit que l'habitation, & les moyens de Rousseau pour soutenir son ménage, étoient devenus insuffisans. M. Girardin, M. Lebègue de Presle & M.me Rousseau, qui ne considéroient que ce côté de sa situation, étoient donc louables de chercher à effectuer ce parti. Le mal est qu'ils raisonnoient à l'égard de Rousseau, comme on devoit le faire avec les autres hommes, sans faire attention de combien il en différoit.

J'étois tourmenté du desir de voir ce malheureux, mais je craignois les suites de cette démarche, & je ne pouvois en limiter les

conséquences. Le silence de M.me Rousseau suffisoit seul pour me rendre circonspect. J'ignorois donc ce qui se passoit, & je le craignois. Je rencontre un jour, à l'amphithéâtre de l'Opéra, un jeune chevalier de Malte, dont je suis au désespoir d'avoir oublié le nom (1). Il m'avoit donné de lui une excellente opinion, par le prix qu'il mettoit à se conserver chez Rousseau. Il y venoit assez fréquemment, & souvent nous nous y rencontrions. En m'abordant, il me serre la main, me dit qu'il arrive d'Ermenonville, & me témoigne un grand desir de m'entretenir particulièrement; nous sortons. Il m'apprend que la tête de Rousseau travaille, il ne m'étonne pas; il m'ajoute qu'il lui avoit remis un papier écrit de sa main pour le prier de lui trouver un asile. Ce papier doit avoir ici sa place; c'est le même que celui imprimé déjà dans ce Journal, dans la feuille du 20 juillet 1778, époque de la mort de Rousseau. Ceux de mes lecteurs qui ne l'ont pas lu, & sûrement ils sont en grand nombre, me sauront gré de le mettre sous leurs yeux. Je dois faire remarquer qu'il est

(1) Un de ses parens m'a rappelé depuis qu'il s'appeloit Flamanville, & qu'il avoit été officier dans les gardes françaises.

daté du mois de février 1777 ; mais que Rouſſeau l'ayant reproduit aux yeux du jeune chevalier de Malte, lors de ſa viſite à Ermenonville, il ſe trouve avoir réellement deux dates, celle de février 1777 & celle de juin 1778, époque de cette viſite.

« Ma femme eſt malade depuis long-temps, & le progrès de ſon mal qui la met hors d'état de ſoigner ſon petit ménage, lui rend les ſoins d'autrui néceſſaires à elle-même, quand elle eſt forcée à garder ſon lit. Je l'ai juſqu'ici gardée & ſoignée dans toutes ſes maladies ; la vieilleſſe ne me permet plus le même ſervice. D'ailleurs, le ménage, tout petit qu'il eſt, ne ſe fait pas tout ſeul ; il faut ſe pourvoir au-dehors des choſes néceſſaires à la ſubſiſtance & les préparer ; il faut maintenir la propreté (1) dans la maiſon. Ne pouvant remplir ſeul tous ces ſoins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'eſſayer de donner une ſervante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait ſentir l'inſuffiſance & les inconvéniens inévitables & intolérables de cette reſſource dans

(1) Il eſt écrit en note à cet endroit : Mon inconcevable ſituation dont perſonne n'a d'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces détails.

une position pareille à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, & néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste, dans les infirmités & l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours : c'est de trouver quelqu'asile où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais passe nos forces, & de détails & de soins dont nous ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté, dans un hôpital ou dans un désert, avec des gens doux ou durs, faux ou francs (si de ceux-ci il en est encore), je consens à tout, pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige, & qu'on me donne le couvert, le vêtement le plus simple & la nourriture la plus sobre jusqu'à la fin de mes jours, sans que je ne sois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets & de rentes, & j'ai lieu d'espérer que cela pourra suffire dans des provinces où les denrées sont à bon marché, & dans des maisons destinées à cet usage, où les ressources de l'économie sont connues & pratiquées, sur-tout en me soumettant, comme

je fais de bon cœur, à un régime proportionné à mes moyens. »

Ce jeune homme sensible & sincèrement attaché à Rousseau, avoit les yeux en larmes. Il m'ajoute qu'il lui avoit offert d'habiter une des deux terres qu'il possédoit en Picardie & en Normandie, toutes deux, ou bien certainement l'une d'elles, situées sur le bord de la mer; que là, il y seroit seul, puisqu'il ne les habitoit point. Je n'ai pas, me dit-il, perdu l'espérance de l'y déterminer. Il se proposoit un second voyage, dont il me rendroit compte. Hélas! ce second voyage n'eut pas lieu, Rousseau mourut trop tôt. Ne sachant plus le nom de ce jeune homme, je dois l'indiquer. Il étoit, comme je l'ai dit, chevalier de Malte; il possédoit deux terres, l'une en Picardie, l'autre en Normandie; il est mort à Lyon, de la petite vérole, dans la même année de juillet 1778 à 1779, ou bien près de cette époque. Sa mort à Lyon supposé ou qu'il en étoit, ou qu'il y avoit des relations étroites.

Rousseau est mort le 2 juillet 1778, âgé de 66 ans. Le procès-verbal, qui constate son genre de mort, est du 3. Deux chirurgiens attestent, qu'*après visite du corps & l'avoir vu & examiné dans son entier, ils ont tous deux rapporté*,

d'une commune voix, que ledit sieur Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé véritable.

Rousseau, Génevois & protestant, ne pouvoit partager la sépulture des catholiques, il falloit des témoins & des témoins instruits du rite des protestans relativement à l'inhumation : mon beau-père, Génevois & protestant, fut appelé, je l'accompagnai.

En arrivant à Louvres, dernière poste jusqu'à Ermenonville, le postillon fut demander les clefs des barrières des jardins. Le maître de poste se présenta à notre voiture, il s'appeloit Payen. Il nous dit qu'il présumoit notre voyage occasioné par le malheureux évènement de la mort de Rousseau ; puis, il ajouta, d'un ton pénétré : Qui l'auroit cru que M. Rousseau se fût ainsi détruit lui-même ! Nos oreilles furent étonnées de cette nouvelle ; nous lui demandâmes de quel moyen il s'étoit servi ; d'un coup de pistolet, nous dit-il. Nous ne doutions, ni l'un ni l'autre, que sa mort n'eût été naturelle, mon cœur saigna, mais j'avoue que je n'en fus pas étonné.

Nous arrivons, nous fûmes reçus avec politesse. Nous fîmes part à M. Girardin de ce que nous avoit appris le maître de poste

Payen. Il en parut étonné & choqué. Il nia le fait avec chaleur, & nous recommanda, avec la même chaleur, de ne pas le propager. Il m'offrit de voir le corps : ne sachant pas qu'elle seroit ma réponse, il me prévint qu'étant à la garde-robe, Rousseau s'étoit laissé tomber, & qu'il s'étoit fait un trou au front. Je refusai, & par égard pour ma sensibilité & par l'inutilité de ce spectacle, quelqu'indice qu'il dût me présenter. L'inhumation eut lieu le soir même par le plus beau clair de lune, & le temps le plus calme. Le lecteur peut se figurer qu'elles furent mes sensations en passant dans l'île avec le corps.

Le lieu, le clair de lune, le calme de l'air, l'homme, le rapprochement des actes de sa vie, une destinée aussi extraordinaire, le résultat qui nous attend tous ; mais sur quoi ma pensée s'arrêta le plus long-temps & avec le plus de complaisance, c'est qu'enfin le malheureux Rousseau jouissoit d'un repos, bien acheté à la vérité, mais qu'il étoit impossible d'espérer pour lui tant qu'il auroit vécu.

Toujours accompagné de M. Girardin, que son urbanité empêchoit de me quitter, il me fut impossible de causer soit avec les gens

de la maiſon, ſoit avec les habitans du lieu. Mon beau-père me rapporta avoir appris que le jour même de ſa mort, Rouſſeau ne fut point au château le matin comme à ſon ordinaire, pour donner au jeune Girardin, encore enfant, la leçon qu'il avoit coutume de lui donner; qu'il avoit été herboriſer, qu'il avoit rapporté des plantes, qu'il les avoit préparées & infuſées dans la taſſe de café qu'il avoit priſe.

Madame Rouſſeau me raconta qu'il conſerva ſa tête juſqu'au dernier moment. Il fit ouvrir ſa fenêtre, le temps étoit beau, & jetant les yeux ſur les jardins, il proféra des paroles qui prouvoient la ſituation de ſon ame calme & pure comme l'air qu'il reſpiroit, ſe jetant, avec confiance, dans le ſein de l'éternité. J'obſerve que ce moment a été deſſiné & gravé avec les paroles qu'il a proférées.

Madame Girardin, de ſon côté, me raconta, qu'effrayée de la ſituation de Rouſſeau, elle ſe préſenta chez lui, & y entra. Que venez-vous faire ici, lui dit Rouſſeau, votre ſenſibilité doit-elle être à l'épreuve d'une ſcène pareille, & de la cataſtrophe qui doit la terminer? Il la conjura de le laiſſer ſeul, & de ſe retirer. Elle ſortit en effet. A peine

avoit-elle le pied hors de la chambre, qu'elle entendit fermer les verroux, ce qui l'empêcha de s'y représenter.

Voilà les faits principaux que ma mémoire peut me fournir ; mais tous sont de la plus grande exactitude. Je remarque & je n'ai pu m'empêcher de remarquer que le maître de poste Payen, le lendemain ou le surlendemain de sa mort, m'a dit que Rousseau s'étoit tué d'un coup de pistolet. Il est difficile de supposer que ce fait est inventé, Payen étoit sans intérêt ; c'est dans le premier moment, & le premier moment est toujours sans précautions, c'est alors, au contraire, que la vérité se fait jour, elle perce par cela seul qu'elle est la vérité. La blessure que le pistolet suppose est confirmée par M. Girardin, qui l'attribue à une chûte. Cette blessure importante est omise dans le procès-verbal des chirurgiens, qui, disent-ils, ont examiné le corps *dans son entier*. Le procès-verbal porte qu'il est mort d'une apoplexie séreuse. Une apoplexie ôte, à ce qu'il me semble, au corps la faculté d'aller & venir, & à l'esprit celle de raisonner. S'il a été à la garde-robe, y a-t-il été seul ? Il pouvoit donc marcher, l'y a-t-on conduit ? il ne devoit pas tomber. Pour être malade accidentellement,

on ne se persuade pas ainsi une mort certaine. Les paroles gravées prouvent que Rousseau ne doutoit point de sa mort. Le renvoi de madame Girardin, dont la sensibilité devoit être trop éprouvée par la catastrophe de la scène, atteste de nouveau que Rousseau attendoit toujours sa fin, mais une fin certaine & prochaine, ce qui ne peut, à ce qu'il me semble, s'accorder avec une apoplexie séreuse. Tout me porte à croire que Rousseau s'est débarrassé lui-même d'une vie qui lui étoit devenue insupportable. Ajoutez les fantômes ennemis qui, pendant le cours de six semaines que dura son séjour, le tourmentoient jour & nuit; fantômes qui naissoient tout naturellement du dérangement de son cerveau, mais auxquels les circonstances de son départ précipité & visiblement arrangé d'avance donnoient plus de réalité. Observez l'impatience & la volonté bien déterminées de sortir de ce séjour, prouvées par la confidence faite au jeune chevalier de Malte, l'impossibilité d'en sortir faute de moyens pécuniaires, faute d'un autre asile, & ne voulant point se faire entourer de tous les habitans de la maison, qui s'y opposeroient, ni sur-tout s'exposer à répondre à tous leurs raisonnemens avec la connoissance qu'il

avoit de ſa timidité, & je crois que non-ſeulement ſa mort a été volontaire, mais que par les circonſtances elle étoit forcée.

M. Girardin la nie ! Qu'on ſe mette à ſa place. Il n'avoit cherché à attirer chez lui Rouſſeau que pour ſon bonheur & celui de ſa femme ; il avoit bien certainement, & ſans qu'il puiſſe raiſonnablement s'élever le moindre doute à cet égard, employé tous les moyens pour parvenir à ce but ; n'étoit-il pas bien fâcheux, non-ſeulement de n'avoir pas réuſſi, mais de pouvoir être accuſé d'être la cauſe première de ce malheureux événement ? N'eſt-il pas dans l'homme & bien pardonnable de chercher à couvrir une vérité de cette nature, de l'envelopper de voiles, puiſqu'enfin elle ne peut apporter au mal aucun adouciſſement ? Sa dénégation & ſon ſilence ſont donc dans l'ordre naturel.

Me trouvant aujourd'hui dans d'autres circonſtances que celles où ſe trouvoit M. Girardin, j'aurois à me reprocher, & les autres me reprocheroient, connoiſſant la vérité, de ne pas la faire ſortir toute entière. Rouſſeau n'appartient ni à ſes amis particuliers, ni même aux hommes de ſon temps. Il appartient au monde littéraire, aux philoſophes & aux moraliſtes ; il appartient à la poſtérité.

C'eſt

C'eſt par elle qu'il doit être jugé, & jugé ſur toutes les actions de ſa vie. Or, *la mort*, comme dit Montaigne, *eſt un acte de la vie, & cet acte eſt le dernier.* Rouſſeau étoit aſſez extraordinaire en tout ſens, & ſes ouvrages jettent aſſez d'éclat ſur ſa perſonne, pour devoir ſervir d'objet aux méditations des philoſophes & des moraliſtes, dont les travaux tendent toujours à ſonder & connoître les profondeurs du cœur humain, pour en expliquer les contradictions. Rouſſeau, dans ſa conduite, offre un ſecond livre à étudier, dont peut-être on pourra tirer autant d'avantages que de ſes autres ouvrages.

Actuellement, lecteurs, ſi vous me demandez, enfin Rouſſeau s'eſt-il défait volontairement? je vous répondrai je n'en ſais rien, mais je le crois. Je vous ai donné tous les faits, je vous ai détaillé toutes les circonſtances, je n'ai point voulu aller au-delà, formez vous-mêmes votre opinion. Vous connoiſſez actuellement Rouſſeau auſſi bien que je le connois moi-même.

Je crains bien, avec l'intention d'intéreſſer mes lecteurs, d'avoir manqué mon but, car je ſuis devenu bien long. Si j'en ai trop dit, je n'ai cependant pas tout dit, je me

ſuis reſtreint à ce que j'ai cru abſolument néceſſaire. Je craignois ſouvent de n'en pas dire aſſez, parce que ſur un homme tel que Rouſſeau, il vaut mieux, du moins je le crois, aller au-delà que de reſter en-deçà. Rappelé d'ailleurs à des temps où je communiquois avec lui, je me reſſaiſiſſois, pour ainſi dire, de ſa perſonne, & je me plaiſois à m'y arrêter; c'eſt pour cette conſidération que je les prie d'avoir pour moi un peu d'indulgence.

Duſaulx a terminé ſon ouvrage par une apoſtrophe à l'ombre de Rouſſeau. Mes lecteurs me pardonneront-ils de placer ici celle que j'ai faite pendant la marche de la cérémonie de la tranſlation du corps de J.-J. au Panthéon. C'étoit la ſeconde fois que je ſuivois ſa dépouille mortelle, & je croyois n'avoir plus occaſion de m'occuper de lui publiquement. Celle-ci s'eſt préſentée, & très-probablement elle ſera la dernière. Je deſire terminer ce récit par l'expreſſion de ma reconnoiſſance envers lui.

Déjà vers les boſquets de l'heureux éliſée,
J'ai guidé tes mânes errans;
Je te vois aujourd'hui du haut de l'empirée,
Avec les Dieux partager notre encens.

Pour la dernière fois, ombre toujours trop chère,
Reçois mes vœux reconnoissans,
Par tes leçons mes enfans ont un père,
Et moi père, j'ai des enfans.

CORANCEZ.

A. M. DE LA HARPE, sur son article concernant J. J. ROUSSEAU.

(Extrait du journal de Paris, du 30 octobre 1778.)

MONSIEUR,

J'arrive de la campagne, & je lis dans votre mercure du 5 de ce mois : *On souffre pour l'amusement de la malignité, que le talent dans un homme vivant soit déchiré ; mais ce talent n'est jamais plus intéressant que lorsqu'il disparoît pour toujours. Il faut l'avouer, ce sentiment est équitable ; la tombe sollicite l'indulgence en inspirant la douleur, & il y a un temps à donner au deuil du génie avant de le juger.*

Qui se seroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement sur les ouvrages de Voltaire, sur les ouvrages & la personne de J. J. Rousseau, & une critique

auſſi amère que peu fondée de l'un & de l'autre ? Il ſuit de-là, ou que vous ne mettez dans la claſſe des hommes de génie ni Voltaire, ni Rouſſeau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurons, monſieur, nous les pleurerons encore long-temps.

Six ſemaines au plus après la mort de Voltaire, vous avez voulu le juger ; au lieu de voir dans ce grand homme l'auteur de *Mérope*, *d'Alzire*, *de Mahomet*, &c., vous avez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime*.

Le premier ouvrage de Rouſſeau, ſelon vous, eſt le moins eſtimable de tous. « Il » commença, dites-vous, la réputation de » ſon auteur, quoiqu'il ne prouve que le » talent *facile* de mettre de l'eſprit dans un » paradoxe. Ce diſcours entier n'eſt qu'un » ſophiſme continuel, *fondé ſur un artifice* » *commun & aiſé*. Le diſcours ſur l'inégalité » n'eſt que la ſuite des mêmes paradoxes, » & un ſophiſme qui tombe devant une » vérité ſimple. » Vous avouez qu'il dut avoir & qu'il a même encore beaucoup d'enthouſiaſtes parmi les femmes & les jeunes-gens ; mais qu'il eſt jugé plus ſévérement par les hommes mûrs, qui le placent

cependant dans le rang des plus grands *profateurs*, jugement dont il ne peut ſe plaindre.

Je vous demanderai d'abord, ſi les ouvrages de Rouſſeau ſont néceſſairement de la compétence du Mercure ; car il me ſemble que pour en parler comme vous faites, il faudroit pouvoir vous excuſer ſur la néceſſité. Je vous demanderai enſuite ſi c'eſt en quatre pages in-douze que vous prétendez réfuter les deux diſcours qui ont commencé, & qui ſeuls auroient fait la réputation de ce grand-homme. Vous prouvez, & j'en ſuis faché, que non-ſeulement vous n'avez pas entendu un mot du premier, mais que vous n'avez pas même conçu la queſtion ; car qu'importe que vous prouviez, ce que vous êtes bien éloigné de faire : que les lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déjà corrompu, mais qu'elles ne corrompent point l'individu qui les cultive. Cette queſtion n'a point été propoſée, & Rouſſeau ne l'a point examinée. Il s'agiſſoit de ſavoir, ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts avoit influé ſur les mœurs générales, c'eſt-à-dire, ſur ceux mêmes qui ne les cultivent pas, & c'eſt ce que Rouſſeau a diſcuté.

Mon intention n'eſt pas de ſoutenir contre

vous les ouvrages du plus profond & du plus éloquent des philosophes, ils subsisteront malgré votre critique, & se défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas, pour régler notre opinion, comment les Mercures de la Grèce & de Rome traitoient les Socrate, les Démosthène, les Cicéron & les Virgile, je desire que la postérité puisse juger entre la lettre sur les spectacles & la réponse de M. Marmontel, dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroissez être pour assigner un rang à Rousseau ; car encore falloit il, comme Sosie, qu'il fût quelque chose. Vous vous êtes souvenu heureusement de la distinction établie par le maître à écrire de M. Jourdain, que tout ce qui n'est point vers est de la prose, & voilà, pour vous mettre hors de page, Rousseau au rang des bons prosateurs, & ce sont des gens mûrs qui vous ont dit cela. Il faut être bien mûr en effet pour ne voir dans Rousseau que de la prose.

Après nous avoir ainsi éclairé sur les ouvrages de Rousseau, vous jugez sa personne, & vous descendez dans sa conscience, à l'exemple de ces faiseurs de romans, dont il parle lui-même, qui savent tout ce qui

ſe paſſe dans le cœur de leur héros. Vous prétendez qu'il ne penſoit pas un mot de ce qu'il diſoit, lorſqu'il prenoit le parti des mœurs contre les lettres, & vous fondez cette opinion ſur une anecdote que vous rapportez en ces termes : « Quel parti pren-
» drez-vous, dit un homme célèbre à Rouſ-
» ſeau, qui vouloit compoſer pour l'aca-
» démie de Dijon ? Celui des lettres, dit
» Rouſſeau. Non, lui répondit l'homme de
» lettres célèbre, c'eſt le pont aux ânes ;
» prenez le parti contraire, & vous verrez
» quel bruit vous ferez. »

D'abord que fait à la queſtion l'opinion prétendue d'un auteur lorſqu'il donne des raiſons ? Mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que cette anecdote, telle que vous la rapportez, eſt du nombre de celles qu'on laiſſe tomber malicieuſement pour examiner ceux qui les ramaſſent ? Ne voyez-vous pas qu'elle intéreſſe encore plus l'homme célèbre que vous déſignez, qui n'eut jamais dit *le pont aux ânes & le bruit que vous ferez ?*

Rouſſeau étoit à cet égard d'une opinion bien contraire à la vôtre, & ſur cet article ſon ſuffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ſes ouvrages étoient con-

ſéquens entre eux ; il ſe repoſoit ſur la nature même de ſon ſtyle, qui feroit dire à la poſtérité que l'on ne parloit pas ainſi lorſque la perſuaſion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté à cette occaſion un trait aſſez plaiſant, que je veux vous dire, puiſque vous aimez les anecdotes. Deux jéſuites ſe préſentèrent chez lui pour le prier de leur faire part du ſecret dont il ſe ſervoit pour écrire ſur toutes les matières avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet, mes pères, leur répondit Rouſſeau, je ſuis fâché qu'il ne ſoit pas à l'uſage de votre ſociété, c'eſt de ne dire jamais que ce que je penſe.

Vous dites encore, qu'il n'aimoit pas les gens de lettres, & en le comparant à *Marius* vous en voyez la raiſon dans une autre anecdote, qui eſt qu'étant commis chez M. *D.*, il ne dînoit pas à table les jours où les gens de lettres étoient invités. Si cette anecdote étoit vraie, elle ne donneroit pas une grande idée des gens de lettres, choiſis & invités par un homme qui ayant chez lui Rouſſeau ne l'auroit pas jugé digne de ſa table; & je ne vois pas matière à humiliation, pour ne pas dîner avec MM. Vadé & Poinſinet à la table de M. *D.* Les conſéquences que vous tirez de ce fait, prouvent que vous dîniez à table, même

même avant d'être de l'académie, & qu'aujourd'hui vous eſtimez très-heureux ceux qui, à leur tour, ſont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là, je n'en puis juger, mais je vous jure que ſa privation ne me donne aucune aigreur, &, ſans trop la priſer, je puis ſuppoſer que la tête de Rouſſeau pouvoit être auſſi forte & auſſi philoſophique que la mienne.

Vous me diſpenſez ſans doute de répondre aux *vingt années de miſère & d'obſcurité.* Il a regretté long-temps cette heureuſe obſcurité; mais, de bonne foi, un homme tel que Rouſſeau étoit-il obſcur, parce qu'il n'étoit connu ni de M. *D.*, ni de ſes convives? De quel droit donnez-vous, à la médiocrité ſublime & volontaire dans laquelle a vécu & eſt mort ce grand homme, l'odieux nom de *miſère?* Pourquoi ſur-tout affirmez-vous qu'elle a influé ſur ſes opinions, lorſqu'elle n'a influé ni ſur ſa conduite ni ſur ſes écrits? avez-vous jamais rencontré cet homme ſublime ſur vos pas? alloit-il dîner chez MM. *D.?* écrivoit-il pour imprimer, & faiſoit-il avec ſes imprimeurs des marchés que l'honnêteté obligeoit de réſilier? adreſſoit-il des louanges par intérêt? blâmoit-il pour de l'argent? empruntoit-il à des gens riches, & leur propoſoit-

il des dédicaces en paiement ? C'eſt par ces moyens que l'on prouve ſa misère, & que le miſérable, ſans ceſſer de l'être, parvient à ſe cacher ſous un ſurtout de velours. L'ame noble & ſublime de ce philoſophe s'eſt toujours nourrie du lait de la liberté, & c'eſt ſans doute ce qui l'a rendu ſi étranger au milieu de nous.

Voulez-vous, monſieur, prendre des idées plus juſtes de ce grand homme, & le connoître mieux que par vos anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui les douze dernières années de ſa vie; jamais, pendant ce long intervalle, je ne lui ai rien entendu dire contre aucun homme de lettres vivant; je l'ai vu s'élever avec chaleur contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'auteur de Mahomet : il avoit, de l'homme de lettres que vous déſignez dans votre première anecdote, une ſi haute opinion, qu'il ne faiſoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires; jamais il n'a vu, dans les auteurs les plus médiocres, que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ſes principes, j'oſe affirmer qu'il ignoroit ſa force, & ne ſe voyoit qu'à travers le voile de la modeſtie. Son caractère m'étoit tellement connu, qu'en lui parlant de la chûte

des Barmécides, je n'aurois pas osé lui ajouter que cette chûte faisoit, pour ainsi dire, la joie publique; son ame sensible en eût frémi! Pesez cette manière de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les gens de lettres. Je crois au surplus que cette équité dégagée de tout sentiment personnel, est commune aux grands hommes & les distingue. Un homme de lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé, avant Rousseau, que les mères devoient nourrir leurs enfans. Oui, nous l'avons tous dit, répondit M. de Buffon; mais M. Rousseau seul le commande & se fait obéir.

Il est permis à un homme comme Voltaire de dire plaisamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du roman de Julie : le vœu de Rousseau eût été d'arracher les mauvaises des œuvres de Voltaire. Pour nous, sans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que sur ce qu'ils ont tous d'eux d'admirable.

CORANCEZ.

De l'Imprimerie du JOURNAL DE PARIS, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.

TR. 30.